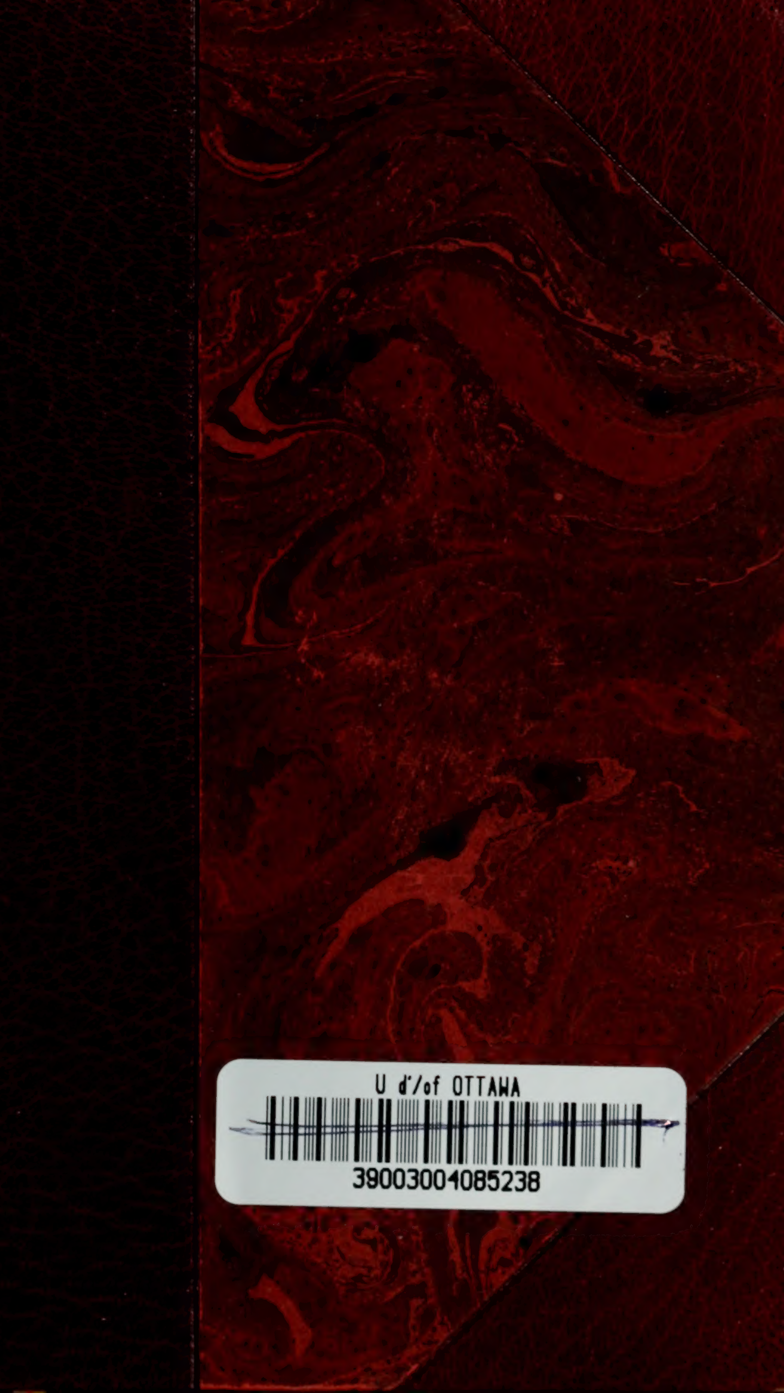
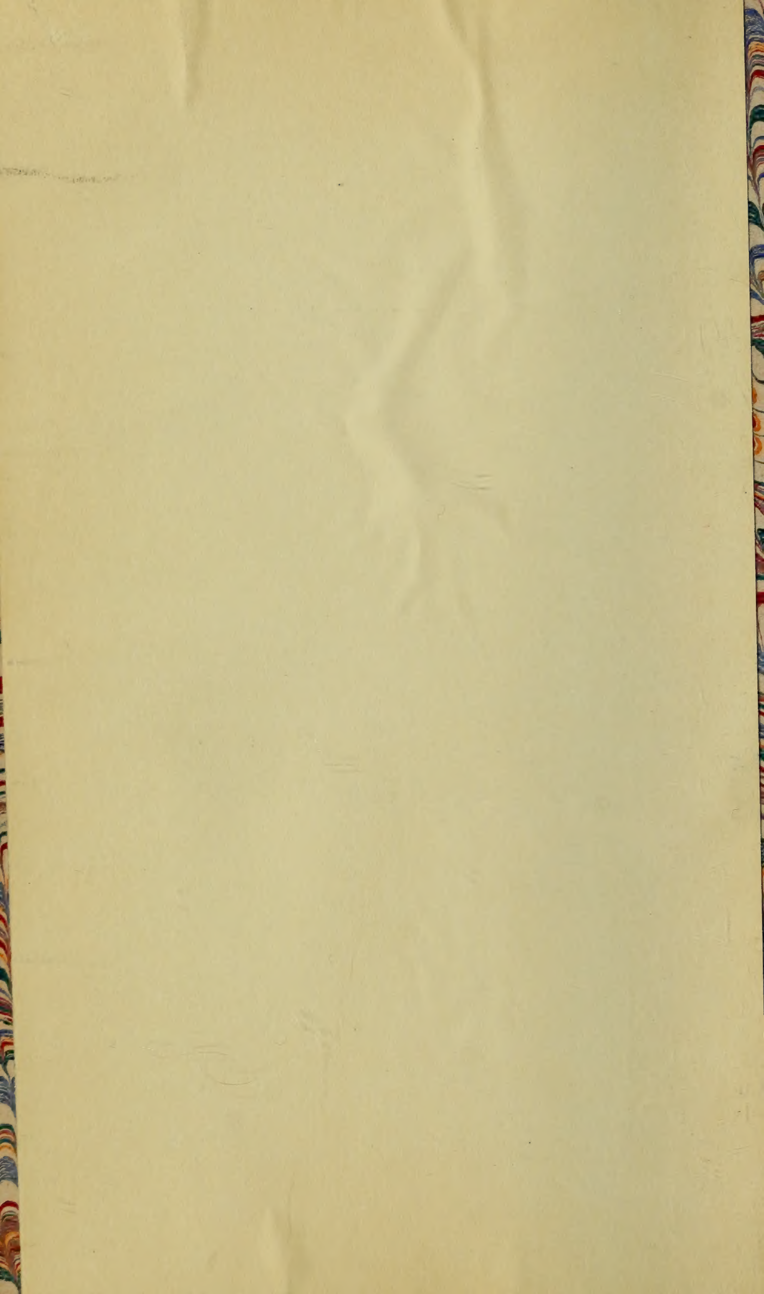
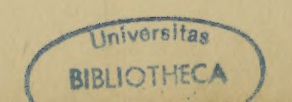

U d'/of OTTAWA
39003004085238







Français

LA NOUVELLE JOURNÉE

DU MÊME AUTEUR

Théâtre de la Révolution (*Le 14 juillet, Danton, Les Loups*). 1 vol. in-16.

Vies des Hommes Illustres, 3 vol. in-16.

I. *Vie de Beethoven*, 1 vol.
II. *Vie de Michel-Ange*, 1 vol.
III. *Vie de Tolstoy*, 1 vol.

Musiciens d'autrefois, 1 vol. in-16.

Musiciens d'aujourd'hui, 1 vol. in-16.

Haendel, 1 vol. in-16.

Le Théâtre du Peuple (*Histoire et Esthétique d'un théâtre nouveau*) 1 vol. in-16.

JEAN-CHRISTOPHE, 10 vol. in-16.

I. **Jean-Christophe.**

I. *L'Aube*, 1 vol.
II. *Le Matin,* 1 vol.
III. *L'Adolescent*, 1 vol.
IV. *La Révolte*, 1 vol.

II. **Jean-Christophe à Paris.**

I. *La Foire sur la Place*, 1 vol.
II. *Antoinette*, 1 vol.
III. *Dans la Maison*, 1 vol.

III. **La Fin du Voyage.**

I. *Les Amies*, 1 vol.
II. *Le Buisson ardent*, 1 vol.

ROMAIN ROLLAND

JEAN CHRISTOPHE — LA FIN DU VOYAGE

LA NOUVELLE JOURNÉE

SEIZIÈME ÉDITION



PARIS
Société d'Éditions Littéraires et Artistiques
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE D'ANTIN 50

En terminant cette œuvre,
je la dédie :

Aux âmes libres, — de toutes les nations, —
qui souffrent, qui luttent,
et qui vaincront.

R. R.

PRÉFACE AU DERNIER VOLUME

DE

JEAN-CHRISTOPHE

J'ai écrit la tragédie d'une génération qui va disparaître. Je n'ai cherché à rien dissimuler de ses vices et de ses vertus, de sa pesante tristesse, de son orgueil chaotique, de ses efforts héroïques et de ses accablements sous l'écrasant fardeau d'une tâche surhumaine : toute une somme *du monde, une morale, une esthétique, une foi, une humanité nouvelle à refaire. — Voilà ce que nous fûmes.*

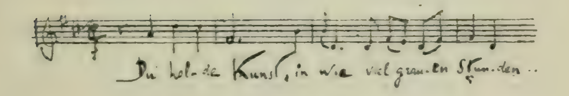
Hommes d'aujourd'hui, jeunes hommes, à votre tour! Faites-vous de nos corps un marchepied, et allez de l'avant. Soyez plus grands et plus heureux que nous.

Moi-même, je dis adieu à mon âme passée ; je la rejette derrière moi, comme une enveloppe vide. La vie est une suite de morts et de résurrections. Mourons, Christophe, pour renaître.

Romain Rolland.

Octobre 1912.

LA
NOUVELLE JOURNÉE



La vie passe. Le corps et l'âme s'écoulent comme un flot. Les ans s'inscrivent sur la chair de l'arbre qui vieillit. Le monde entier des formes s'use et se renouvelle. Toi seule ne passes pas, immortelle musique. Tu es la la mer intérieure. Tu es l'âme profonde. Dans tes claires prunelles, le visage morose de la vie ne se mire. Au loin de toi s'enfuient, comme le troupeau des nuées, le cortège des jours, brûlants, glacés, fiévreux, que l'inquiétude chasse et qui jamais ne durent. Toi seule ne passes pas. Tu es en dehors du monde. Tu es un monde, à toi seule. Tu as ton soleil, tes lois, ton flux et ton reflux. Tu

as la paix des étoiles, qui tracent dans le champ des espaces nocturnes leur sillon lumineux, — charrues d'argent que mène la main sûre de l'invisible bouvier.

Musique, musique sereine, que ta lumière lunaire est douce aux yeux fatigués par le brutal éclat du soleil d'ici-bas! L'âme qui a vécu et qui s'est détournée de l'abreuvoir commun, où les hommes pour boire remuent la vase avec leurs pieds, se presse sur ton sein et suce à tes mamelles le frais ruisseau du rêve. Musique, vierge mère, qui portes toutes les passions dans tes entrailles immaculées, qui enserres le bien et le mal dans le lac de tes yeux couleur de joncs, couleur de l'eau vert-pâle qui coule des glaciers, tu es par delà le mal, tu es par delà le bien; qui se réfugie en toi vit en dehors des siècles; la suite de ses jours ne sera qu'un seul jour; et la mort qui tout mord se brisera les dents.

Musique qui berças mon âme endolorie, musique qui me l'as rendue ferme, calme et joyeuse, — mon amour et mon bien, — je baise ta bouche pure, je cache mon visage dans tes cheveux de miel, j'appuie mes paupières qui brûlent sur la paume douce de tes mains. Nous nous taisons, nos yeux sont

clos, et je vois la lumière ineffable de tes yeux, et je bois le sourire de ta bouche muette; et blotti sur ton cœur, j'écoute le battement de la vie éternelle.

PREMIÈRE PARTIE

Christophe ne compte plus les années qui s'enfuient. Goutte à goutte, la vie s'en va. Mais *sa* vie est ailleurs. Elle n'a plus d'histoire. Son histoire, c'est l'œuvre qu'il crée. Le chant incessant de la musique qui sourd remplit l'âme et la rend insensible au tumulte du dehors.

Christophe a vaincu. Son nom s'est imposé. L'âge vient. Ses cheveux ont blanchi. Il ne s'en soucie point; son cœur est toujours jeune; il n'a rien abdiqué de sa force et de sa foi. Il a de nouveau le calme; mais ce n'est plus le même qu'avant d'avoir passé par le Buisson Ardent. Il garde au fond de lui le tremblement de l'orage et de ce que la mer soulevée lui a montré de l'abîme. Il sait que nul ne doit se vanter d'être maître de soi qu'avec la permission du Dieu qui règne dans les combats. Il porte en son âme deux âmes. L'une est un haut plateau, battu des vents et des nuages. L'autre, qui la domine, est un sommet neigeux qui baigne dans la

lumière. On n'y peut séjourner; mais quand on est glacé par les brouillards d'en bas, on connaît le chemin qui monte vers le soleil. Dans son âme de brume, Christophe n'est pas seul. Il sent auprès de lui la présence de l'invisible amie, la robuste sainte Cécile, aux yeux larges et calmes qui écoutent le ciel; et, comme l'apôtre Paul, — dans le tableau de Raphaël, — qui se tait et qui songe, appuyé sur l'épée, il ne s'irrite plus, il ne pense plus à combattre; il rêve et il forge son rêve.

Il écrivait surtout, dans cette période de sa vie, des compositions pour clavier et pour musique de chambre. On y est bien plus libre d'oser davantage; il y a moins d'intermédiaires entre la pensée et sa réalisation : celle-là n'a pas eu le temps de s'affaiblir en route. Frescobaldi, Couperin, Schubert et Chopin, par leurs hardiesses d'expression et de style, ont devancé de cinquante ans les révolutionnaires de l'orchestre. De la pâte sonore que pétrissaient les robustes mains de Christophe sortaient des agglomérations harmoniques inconnues, des successions d'accords vertigineux, issus des plus lointaines parentés de sons accessibles à la sensibilité d'aujourd'hui; ils exerçaient sur l'esprit un

envoûtement sacré. — Mais il faut du temps au public pour s'habituer aux conquêtes qu'un grand artiste rapporte de ses plongées au fond de l'océan. Bien peu suivaient Christophe dans la témérité de ses dernières compositions. Sa gloire était toute due à ses premières œuvres. Le sentiment de cette incompréhension dans le succès, plus pénible encore que dans l'insuccès, parce qu'elle paraît sans remède, avait aggravé chez Christophe, depuis la mort de son unique ami, une tendance un peu maladive à s'isoler du monde.

Cependant, les portes de l'Allemagne s'étaient rouvertes à lui. En France, l'oubli était tombé sur la tragique échauffourée. Il était libre d'aller où il voulait. Mais il avait peur des souvenirs qui l'attendaient, à Paris. Et bien qu'il fût rentré pour quelques mois en Allemagne, bien qu'il y revînt de temps en temps, pour diriger des exécutions de ses œuvres, il ne s'y était point fixé. Trop de choses l'y blessaient. Elles n'étaient pas spéciales à l'Allemagne ; il les trouvait ailleurs. Mais on est plus exigeant pour son pays que pour un autre, et on souffre davantage de ses faiblesses. Au reste, il était vrai que l'Allemagne portait la plus lourde charge des péchés de l'Europe. Quand on a la victoire, on en est responsable, on contracte une dette

envers ceux qu'on a vaincus; on prend l'engagement tacite de marcher devant eux, de leur montrer le chemin. Louis XIV vainqueur apportait à l'Europe la splendeur de la raison française. Quelle lumière l'Allemagne de Sedan a-t-elle apportée au monde? L'éclair des baïonnettes? Une pensée sans ailes, une action sans générosité, un réalisme brutal, qui n'a même pas l'excuse d'être celui d'hommes sains; la force et l'intérêt: Mars commis-voyageur. Quarante ans, l'Europe s'était traînée dans la nuit, sous la peur. Le soleil était caché sous le casque du vainqueur. Si des vaincus trop faibles pour soulever l'éteignoir n'ont droit qu'à une pitié, mêlée d'un peu de mépris, quel sentiment mérite l'homme au casque?

Depuis peu, le jour commençait à renaître; des trouées de lumière passaient par les fissures. Pour être des premiers à voir lever le soleil, Christophe était sorti de l'ombre du casque; il revenait volontiers dans le pays dont il avait été naguère l'hôte forcé: en Suisse. Comme tant d'esprits d'alors, altérés de liberté, qui suffoquaient dans le cercle étroit des nations ennemies, il cherchait un coin de terre où l'on pût respirer au-dessus de l'Europe. Jadis, au temps de Gœthe, la Rome des libres papes était l'île où les pensées de

toute race venaient se poser, ainsi que des oiseaux, à l'abri de la tempête. Maintenant, quel refuge ? L'île a été recouverte par la mer. Rome n'est plus. Les oiseaux se sont enfuis des Sept Collines. — Les Alpes leur demeurent. Là se maintient, (pour combien de temps encore ?) au milieu de l'Europe avide, l'îlot des vingt-quatre cantons. Certes, il ne rayonne point le mirage poétique de la Ville séculaire; l'histoire n'y a point mêlé à l'air que l'on respire l'odeur des dieux et des héros; mais une puissante musique monte de la Terre toute nue ; les lignes des montagnes ont des rythmes héroïques ; et plus qu'ailleurs, ici, l'on se sent en contact avec les forces élémentaires. Christophe n'y venait point chercher un plaisir romantique. Un champ, quelques arbres, un ruisseau, le grand ciel, lui eussent suffi pour vivre. Le calme visage de sa terre natale lui était plus fraternel que la Gigantomachie alpestre. Mais il ne pouvait oublier qu'ici, il avait recouvré sa force; ici, Dieu lui était apparu dans le Buisson Ardent; il n'y retournait jamais sans un frémissement de gratitude et de foi. Il n'était pas le seul. Que de combattants de la vie, que la vie a meurtris, ont retrouvé sur ce sol l'énergie nécessaire pour reprendre le combat et pour y croire encore !

A vivre dans ce pays, il avait appris à le connaître. La plupart de ceux qui passent n'en voient que les verrues : la lèpre des hôtels, qui déshonore les plus beaux traits de cette robuste terre, ces villes d'étrangers, monstrueux entrepôts où le peuple gras du monde vient acheter la santé, ces repas de tables d'hôte, ces gâchages de viandes jetées dans la fosse aux bêtes, ces musiques de casinos dont le bruit s'associe à celui des petits chevaux, ces ignobles pitres italiens dont les braillements dégoûtants font pâmer d'aise les riches imbéciles qui s'ennuient, la sottise des étalages de boutiques : ours de bois, chalets, bibelots niais, les mêmes, répétés, répétés, sans aucune invention, les honnêtes libraires aux brochures scandaleuses, — toute la bassesse morale de ces milieux où s'engouffrent, chaque année, sans plaisir, les millions de ces oisifs, incapables de trouver des amusements, ni plus relevés que ceux de la canaille, ni simplement aussi vifs.

Et ils ne connaissent rien de la vie de ce peuple, qui est leur hôte. Ils ne se doutent pas des réserves de force morale et de liberté civique qui se sont, depuis des siècles, amassées en lui, des charbons de l'incendie de Calvin et de Zwingli, qui brûlent encore sous la cendre, du vigoureux esprit démocra-

tique qu'ignorera toujours la République napoléonienne, de cette simplicité d'institutions et de cette largesse d'œuvres sociales, de l'exemple donné au monde par ces États-Unis des trois races principales d'Occident, miniature de l'Europe de l'avenir. Ils ignorent encore plus la Daphné qui se cache sous cette dure écorce, le rêve fulgurant et sauvage de Bœcklin, le rauque héroïsme de Hodler, la vision sereine et la verte franchise de Gottfried Keller, les traditions vivantes des grandes fêtes populaires, et la sève de printemps qui gonfle la forêt, — tout cet art encore jeune, qui tantôt râpe la langue, comme les fruits pierreux des poiriers sauvages, tantôt a la fadeur sucrée des myrtils noirs et bleus, mais du moins sent la terre, est l'œuvre d'autodidactes qu'une culture archaïque ne sépare point de leur peuple et qui lisent, avec lui, dans le même livre de vie.

Christophe avait de la sympathie pour ces hommes qui cherchent moins à paraître qu'à être, et qui, sous le vernis récent d'un industrialisme ultra-moderne, conservent certains des traits les plus reposants de l'ancienne Europe rustique et bourgeoise. Il s'était fait parmi eux deux ou trois bons amis, graves, sérieux et fidèles, qui vivaient isolés et mu-

rés dans leurs regrets du passé ; ils assistaient à la disparition lente de la vieille Suisse, avec une sorte de fatalisme religieux, un pessimisme calviniste : de grandes âmes grises. Christophe les voyait rarement. Ses blessures anciennes s'étaient cicatrisées en apparence ; mais elles avaient été trop profondes pour guérir tout à fait. Il avait peur de renouer des liens avec les hommes. Il avait peur de se reprendre à la chaîne d'affections et de douleurs. C'était un peu pour cela qu'il se trouvait bien dans un pays où il était facile de vivre à l'écart, étranger parmi la foule des étrangers. Au reste, il était rare qu'il séjournât longtemps au même endroit ; il changeait souvent de gîte : vieil oiseau nomade, qui a besoin d'espace, et pour qui la patrie est dans l'air... « *Mein Reich ist in der Luft...* »

Un soir d'été.

Il se promenait dans la montagne, au-dessus d'un village. Il allait, son chapeau à la main, par un chemin en lacets qui montait. Arrivée à un col, la route formait un double détour, à l'ombre, entre deux pentes ; des buissons de noisetiers, des sapins, la bordaient. C'était comme un petit monde fermé. A l'un et l'autre coudes, le chemin semblait fini, cabré au bord du vide. Au delà, les lointains bleuâtres, l'air lumineux. Le calme du soir descendait, goutte à goutte, comme un filet d'eau qui tintait sous la mousse.

Ils apparurent tous deux, en même temps, chacun à l'un des coudes opposés de la route. Elle était vêtue de noir, elle se détachait sur la clarté du ciel ; derrière elle, deux enfants, un petit garçon et une petite fille, de six à huit ans, jouaient et cueillaient des fleurs. A quelques pas, ils se reconnurent. Leur émotion se trahit dans leurs yeux ; mais aucune parole forte, un geste impercep-

tible. Lui, très troublé ; elle, ... ses lèvres tremblaient un peu. Ils s'arrêtèrent. Presque à voix basse :

— Grazia !

— Vous ici !

Ils se donnèrent la main, et restèrent sans parler. La première, Grazia fit un effort pour rompre le silence. Elle dit où elle habitait, elle demanda où il était. Questions et réponses machinales, qu'ils écoutaient à peine, qu'ils entendirent après, quand ils furent séparés : ils étaient absorbés par la vue l'un de l'autre. Les enfants l'avaient rejointe. Elle les lui présenta. Il éprouvait pour eux un sentiment hostile. Il les regarda sans bonté, et ne dit rien ; il était plein d'elle, uniquement occupé à étudier son beau visage un peu souffrant et vieilli. Elle était gênée par ses yeux. Elle dit :

— Voulez-vous venir, ce soir ?

Elle dit le nom de l'hôtel.

Il demanda où était son mari. Elle montra son deuil. Il était trop ému pour continuer l'entretien. Il la quitta gauchement. Mais après avoir fait deux pas, il revint vers les enfants, qui cueillaient des fraises, il les prit avec brusquerie, les embrassa, et se sauva.

Le soir, il vint à l'hôtel. Elle était sous la véranda vitrée. Ils s'assirent à l'écart. Peu

de monde ; deux ou trois vieilles personnes. Christophe était sourdement irrité de leur présence. Grazia le regardait. Il regardait Grazia, en répétant son nom, tout bas.

— J'ai bien changé, n'est-ce pas ? dit-elle.

Il avait le cœur gonflé d'émotion.

— Vous avez souffert, dit-il.

— Vous aussi, fit-elle avec pitié, en regardant son visage ravagé par la peine et par la passion.

Ils ne trouvèrent plus de mots.

— Je vous en prie, dit-il après un instant, allons ailleurs ; est-ce que nous ne pouvons pas nous parler dans un lieu où nous soyons seuls ?

— Non, mon ami, restons, restons ici, nous sommes bien ; qui fait attention à nous ?

— Je ne suis pas libre de parler.

— Cela est mieux, ainsi.

Il ne comprit pas pourquoi. Plus tard, quand il repassa dans sa mémoire cet entretien, il pensa qu'elle n'avait pas confiance en lui. Mais c'était qu'elle avait une peur instinctive des scènes d'émotion ; sans qu'elle s'en rendît compte, elle cherchait un abri contre les surprises de leurs cœurs ; même, elle aimait la gêne de cette intimité dans un salon d'hôtel, qui protégeait la pudeur de son trouble secret.

Ils se dirent, à mi-voix, avec de fréquents silences, les grandes lignes de leur vie. Le comte Berény avait été tué dans un duel, quelques mois auparavant ; et Christophe comprit qu'elle n'avait pas été très heureuse avec lui. Elle avait aussi perdu un enfant, son premier-né. Elle évitait toute plainte. Elle détourna l'entretien d'elle-même, pour interroger Christophe, et elle témoigna, au récit de ses épreuves, une affectueuse compassion.

Les cloches sonnaient. C'était un dimanche soir. La vie était suspendue.

Elle lui demanda de revenir, le surlendemain. Il fut affligé de ce qu'elle fût si peu pressée de le revoir. En son cœur se mêlaient le bonheur et la peine.

Le lendemain, sous un prétexte, elle lui écrivit de venir. Ce mot banal le ravit. Elle le reçut, cette fois, dans son salon particulier. Elle était avec ses deux enfants. Il les regarda, avec un peu de trouble encore et beaucoup de tendresse. Il trouva que la petite, — l'aînée, — ressemblait à sa mère ; il ne demanda pas à qui ressemblait le garçon. Ils causèrent du pays, du temps, des livres ouverts sur la table ; — leurs yeux tenaient un autre langage. Il comptait parvenir à lui parler plus intimement. Mais entra une amie d'hôtel. Il vit l'aimable politesse, avec laquelle

Grazia recevait cette étrangère ; elle ne semblait pas faire de différence entre ses deux visiteurs. Il en fut affligé ; il ne lui en voulut pas. Elle proposa une promenade ensemble, il accepta ; la compagnie de cette autre, bien que jeune et agréable, le glaça ; et sa journée fut gâtée.

Il ne revit plus Grazia que deux jours après. Pendant ces deux jours, il ne vécut que pour l'heure qu'il allait passer avec elle. — Cette fois encore, il ne réussit pas mieux à lui parler. Tout en étant bonne avec lui, elle ne se départait pas de sa réserve. Christophe, à son insu, y ajouta par quelques effusions de sentimentalité germanique, qui la gênèrent, et contre lesquelles, d'instinct, elle réagit.

Il lui écrivit une lettre, qui la toucha. Il disait que la vie était si courte! Leur vie était si avancée, déjà! Peut-être n'avaient-ils plus que peu de temps à se voir : il était douloureux, et presque criminel de ne pas en profiter pour se parler librement.

Elle répondit, par un mot affectueux : elle s'excusait de garder, malgré elle, une certaine méfiance, depuis que la vie l'avait blessée; cette habitude de réserve, elle ne pouvait la perdre ; toute manifestation trop vive, même d'un sentiment vrai, la choquait,

l'effrayait. Mais elle sentait le prix de l'amitié retrouvée ; et elle en était aussi heureuse que lui. Elle le priait de venir dîner, le soir.

Son cœur fut inondé de reconnaissance. Dans sa chambre d'hôtel, couché sur son lit, la tête dans ses oreillers, il sanglota. C'était la détente de dix ans de solitude. Car depuis la mort d'Olivier, il était resté seul. Cette lettre apportait le mot de résurrection pour son cœur affamé de tendresse. La tendresse!... Il croyait y avoir renoncé : il lui avait bien fallu apprendre à s'en passer! Il sentait aujourd'hui combien elle lui manquait, et tout ce qu'il avait accumulé d'amour...

Douce et sainte soirée qu'ils passèrent ensemble... Il ne put lui parler que de sujets indifférents, malgré leur intention de ne se cacher rien. Mais que de choses bienfaisantes il dit sur le piano, où elle l'invita du regard à lui parler! Elle était frappée de voir l'humilité de cœur de cet homme, qu'elle avait connu orgueilleux et violent. Quand il partit, l'étreinte silencieuse de leurs mains dit qu'ils s'étaient retrouvés, qu'ils ne se perdraient plus. — Il pleuvait, sans un souffle de vent. Son cœur chantait.

Elle ne devait plus rester que quelques jours dans le pays; et elle ne retarda pas

d'une heure son départ, sans qu'il osât le lui demander, ni s'en plaindre. Le dernier jour, ils se promenèrent seuls, avec les enfants ; à un moment, il était si plein d'amour et de bonheur qu'il voulut le lui dire ; mais, d'un geste très doux, elle l'arrêta, en souriant :

— Chut! Je sens tout ce que vous pouvez dire.

Ils s'assirent, au détour du chemin où ils s'étaient rencontrés. Elle regardait, souriante toujours, la vallée à ses pieds ; mais ce n'était pas la vallée qu'elle voyait. Il contemplait le suave visage où les tourments avaient laissé leur marque ; dans l'épaisse chevelure noire, partout des fils blancs se montraient. Il était pris d'une adoration pitoyable et passionnée pour cette chair qui avait pâti, qui s'était imprégnée des souffrances de l'âme. L'âme était partout visible en ces blessures du temps. — Et il demanda, à voix basse et tremblante, comme une faveur précieuse, qu'elle lui donnât... un de ses cheveux blancs.

Elle partit. Il ne pouvait comprendre pourquoi elle n'était pas disposée à ce qu'il l'accompagnât. Il ne doutait point de son amitié; mais sa réserve le déconcertait. Il ne put rester deux jours dans le pays; il partit dans une autre direction. Il tâcha d'occuper son esprit en voyages, en travaux. Il écrivit à Grazia. Elle lui répondit, deux ou trois semaines après, de courtes lettres, où se montrait une amitié tranquille, sans impatience, sans inquiétude. Il en souffrait et il les aimait. Il ne se reconnaissait pas le droit de lui en faire un reproche; leur affection était trop récente, trop récemment renouvelée! Il tremblait de la perdre. Et pourtant, chaque lettre qui lui venait d'elle respirait un calme loyal qui aurait dû lui donner toute sécurité. Mais elle était si différente de lui!...

Ils avaient convenu de se retrouver à Rome, vers la fin de l'automne. Sans la pensée de la revoir, ce voyage aurait eu pour Chris-

tophe peu de charme. Son long isolement l'avait rendu casanier; il n'avait plus de goût à ces déplacements inutiles, où se complaît l'oisiveté fiévreuse des gens d'aujourd'hui. Il avait peur d'un changement d'habitudes, dangereux pour le travail régulier de l'esprit. D'ailleurs, l'Italie ne l'attirait point. Il ne la connaissait que par l'infâme musique des véristes et par les airs de ténor que la terre de Virgile inspire périodiquement aux littérateurs en voyage. Il ressentait pour elle l'hostilité méfiante d'un artiste d'avant-garde, qui a trop souvent entendu invoquer le nom de Rome par les pires champions de la routine académique. Enfin, ce vieux levain d'antipathie instinctive, qui couve au fond des cœurs de tous les hommes du Nord pour les hommes du Midi, ou du moins pour le type légendaire de jactance oratoire qui représente, aux yeux des hommes du Nord, les hommes du Midi. Rien que d'y penser, Christophe faisait sa lippe dédaigneuse .. Non, il n'avait nulle envie de faire plus ample connaissance avec le peuple sans musique — (que comptent, dans la musique de l'Europe actuelle, ses grattements de mandoline et ses vociférations de mélodrames hâbleurs ?) — Mais à ce peuple pourtant, Grazia appartenait. Pour la retrouver, jusqu'où et par quels

chemins Christophe ne fût-il pas allé? Il en serait quitte pour se fermer les yeux, jusqu'à ce qu'il l'eût rejointe.

Se fermer les yeux, il y était habitué. Depuis tant d'années, ses volets étaient clos sur sa vie intérieure! Dans cette fin d'automne, c'était plus nécessaire que jamais. Trois semaines de suite, il avait plu sans répit. Depuis, une calotte grise d'impénétrables nuées pesait sur les vallées et sur les villes de Suisse, grelottantes et mouillées. Les yeux avaient perdu le souvenir de la saveur du soleil. Pour en retrouver en soi l'énergie concentrée, il fallait commencer par faire nuit complète, et, sous les paupières closes, descendre au fond de la mine, dans les galeries souterraines du rêve. Là dormait dans la houille le soleil des jours morts. Mais à passer sa vie, accroupi, à creuser, on sortait de là brûlé, l'échine et les genoux raides, les membres déformés, à demi pétrifiés, le regard trouble, avec des yeux d'oiseau de nuit. Bien des fois, Christophe avait rapporté de la mine le feu péniblement extrait, qui réchauffe les cœurs transis. Mais les rêves du Nord sentent la chaleur du poêle et la chambre fermée. On ne s'en doute pas, lorsqu'on vit, dedans; on aime cette tiédeur

lourde, on aime ce demi-jour et les songes de l'âme dans la tête pesante. On aime ce qu'on a. Il faut bien s'en satisfaire!...

Lorsqu'au sortir de la barrière alpestre, Christophe, assoupi dans un coin de son wagon, aperçut le ciel immaculé et la lumière limpide qui coulait sur les pentes des monts, il lui sembla rêver. De l'autre côté du mur, il venait de laisser le ciel éteint, le jour crépusculaire. Si brusque était le changement qu'il en sentit d'abord plus de surprise que de joie. Il lui fallut quelque temps avant que son âme, engourdie, se détendît peu à peu, que fondît l'écorce qui l'emprisonnait, et que le cœur se dégageât des ombres du passé. Mais à mesure que la journée s'avançait, la lumière moelleuse l'entourait de ses bras; et, perdant le souvenir de tout ce qui avait été, il buvait avidement la volupté de voir.

Plaines du Milanais. Œil du jour qui se reflète dans les canaux bleutés, dont le réseau de veines sillonne les rizières duvetées. Arbres d'automne, aux carcasses maigres et souples, d'un dessin contourné, avec des touffes de duvet roux. Montagnes de Vinci, Alpes neigeuses à l'éclat adouci, dont la ligne orageuse encercle l'horizon, frangée de rouge, d'orange, d'or vert et d'azur pâle. Soir qui tombe sur l'Apennin. Descente

sinueuse le long des petits monts abrupts, aux courbes serpentines, dont le rythme se répète et s'enchaîne, ainsi qu'une farandole. — Et soudain, au bas de la pente, comme un baiser, l'haleine de la mer et l'odeur des orangers. La mer, la mer latine et sa lumière d'opale, où dorment, suspendues, des volées de petites barques, aux ailes repliées...

Sur le bord de la mer, à un village de pêcheurs, le train restait arrêté. On expliquait aux voyageurs qu'à la suite des grandes pluies, un éboulement s'était produit dans un tunnel, sur la voie de Gênes à Pise ; tous les trains avaient des retards de plusieurs heures. Christophe, qui avait pris un billet direct pour Rome, fut ravi de cette malchance qui soulevait les protestations de ses compagnons. Il sauta sur le quai et profita de l'arrêt pour aller vers la mer, dont le regard l'attirait. Il l'attirait si bien qu'une ou deux heures après, lorsque le sifflet du train qui partait retentit, Christophe était dans une barque et, le voyant passer, lui cria : « Bon voyage ! » Dans la nuit lumineuse, sur la mer lumineuse, il se laissait bercer, le long de la côte odorante, aux promontoires bordés de cyprès enfantins. Il s'installa dans le village, il y passa cinq jours dans une joie perpétuelle. Il était comme un homme qui

sort d'un long jeûne, et qui dévore. De tous ses sens affamés, il mangeait la splendide lumière..... Lumière, sang du monde qui coules dans l'espace comme un fleuve de vie, et par nos yeux, nos lèvres, nos narines, tous les pores de notre peau, t'infiltres jusqu'au fond de notre chair, lumière plus nécessaire à la vie que le pain, — qui te voit dépouillée de tes voiles du Nord, pure, brûlante et nue, se demande comment il a jamais pu vivre sans te connaître, et sait qu'il ne pourra plus jamais vivre sans te posséder.....

Cinq jours, Christophe fut plongé dans une soulerie de soleil. Cinq jours, il oublia — pour la première fois — qu'il était musicien. La musique de son être s'était muée en lumière. L'air, la mer et la terre : éclatante symphonie, que joue l'orchestre du soleil. Et de cet orchestre, avec quel art inné l'Italie sait user ! Les autres peuples peignent d'après la nature ; l'Italien collabore avec elle ; il peint avec le soleil. Musique des couleurs. Tout est musique, tout chante. Un simple mur du chemin, rouge, craquelé d'or ; au-dessus, deux cyprès à la toison crêpelée ; le ciel d'un bleu avide, autour. Un escalier de marbre, blanc, raide, étroit, qui monte entre des murs roses, vers une façade d'église bleue. Telle de ces maisons multi-

colores, abricot, citron, cédrat, qui luisent parmi les oliviers, fait l'effet d'un fruit merveilleux et mûr, dans le feuillage. La vision italienne est une sensualité ; les yeux jouissent des couleurs, comme le palais et la langue d'un fruit juteux et parfumé. Sur ce régal nouveau, Christophe se jetait, avec une gourmandise avide et naïve ; il prenait sa revanche de l'ascétisme des visions grises auxquelles il avait été jusque-là condamné. Son abondante nature, étouffée par le sort, prenait soudain conscience des puissances de jouir dont il n'avait rien fait ; elles s'emparaient de la proie qui leur était offerte : odeurs, couleurs, musique des voix, des cloches et de la mer, caresses de l'air, bain tiède de lumière où se détend l'âme vieillie et lassée... Christophe ne pensait à rien. Il était dans une béatitude voluptueuse. Il n'en sortait que pour faire part de sa joie à ceux qu'il rencontrait : son batelier, un vieux pêcheur, aux yeux vifs et plissés, coiffé d'une toque rouge de sénateur vénitien ; — son unique commensal, un Milanais, qui mangeait du macaroni, en roulant des yeux d'Othello, atroces, noirs de haine furieuse, homme apathique et endormi ; — le garçon de restaurant, qui, pour porter un plateau, ployait le cou, tordait les bras et le torse,

comme un ange de Bernin ; — le petit saint Jean, aux œillades coquettes, qui mendiait sur le chemin, offrant à ceux qui passaient une orange avec la branche verte. Il interpellait les voiturins, vautrés, la tête en bas au fond de leurs chariots, et poussant, par accès intermittents, les mille et un couplets d'un chant nasillard, paresseux et gueulard. Il se surprenait à fredonner *Cavalliera rusticana*. Le but de son voyage était totalement oublié. Oubliée, sa hâte d'arriver au but, de rejoindre Grazia.....

Jusqu'au jour où l'image aimée se réveilla. Fut-ce un regard, rencontré sur la route, fut-ce une inflexion de voix, grave et chantante, qui l'évoqua ? Il n'en eut pas conscience. Mais une heure vint où, de tout ce qui l'entourait, du cercle des collines couvertes d'oliviers, et des hautes arêtes polies de l'Apennin, que sculptent l'ombre épaisse et le soleil ardent, et des bois d'orangers lourds de fleurs et de fruits, et de la respiration profonde de la mer, rayonna la figure souriante de l'amie. Par les yeux innombrables de l'air, ses yeux le regardaient. Elle fleurissait de cette terre aimée, comme une rose d'un rosier.

Alors, il se ressaisit. Il reprit le train pour Rome, sans s'arrêter nulle part. Rien ne

l'intéressait des souvenirs italiens, des villes d'art du passé. De Rome il ne vit rien, il ne chercha à rien voir ; et ce qu'il en aperçut, au passage, d'abord, des quartiers neufs sans style, des bâtisses carrées, ne lui inspira pas le désir d'en connaître davantage.

Aussitôt arrivé, il alla chez Grazia. Elle lui demanda :

— Par quel chemin êtes-vous venu ? Vous êtes-vous arrêté à Milan, à Florence ?

— Non, dit-il. Pourquoi faire ?

Elle rit.

— Belle réponse ! Et que pensez-vous de Rome ?

— Rien, dit-il, je n'ai rien vu.

— Mais encore ?

— Rien. Pas un monument. Au sortir de l'hôtel, je suis venu chez vous.

— Il suffit de dix pas, pour voir Rome... Regardez ce mur, en face... Il n'y a qu'à voir sa lumière.

— Je ne vois que vous, dit-il.

— Vous êtes un barbare, vous ne voyez que votre idée. Et quand êtes-vous parti de Suisse ?

— Il y a huit jours.

— Qu'avez-vous donc fait, depuis ?

— Je ne sais pas. Je me suis arrêté, par hasard, dans un pays près de la mer. J'ai à

peine fait attention au nom. J'ai dormi pendant huit jours. Dormi, les yeux ouverts. Je ne sais pas ce que j'ai vu, je ne sais pas ce que j'ai rêvé. Je crois que j'ai rêvé de vous. Je sais que c'était très beau. Mais le plus beau, c'est que j'ai tout oublié...

— Merci, dit-elle.

(Il n'écouta pas.)

—... Tout, reprit-il, tout ce qui était alors, tout ce qui était avant. Je suis comme un homme nouveau, qui recommence à vivre.

— C'est vrai, dit-elle, en le regardant avec ses yeux riants. Vous avez changé, depuis notre dernière rencontre.

Il la regardait aussi, et ne la trouvait pas moins différente de celle qu'il se rappelait. Non pas qu'elle eût changé pourtant, depuis deux mois. Mais il la voyait avec des yeux tout neufs. Là-bas, en Suisse, l'image des jours anciens, l'ombre légère de la jeune Grazia s'interposait entre son regard et l'amie présente. Maintenant, au soleil d'Italie, les rêves du Nord s'étaient fondus ; il voyait dans la clarté du jour l'âme et le corps réels de l'aimée. Qu'elle était loin de la chevrette sauvage prisonnière à Paris, loin de la jeune femme au sourire de saint Jean, qu'il avait retrouvée un soir, peu après son mariage, pour la reperdre aussitôt ! De la petite madone

Ombrienne avait fleuri une belle Romaine :

Color verus, corpus solidum et succi plenum.

Ses formes avaient pris une harmonieuse plénitude ; son corps était baigné d'une fière langueur. Le génie du calme l'entourait. Elle avait cette gourmandise du silence ensoleillé, de la contemplation immobile, cette jouissance voluptueuse de la paix de vivre, que les âmes du Nord ne connaîtront jamais bien. Ce qu'elle avait conservé surtout du passé, c'était sa grande bonté, qui pénétrait tous ses autres sentiments. Mais on lisait des choses nouvelles dans son lumineux sourire : une indulgence mélancolique, un peu de lassitude, beaucoup d'intelligence des âmes, une pointe d'ironie, un paisible bon sens. L'âge l'avait voilée d'une certaine froideur, qui l'abritait contre les illusions du cœur ; elle se livrait rarement; et sa tendresse se tenait en garde, avec un sourire clairvoyant, contre les emportements de passion que Christophe avait peine à réprimer. Avec cela, des faiblesses, des moments d'abandon au souffle des jours, une coquetterie qu'elle raillait elle-même, mais qu'elle ne combattait point. Nulle révolte contre les choses, ni contre soi : un fatalisme très doux, dans une nature toute bonne et un peu fatiguée.

Elle recevait beaucoup, et sans beaucoup choisir, — du moins en apparence ; — mais comme ses intimes appartenaient, en général, au même monde, respiraient la même atmosphère, avaient été façonnés par les mêmes habitudes, cette société formait une harmonie assez homogène, très différente de celles que Christophe avait entendues, en Allemagne et en France. La plupart étaient de vieille race italienne, vivifiée çà et là par des mariages étrangers ; il régnait parmi eux un cosmopolitisme de surface, où se mêlaient avec aisance les quatre langues principales et le bagage intellectuel des quatre grandes nations d'Occident. Chaque peuple y apportait son appoint personnel, les Juifs leur inquiétude et les Anglo-Saxons leur flegme ; mais le tout, aussitôt fondu dans le creuset italien. Quand des siècles de grands barons pillards ont gravé dans une race tel profil hautain et rapace d'oiseau de proie, le métal peut changer, l'empreinte reste la même. Certaines de ces figures qui semblaient le plus

italiennes, un sourire de Luini, un regard voluptueux et calme de Titien, fleurs de l'Adriatique ou des plaines lombardes, s'étaient épanouies sur des arbustes du Nord transplantés dans le vieux sol latin. Quelles que soient les couleurs broyées sur la palette de Rome, la couleur qui ressort est toujours le romain.

Christophe, sans pouvoir analyser son impression, admirait le parfum de culture séculaire, de vieille civilisation, que respiraient ces âmes, souvent assez médiocres, et, quelques-unes même, au-dessous du médiocre. Impalpable parfum, qui tenait à des riens, une grâce courtoise, une douceur de manières qui savait être affectueuse, tout en gardant sa malice et son rang, une finesse élégante de regard, de sourire, d'intelligence alerte et nonchalante, sceptique, diverse et aisée. Rien de raide et de rogue. Rien de livresque. On n'avait pas à craindre de rencontrer ici un de ces psychologues de salons parisiens, embusqué derrière son lorgnon, ou le caporalisme de quelque docteur allemand. Des hommes, tout simplement, et des hommes très humains, tels que l'étaient déjà les amis de Térence et de Scipion l'Émilien...

Homo sum...

Belle façade. La vie était plus apparente que réelle. Par dessous, l'incurable frivolité, commune à la société mondaine de tous les pays. Mais ce qui donnait à celle-ci ses caractères de race, c'était son indolence. La frivolité française s'accompagne d'une fièvre nerveuse, — un mouvement perpétuel du cerveau, même quand il se meut à vide. Le cerveau italien sait se reposer. Il ne le sait que trop. Il est doux de sommeiller à l'ombre chaude, sur le tiède oreiller d'un mol épicurisme et d'une intelligence ironique, très souple, assez curieuse, et prodigieusement indifférente, au fond.

Tous ces hommes manquaient d'opinions décidées. Ils se mêlaient à la politique et à l'art, avec le même dilettantisme. On voyait là des natures charmantes, de ces belles figures italiennes de patriciens aux traits fins, aux yeux intelligents et doux, aux manières tranquilles, qui aimaient d'un goût exquis et d'un cœur affectueux la nature, les vieux peintres, les fleurs, les femmes, les livres, la bonne chère, la patrie, la musique... Ils aimaient tout. Ils ne préféraient rien. On avait le sentiment parfois qu'ils n'aimaient rien. L'amour tenait pourtant une large place dans leur vie; mais c'était à condition qu'il ne la troublât point. Il était indolent et pares-

seux, comme eux; même dans la passion, il prenait volontiers un caractère familial. Leur intelligence, bien faite et harmonieuse, s'accommodait d'une inertie où les contraires de la pensée se rencontraient, sans heurts, tranquillement associés, souriants, émoussés, rendus inoffensifs. Il avaient peur des croyances entières, des partis excessifs, et se trouvaient à l'aise dans les demi-solutions et les demi-pensées. Ils étaient d'esprit conservateur-libéral. Il leur fallait une politique et un art à mi-hauteur : telles, ces stations climatiques, où l'on ne risque pas d'avoir le souffle coupé et des palpitations. Ils se reconnaissaient dans le théâtre paresseux de Goldoni, ou dans la lumière égale et diffuse de Manzoni. Leur aimable nonchaloir n'en était pas inquiété. Ils n'eussent pas dit, comme leurs grands ancêtres : « *Primum vivere...* », mais plutôt : « *Dapprima, quieto vivere.* »

Vivre tranquille. C'était le vœu secret, la volonté de tous, même des plus énergiques, de ceux qui dirigeaient l'action politique. Tel petit Machiavel, maître de soi et des autres, le cœur aussi froid que la tête, l'intelligence lucide et ennuyée, sachant, osant se servir de tous moyens pour ses fins, prêt à sacrifier toutes ses amitiés à son ambition, était capable de sacrifier son ambition à une

seule chose : son *quieto vivere*. Ils avaient besoin de longues périodes d'anéantissement. Quand ils sortaient de là, ainsi qu'après un bon sommeil, ils étaient frais et dispos ; ces hommes graves, ces tranquilles madones, étaient pris brusquement d'une fringale de parole, de gaieté, de vie sociale : il leur fallait se dépenser en une volubilité de gestes et de mots, de saillies paradoxales, d'humour burlesque : ils jouaient l'*opera buffa*. Dans cette galerie de portraits italiens, on eût trouvé rarement l'usure de la pensée, cet éclat métallique des prunelles, ces visages flétris par le travail perpétuel de l'esprit, comme on en voit, au Nord. Pourtant il ne manquait pas, ici comme partout, d'âmes qui se rongeaient et qui cachaient leurs plaies, de désirs, de soucis qui couvaient sous l'indifférence et, voluptueusement, s'enveloppaient de torpeur. Sans parler, chez certains, d'étranges échappées, baroques, déconcertantes, indices d'un déséquilibre obscur, propre aux très vieilles races, — comme les failles qui s'ouvrent dans la Campagne Romaine.

Il y avait bien du charme dans l'énigme nonchalante de ces âmes, de ces yeux calmes et railleurs, où dormait un tragique caché. Mais Christophe n'était pas d'humeur à le

reconnaître. Il enrageait de voir Grazia entourée de gens du monde, spirituels et vides. Il leur en voulait, et il lui en voulait. Il la bouda, de même qu'il boudait Rome. Il espaça ses visites, il se promit de repartir.

Il ne repartit pas. Il commençait déjà de sentir, à son insu, l'attrait de ce monde italien, qui l'irritait.

Pour le moment, il s'isola. Il flâna dans Rome, et autour. La lumière romaine, les jardins suspendus, la Campagne, que ceint, comme une écharpe d'or, la mer ensoleillée, lui révélèrent peu à peu le secret de la terre enchantée. Il s'était juré de ne pas faire un pas pour aller voir ces monuments morts, qu'il affectait de dédaigner ; il disait en bougonnant qu'il attendrait qu'ils vinssent le trouver. Ils vinrent ; il les rencontra, au hasard de ses promenades, dans la Ville au sol onduleux. Il vit, sans l'avoir cherché, le Forum rouge, au soleil couchant, et les arches à demi écroulées du Palatin, au fond desquelles l'azur profond se creuse, gouffre de lumière bleue. Il erra dans la Campagne immense, près du Tibre roug âtre, gras de boue, comme de la terre qui marche, — et le long des aqueducs ruinés, gigantesques

vertèbres de monstres antédiluviens. D'épaisses masses de nuées noires roulaient dans le ciel bleu. Des paysans à cheval poussaient, à coups de gaule, à travers le désert, des troupeaux de grands bœufs gris perle à longues cornes ; et, sur la voie antique, droite, poussiéreuse et nue, des pâtres chèvre-pieds, les cuisses recouvertes de peaux velues, cheminaient en silence, avec des théories de petits ânes et d'ânons. Au fond de l'horizon, la chaîne de la Sabine, aux lignes olympiennes, déroulait ses collines ; et sur l'autre rebord de la coupe du ciel, les vieux murs de la ville, la façade de Saint-Jean, surmontée de statues qui dansaient, profilaient leurs noires silhouettes... Silence.. Soleil de feu... Le vent passait sur la plaine... Sur une statue sans tête, au bras emmaillotté, battue par les flots d'herbe, un lézard, dont le cœur paisible palpitait, s'absorbait, immobile, dans son repas de lumière. Et Christophe, la tête bourdonnante de soleil (et quelquefois aussi de vin des *Castelli*), près du marbre brisé, assis sur le sol noir, souriant, somnolent et baigné par l'oubli, buvait la force calme et violente de Rome. — Jusqu'à la nuit tombante. — Alors, le cœur étreint d'une angoisse subite, il fuyait la solitude funèbre où la lumière tragique s'engloutis-

sait... O terre, terre ardente, terre passionnée et muette ! Sous ta paix fiévreuse, j'entends sonner encore les trompettes des légions. Quelles fureurs de vie grondent dans ta poitrine ! Quel désir du réveil !

Christophe trouva des âmes, où brûlaient des tisons du feu séculaire. Sous la poussière des morts, ils s'étaient conservés. On eût pensé que ce feu se fût éteint, avec les yeux de Mazzini. Il revivait. Le même. Bien peu voulaient le voir. Il troublait la quiétude de ceux qui dormaient. C'était une lumière claire et brutale. Ceux qui la portaient, — de jeunes hommes (le plus âgé n'avait pas trente-cinq ans), une élite venue de tous les points de l'horizon, libres intellectuels, qui différaient, entre eux, de tempérament, d'éducation, d'opinions et de foi — étaient unis dans le même culte pour cette flamme de la nouvelle vie. Les étiquettes de partis, les systèmes de pensée ne comptaient point pour eux : la grande affaire était de « penser avec courage ». Etre francs, être braves, d'esprit et de fait. Ils secouaient rudement le sommeil de leur race. Après la résurrection politique de l'Italie, réveillée de la mort à l'appel des héros, après sa toute récente résurrection économique, ils avaient entre-

pris d'arracher du tombeau la pensée italienne. Ils souffraient, comme d'une injure, de l'atonie paresseuse et peureuse de l'élite, de sa lâcheté d'esprit, de sa verbolâtrie. Leur voix retentissait dans le brouillard de rhétorique et de servitude morale, accumulé depuis des siècles sur l'âme de la patrie. Ils y soufflaient leur réalisme impitoyable et leur intransigeante loyauté. Ils avaient la passion de l'intelligence claire, que suit l'action énergique. Capables, à l'occasion, de sacrifier les préférences de leur raison personnelle au devoir de discipline que la vie nationale impose à l'individu, ils réservaient pourtant leur autel le plus haut et leurs plus pures ardeurs à la vérité. Ils l'aimaient, d'un cœur fougueux et pieux. Insulté par ses adversaires, diffamé, menacé, un des chefs de ces jeunes hommes répondait, avec une calme grandeur :

« *Respectez la vérité. Je vous parle, à cœur ouvert, libre de toute rancune. J'oublie le mal que j'ai reçu de vous et celui que je puis vous avoir fait. Soyez vrais. Il n'est pas de conscience, il n'est pas de hauteur de vie, il n'est pas de capacité de sacrifice, il n'est pas de noblesse, là où n'existe pas un religieux, rigide et rigoureux respect de la vérité. Exer-*

cez-vous dans ce devoir difficile. Le faux corrompt celui qui en use, avant de vaincre celui contre qui on en use. Que vous y gagniez le succès immédiat, qu'importe? Les racines de votre âme seront suspendues dans le vide, sur le sol rongé par le mensonge. Je ne vous parle plus en adversaire. Nous sommes sur un terrain supérieur à nos dissentiments, même si dans votre bouche votre passion se pare du nom de patrie. Il est quelque chose de plus grand que la patrie, c'est la conscience humaine. Il est des lois que vous ne devez pas violer, sous peine d'être de mauvais Italiens. Vous n'avez plus devant vous qu'un homme qui cherche la vérité ; vous devez entendre son cri. Vous n'avez plus devant vous qu'un homme qui désire ardemment vous voir grands et purs, et travailler avec vous. Car, que vous le veuillez ou non, nous travaillons tous en commun avec tous ceux dans le monde qui travaillent avec vérité. Ce qui sortira de nous (et que nous ne pouvons prévoir) portera notre marque commune, si nous avons agi avec vérité. L'essence de l'homme est là : dans sa merveilleuse faculté de chercher la vérité, de la voir, de l'aimer, et de s'y sacrifier. — Vérité, qui répands sur ceux qui te possèdent le souffle magique de ta puissante santé !... »

La première fois que Christophe entendit ces paroles, elles lui semblèrent l'écho de sa propre voix ; et il sentit que ces hommes et lui étaient frères. Les hasards de la lutte des peuples et des idées pouvaient les jeter, un jour, les uns contre les autres, dans la mêlée ; mais amis ou ennemis, ils étaient, ils seraient toujours de la même famille humaine. Ils le savaient, comme lui. Ils le savaient avant lui. Il était connu d'eux, avant qu'il les connût. Car ils étaient déjà les amis d'Olivier. Christophe découvrit que les œuvres de son ami — (quelques volumes de vers, des essais de critique),— qui n'étaient à Paris lues que d'un petit nombre, avaient été traduites par ces Italiens et leur étaient aussi familières qu'à lui-même.

Plus tard, il devait découvrir les distances infranchissables qui séparaient ces âmes de celle d'Olivier. Dans leur façon de juger les autres, ils restaient uniquement Italiens, incapables d'un effort pour sortir de soi, enracinés dans la pensée de leur race. Au fond, ils ne cherchaient, de bonne foi, dans les œuvres étrangères, que ce que voulait y trouver leur instinct national ; souvent, ils n'en prenaient que ce qu'ils y avaient mis, d'eux-mêmes, à leur insu. Critiques médiocres et piètres psychologues, ils étaient

trop entiers, pleins d'eux-mêmes et de leurs passions, même quand ils étaient le plus épris de la vérité. L'idéalisme italien ne sait pas s'oublier ; il ne s'intéresse point aux rêves impersonnels du Nord ; il ramène tout à soi, à ses désirs, à son orgueil de race, qu'il transfigure. Consciemment ou non, il travaille toujours pour la *terza Roma*. Il faut dire que, pendant des siècles, il ne s'est pas donné grand mal pour la réaliser. Ces beaux Italiens, bien taillés pour l'action, n'agissent que par passion, et se lassent vite d'agir ; mais quand la passion souffle, elle les soulève plus haut que tous les autres peuples : on l'a vu par l'exemple de leur *Risorgimento*. — C'était un de ces grands vents qui commençait à passer sur la jeunesse italienne de tous les partis : nationalistes, socialistes, néo-catholiques, libres idéalistes, tous Italiens irréductibles, tous, d'espoir et de vouloir, citoyens de la Rome impériale, reine de l'univers.

Tout d'abord, Christophe ne remarqua que leur généreuse ardeur et les communes antipathies qui l'unissaient à eux. Ils ne pouvaient manquer de s'entendre avec lui, dans le mépris de la société mondaine, à laquelle Christophe gardait rancune des préférences de Grazia. Ils haïssaient plus que lui cet esprit de prudence, cette apathie, ces

compromis et ces arlequinades, ces choses dites à moitié, ces pensées amphibies, ce subtil balancement entre toutes les possibilités, sans se décider pour aucune, ces belles phrases, cette douceur. Robustes autodidactes, qui s'étaient faits de toutes pièces, et qui n'avaient pas eu les moyens ni le loisir de se donner le dernier coup de rabot, ils outraient volontiers leur rudesse naturelle et leur ton un peu âpre de *contadini* mal dégrossis. Ils voulaient être entendus. Ils voulaient être combattus. Tout, plutôt que l'indifférence. Ils eussent, pour réveiller les énergies de leur race, consenti joyeusement à en être les premières victimes.

En attendant, ils n'étaient pas aimés et ils ne faisaient rien pour l'être. Christophe eut peu de succès, quand il voulut parler à Grazia de ses nouveaux amis. Ils étaient déplaisants à cette nature éprise de mesure et de paix. Il fallait bien reconnaître avec elle qu'ils avaient une façon de soutenir les meilleures causes, qui donnait envie parfois de s'en déclarer l'ennemi. Ils étaient ironiques et agressifs, d'une dureté de critique qui touchait à l'insulte, même avec des gens qu'ils ne voulaient point blesser. Ils étaient trop sûrs d'eux-mêmes, trop pressés de généraliser, d'affirmer violemment. Arrivés à

l'action publique avant d'être arrivés à la maturité de leur développement, ils passaient d'un engouement à l'autre, avec la même intolérance. Passionnément sincères, se donnant tout entiers, sans rien économiser, ils étaient consumés par leur excès d'intellectualisme, par leur labeur précoce et forcené. Il n'est pas sain pour de jeunes pensées, à peine au sortir de la gousse, de s'exposer au soleil cru. L'âme en reste brûlée. Rien ne se fait de fécond qu'avec le temps et le silence. Le temps et le silence leur avaient manqué. C'est le malheur de trop de talents italiens. L'action violente et hâtive est un alcool. L'intelligence qui y a goûté a bien de la peine ensuite à s'en déshabituer ; et sa croissance normale risque d'en rester forcée et faussée pour toujours.

Christophe appréciait la fraîcheur acide de cette verte franchise, par contraste avec la fadeur des gens du juste milieu, des *vie di mezzo*, qui ont une peur éternelle de se compromettre et un subtil talent de ne dire ni oui ni non. Mais il lui arriva bientôt de trouver que ces derniers, avec leur intelligence calme et courtoise, avaient aussi leur prix. L'état de perpétuel combat où vivaient ses amis était lassant. Christophe croyait de son devoir d'aller chez

Grazia, afin de les défendre. Il y allait parfois, afin de les oublier. Sans doute, ils lui ressemblaient. Ils lui ressemblaient trop. Ils étaient aujourd'hui ce qu'il avait été, à vingt ans. Et le cours de la vie ne se remonte pas. Au fond, Christophe savait bien qu'il avait dit adieu, pour son compte, à ces violences, et qu'il s'acheminait vers la paix, dont les yeux de Grazia semblaient tenir le secret. Pourquoi donc se révoltait-il contre elle ?... Ah ! c'est qu'il eût voulu, par un égoïsme d'amour, être seul à en jouir. Il ne pouvait souffrir que Grazia en dispensât les bienfaits, sans compter, à tout venant, qu'elle fût prodigue envers tous de son charmant accueil.

Elle lisait en lui ; et avec son aimable franchise, elle lui dit, un jour :

— Vous m'en voulez d'être comme je suis ? Il ne faut pas m'idéaliser, mon ami. Je suis une femme, je ne vaux pas mieux qu'une autre. Je ne cherche pas le monde ; mais j'avoue qu'il m'est agréable, de même que j'ai plaisir à aller quelquefois à des théâtres pas très bons, à lire des livres un peu insignifiants, que vous dédaignez, mais qui me reposent et qui m'amusent. Je ne puis me refuser à rien.

— Comment pouvez-vous supporter ces imbéciles ?

— La vie m'a enseigné à n'être pas difficile. On ne doit pas trop lui demander. C'est déjà beaucoup, je vous assure, quand on a affaire à de braves gens, pas méchants, assez bons… (naturellement, à condition de ne rien attendre d'eux; je sais bien que si j'en avais besoin, je ne trouverais plus grand monde…) Pourtant, ils me sont attachés ; et quand je

rencontre un peu de réelle affection, je fais bon marché du reste. Vous m'en voulez, n'est-ce pas ? Pardonnez-moi d'être médiocre. Je sais faire du moins la différence de ce qu'il y a de meilleur et de moins bon en moi. Et ce qui est avec vous, c'est le meilleur.

— Je voudrais tout, dit-il, d'un ton boudeur.

Il sentait bien, pourtant, qu'elle disait vrai. Il était si sûr de son affection qu'après avoir hésité pendant des semaines, un jour il lui demanda :

— Est-ce que vous ne voudrez jamais... ?

— Quoi donc ?

— Être à moi.

Il se reprit :

— ... que je sois à vous ?

Elle sourit :

— Mais vous êtes à moi, mon ami.

— Vous savez bien ce que je veux dire.

Elle était un peu troublée ; mais elle lui prit les mains et le regarda franchement :

— Non, mon ami, dit-elle avec tendresse.

Il ne put parler. Elle vit qu'il était affligé.

— Pardon, je vous fais de la peine. Je savais que vous me diriez cela. Il faut nous parler en toute vérité, comme de bons amis.

— Des amis, dit-il tristement. Rien de plus?

— Ingrat! Que voulez-vous de plus? M'épouser?... Vous souvenez-vous d'autrefois, lorsque vous n'aviez d'yeux que pour ma belle cousine? J'étais triste alors que vous ne compreniez pas ce que je sentais pour vous. Toute notre vie aurait pu être changée. Maintenant, je pense que c'est mieux, ainsi; c'est mieux que nous n'ayons pas exposé notre amitié à l'épreuve de la vie en commun, de cette vie quotidienne, où ce qu'il y a de plus pur finit par s'avilir...

— Vous dites cela, parce que vous m'aimez moins.

— Oh! non, je vous aime toujours autant.

— Ah! c'est la première fois que vous me le dites.

— Il ne faut plus qu'il y ait rien de caché entre nous. Voyez-vous, je ne crois pas beaucoup au mariage. Le mien, je le sais, n'est pas un exemple suffisant. Mais j'ai réfléchi et regardé autour de moi. Ils sont rares, les mariages heureux. C'est un peu contre nature. On ne peut enchaîner ensemble les volontés de deux êtres qu'en mutilant l'une d'elles, sinon toutes les deux; et ce ne sont même point là, peut-être, des souffrances où l'âme ait profit à être trempée.

— Ah! dit-il, j'y vois une si belle chose,

au contraire, l'union de deux sacrifices, deux âmes mêlées en une !

— Une belle chose, dans votre rêve. En réalité, vous souffririez plus que qui que ce soit.

— Quoi ! vous croyez que je ne pourrai jamais avoir une femme, une famille, des enfants ?... Ne me dites pas cela ! Je les aimerais tant ! Vous ne croyez pas ce bonheur possible pour moi ?

— Je ne sais pas. Je ne crois pas. Peut-être avec une bonne femme, pas très intelligente, pas très belle, qui vous serait dévouée, et ne vous comprendrait pas.

— Que vous êtes mauvaise !... Mais vous avez tort de vous moquer. C'est bon, une bonne femme, même qui n'a pas d'esprit.

— Je crois bien ! Voulez-vous que je vous en cherche une ?

— Taisez-vous, je vous prie, vous me percez le cœur. Comment pouvez-vous parler ainsi ?

— Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Vous ne m'aimez donc pas du tout, pas du tout, pour penser à me marier avec une autre ?

— Mais c'est au contraire parce que je vous aime, que je serais heureuse de faire ce qui pourrait vous rendre heureux.

— Alors, si c'est vrai...

— Non, non, n'y revenez pas. Je vous dis que ce serait votre malheur.

— Ne vous inquiétez pas de moi. Je jure d'être heureux ! Mais dites la vérité : vous croyez que vous, vous seriez malheureuse avec moi ?

— Oh ! malheureuse ? mon ami, non. Je vous estime et je vous admire trop, pour être jamais malheureuse avec vous... Et puis, je vous dirai : je crois bien que rien ne pourrait me rendre tout à fait malheureuse, à présent J'ai vu trop de choses, je suis devenue philosophe... Mais à parler franchement, — (n'est-ce pas ? vous me le demandez ; vous ne vous fâcherez pas ?) — eh bien, je connais ma faiblesse, je serais peut-être assez sotte, au bout de quelques mois, pour n'être pas tout à fait heureuse avec vous ; et cela, je ne le veux pas, justement parce que j'ai pour vous la plus sainte affection ; et je ne veux pas que rien au monde puisse la ternir.

Lui, tristement :

— Oui, vous dites ainsi, pour m'adoucir la pilule. Je vous déplais. Il y a des choses, en moi, qui vous sont odieuses.

— Mais non, je vous assure. N'ayez pas l'air si penaud. Vous êtes un bon et cher homme.

— Alors, je ne comprends plus. Pourquoi ne pourrions-nous pas nous convenir ?

— Parce que nous sommes trop différents, d'un caractère trop accusé, tous deux, trop personnel.

— C'est pour cela que je vous aime.

— Moi aussi. Mais c'est aussi pour cela que nous nous trouverions en conflit.

— Mais non.

— Mais si. Ou bien, comme je sais que vous valez plus que moi, je me reprocherais de vous gêner, avec ma petite personnalité ; et alors, je l'étoufferais, je me tairais, et je souffrirais.

Les larmes viennent aux yeux de Christophe.

— Oh ! cela, je ne veux point. Jamais ! J'aime mieux tous les malheurs, plutôt que vous souffriez par ma faute, pour moi.

— Mon ami, ne vous affectez pas... Vous savez, je dis ainsi, je me flatte peut-être... Peut-être que je ne serais pas assez bonne pour me sacrifier à vous.

— Tant mieux !

— Mais alors, c'est vous que je sacrifierais, et c'est moi qui me tourmenterais, à mon tour... Vous voyez bien, c'est insoluble, d'un côté comme de l'autre. Restons comme nous sommes. Est-ce qu'il y a quelque chose de meilleur que notre amitié ?

Il hoche la tête, en souriant avec un peu d'amertume.

— Oui, tout cela, c'est qu'au fond vous n'aimez pas assez.

Elle sourit aussi, gentiment, un peu mélancolique. Elle dit, avec un soupir :

— Peut-être. Vous avez raison. Je ne suis plus toute jeune, mon ami. Je suis lasse. La vie use, quand on n'est pas très fort, comme vous... Oh ! vous, il y a des moments, quand je vous regarde, vous avez l'air d'un gamin de dix-huit ans.

— Hélas ! avec cette vieille tête, ces rides, ce teint flétri !

— Je sais bien que vous avez souffert, autant que moi, peut-être plus. Je le vois. Mais vous me regardez quelquefois, avec des yeux d'adolescent ; et je sens sourdre de vous un flot de vie toute fraîche. Moi, je me suis éteinte. Quand je pense, hélas ! à mon ardeur d'autrefois ! Comme dit l'autre, c'était le bon temps alors, j'étais bien malheureuse ! A présent, je n'ai plus assez de force pour l'être. Je n'ai qu'un filet de vie. Je ne serais plus assez téméraire pour oser l'épreuve du mariage. Ah ! autrefois, autrefois !... Si quelqu'un que je connais m'avait fait signe !...

— Eh bien, eh bien, dites...

— Non, ce n'est pas la peine...

— Ainsi, autrefois, si j'avais... Oh! mon Dieu!

— Quoi! si vous aviez? Je n'ai rien dit.

— J'ai compris. Vous êtes cruelle.

— Eh bien, autrefois, j'étais folle, voilà tout.

— Ce que vous dites là est encore pis.

— Pauvre Christophe! Je ne puis dire un mot qui ne lui fasse du mal. Je ne dirai donc plus rien.

— Mais si! Dites-moi... Dites quelque chose.

— Quoi?

— Quelque chose de bon.

Elle rit.

— Ne riez pas.

— Et vous, ne soyez pas triste.

— Comment voulez-vous que je ne le sois pas?

— Vous n'en avez pas de raison, je vous assure.

— Pourquoi?

— Parce que vous avez une amie qui vous aime bien.

— C'est vrai?

— Si je vous le dis, ne le croyez-vous pas?

— Dites-le encore!

— Vous ne serez plus triste, alors? Vous ne serez plus insatiable? Vous saurez vous contenter de notre chère amitié?

— Il faut bien !

— Ingrat, ingrat ! Et vous dites que vous aimez ? Au fond, je crois que je vous aime plus que vous ne m'aimez.

— Ah ! si cela se pouvait !

Il dit cela, d'un tel élan d'égoïsme amoureux qu'elle rit. Lui aussi. Il insistait :

— Dites !...

Un instant, elle se tut, le regarda, puis soudain approcha la tête de celle de Christophe, et l'embrassa. Cela fut si inattendu ! Il en eut un coup au cœur. Il voulut la serrer dans ses bras. Déjà, elle s'était dégagée. A la porte du petit salon, elle le regarda, un doigt sur ses lèvres, faisant : « Chut ! » — et disparut.

A partir de ce moment, il ne lui reparla plus de son amour, et il fut moins gêné dans ses relations avec elle. A des alternatives de silence guindé et de violences mal comprimées succéda une intimité simple et recueillie. C'est le bienfait de la franchise en amitié. Plus de sous-entendus, plus d'illusions ni de craintes. Ils connaissaient, chacun, le fond de la pensée de l'autre. Lorsque Christophe se retrouvait avec Grazia dans la société de ces indifférents qui l'irritaient, quand l'impatience le reprenait d'entendre son amie échanger avec eux de ces choses un peu niaises, qui sont l'ordinaire des salons, elle s'en apercevait, le regardait, souriait. C'était assez, il savait qu'ils étaient ensemble; et la paix redescendait en lui.

La présence de ce qu'on aime arrache à l'imagination son dard envenimé; la fièvre du désir tombe; l'âme s'absorbe dans la chaste possession de la présence aimée. — Grazia rayonnait d'ailleurs sur ceux qui l'en-

touraient le charme silencieux de son harmonieuse nature. Toute exagération, même involontaire, d'un geste ou d'un accent, la blessait, comme quelque chose qui n'était pas simple et qui n'était pas beau. Par là, elle agissait à la longue sur Christophe. Après avoir rongé le frein mis à ses emportements, il y gagna peu à peu une maîtrise de soi, une force d'autant plus grande qu'elle ne se dépensait plus en vaines violences.

Leurs âmes se mêlaient. Le demi-sommeil de Grazia, souriante en son abandon à la douceur de vivre, se réveillait au contact de l'énergie morale de Christophe. Elle se prenait, pour les choses de l'esprit, d'un intérêt plus direct et moins passif. Elle, qui ne lisait guère, qui relisait plutôt indéfiniment les mêmes vieux livres avec une affection paresseuse, elle commença d'éprouver la curiosité d'autres pensées et bientôt leur attrait. La richesse du monde d'idées modernes, qu'elle n'ignorait pas, mais où elle n'avait aucun goût à s'aventurer seule, ne l'intimidait plus, maintenant qu'elle avait, pour l'y guider, un compagnon. Insensiblement, elle se laissait amener, tout en s'en défendant, à comprendre cette jeune Italie, dont les ardeurs iconoclastes lui avaient longtemps déplu.

Mais le bienfait de cette mutuelle pénétra-

tion des âmes était surtout pour Christophe. On a souvent observé qu'en amour, le plus faible des deux est celui qui donne le plus : non que l'autre aime moins; mais plus fort, il faut qu'il prenne davantage. Ainsi, Christophe s'était enrichi déjà de l'esprit d'Olivier. Mais son nouveau mariage mystique était bien plus fécond : car Grazia lui apportait en dot le trésor le plus rare, que jamais Olivier n'avait possédé : la joie. La joie de l'âme et des yeux. La lumière. Le sourire de ce ciel latin, qui baigne la laideur des plus humbles choses, qui fleurit les pierres des vieux murs, et communique à la tristesse même son calme rayonnement.

Elle avait pour allié le printemps renaissant. Le rêve de la vie nouvelle couvait dans la tiédeur de l'air engourdi. La jeune verdure se mariait aux oliviers gris d'argent. Sous les arcades rouge sombre des aqueducs ruinés, fleurissaient des amandiers blancs. Dans la Campagne réveillée ondulaient les flots d'herbe et les flammes des pavots triomphants. Sur les pelouses des villas coulaient des ruisseaux d'anémones mauves et des nappes de violettes. Les glycines grimpaient autour des pins parasols; et le vent qui passait sur la ville apportait le parfum des roses du Palatin.

Ils se promenaient ensemble. Quand elle consentait à sortir de sa torpeur d'Orientale, où elle s'absorbait pendant des heures, elle devenait tout autre; elle aimait à marcher : grande, les jambes longues, la taille robuste et flexible, elle avait la silhouette d'une Diane de Primatice. — Le plus souvent, ils allaient à une de ces villas, épaves du naufrage où la splendide Rome du *settecento* a sombré sous les flots de la barbarie piémontaise. Ils avaient une prédilection pour la villa Mattei, ce promontoire de la Rome antique, au pied duquel viennent mourir les dernières vagues de la Campagne déserte. Ils suivaient l'allée de chênes, dont la voûte profonde encadre la chaîne bleue, la suave chaîne Albaine, qui s'enfle doucement comme un cœur qui palpite. Rangées le long du chemin, des tombes d'époux romains montraient, à travers le feuillage, leurs faces mélancoliques et la fidèle étreinte de leurs mains. Ils s'asseyaient au bout de l'allée, sous un berceau de roses, adossés à un sarcophage blanc. Devant eux, le désert. Paix profonde. Le chuchotement d'une fontaine aux gouttes lentes, qui semblait expirer de langueur. Ils causaient à mi-voix. Le regard de Grazia s'appuyait avec confiance sur celui de l'ami. Christophe disait sa vie, ses luttes,

ses peines passées; elles n'avaient plus rien de triste. Près d'elle, sous son regard, tout était simple, tout était comme cela devait être... A son tour, elle racontait. Il entendait à peine ce qu'elle disait; mais nulle de ses pensées n'était perdue pour lui. Il épousait son âme. Il voyait avec ses yeux. Il voyait partout ses yeux, ses yeux tranquilles où brûlait un feu profond; il les voyait dans les beaux visages mutilés des statues antiques et dans l'énigme de leurs regards muets; il les voyait dans le ciel de Rome, qui riait amoureusement autour des cyprès laineux et entre les doigts des *lecci*, noirs, luisants, criblés des flèches du soleil.

Par les yeux de Grazia, le sens de l'art latin s'infiltra dans son cœur. Jusque-là, Christophe était demeuré indifférent aux œuvres italiennes. L'idéaliste barbare, le grand ours qui venait de la forêt germanique, n'avait pas encore appris à goûter la saveur voluptueuse des beaux marbres dorés, comme un rayon de miel. Les antiques du Vatican lui étaient franchement hostiles. Il avait du dégoût pour ces têtes stupides, ces proportions efféminées ou massives, ce modelé banal et arrondi, ces Gitons et ces gladiateurs. A peine quelques statues-portraits trouvaient-elles grâce à ses yeux; et leurs modèles

étaient sans intérêt pour lui. Il n'était pas beaucoup plus tendre pour les Florentins blêmes et grimaçants, pour les madones malades, les Vénus préraphaélites, pauvres de sang, phtisiques, maniérées et rongées. Et la stupidité bestiale des matamores et des athlètes rouges et suants, qu'a lâchés sur le monde l'exemple de la Sixtine, lui semblait de la chair à canon. Pour le seul Michel-Ange, il avait une piété secrète, pour ses souffrances tragiques, pour son mépris divin, et pour le sérieux de ses chastes passions. Il aimait d'amour pur et barbare, comme était celui du maître, la religieuse nudité de ses adolescents, ses vierges fauves et farouches, telles des bêtes traquées, l'Aurore douloureuse, la Madone aux yeux sauvages, dont l'enfant mord le sein, et la belle Lia, qu'il eût voulue pour femme. Mais dans l'âme du héros tourmenté, il ne trouvait rien de plus que l'écho magnifié de la sienne.

Grazia lui ouvrit les portes d'un monde d'art nouveau. Il entra dans la sérénité souveraine de Raphaël et de Titien. Il vit la splendeur impériale du génie classique, qui règne, comme un lion, sur l'univers des formes conquis et maîtrisé. La foudroyante vision du grand Vénitien, qui va droit jusqu'au cœur et fend de son éclair les brouil-

lards incertains dont se voile la vie, la toute puissance dominatrice de ces esprits latins, qui savent non seulement vaincre, mais se vaincre soi-mêmes, qui s'imposent, vainqueurs, la plus stricte discipline, et, sur le champ de bataille, savent parmi les dépouilles de l'ennemi terrassé choisir exactement et emporter leur proie, — les portraits olympiens et les *Stanze* de Raphaël, remplirent le cœur de Christophe d'une musique plus riche que celle de Wagner. Musique des lignes sereines, des nobles architectures, des groupes harmonieux. Musique qui rayonne de la beauté parfaite du visage, des mains, des pieds charmants, des draperies et des gestes. Intelligence. Amour. Ruisseau d'amour qui sourd de ces âmes et de ces corps d'adolescents. Puissance de l'esprit et de la volupté. Jeune tendresse, ironique sagesse, odeur obsédante et chaude de la chair amoureuse, sourire lumineux où les ombres s'effacent, où la passion s'endort. Forces frémissantes de la vie qui se cabrent et que dompte, comme les chevaux du Soleil, la main calme du maître....

Et Christophe se demandait :

— « Est-il donc impossible d'unir, comme ils ont fait, la force et la paix romaines? Aujourd'hui, les meilleurs n'aspirent à l'une

des deux qu'au détriment de l'autre. De tous, les Italiens semblent avoir le plus perdu le sens de cette harmonie, que Poussin, que Lorrain, que Gœthe ont entendue. Faut-il, une fois de plus, qu'un étranger leur en révèle le prix ?... Et qui l'enseignera à nos musiciens ? La musique n'a pas eu encore son Raphaël. Mozart n'est qu'un enfant, un petit bourgeois allemand, qui a les mains fiévreuses et l'âme sentimentale, et qui dit trop de mots et qui fait trop de gestes, et qui parle et qui pleure et qui rit, pour un rien. Et ni Bach le gothique, ni le Prométhée de Bonn, qui lutte avec le vautour, ni sa postérité de Titans qui entassent Pélion sur Ossa et invectivent contre le ciel, n'ont jamais entrevu le sourire du Dieu... »

Depuis qu'il l'avait vu, Christophe rougissait de sa propre musique ; ses agitations vaines, ses passions boursouflées, ses plaintes indiscrètes, cet étalage de soi, ce manque de mesure, lui paraissaient à la fois pitoyables et honteux. Un troupeau sans berger, un royaume sans roi. — Il faut être le roi de l'âme tumultueuse...

Durant ces mois, Christophe semblait avoir oublié la musique. A peine en écrivait-il ; il n'en sentait pas le besoin. Son esprit, fécondé par Rome, était en gestation. Il pas-

sait les journées dans un état de songe et de demi-ivresse. La nature était, comme lui, en ce premier printemps, où se mêle à la langueur du réveil un vertige voluptueux. Elle et lui, ils rêvaient, enlacés, comme des amants qui, dans le sommeil, s'étreignent. L'énigme fiévreuse de la Campagne ne lui était plus hostile et inquiétante ; il s'était rendu maître de sa beauté tragique ; il tenait dans ses bras Déméter endormie.

Au cours du mois d'avril, il reçut de Paris la proposition de venir diriger une série de concerts. Sans l'examiner davantage, il allait refuser ; mais il crut devoir en parler d'abord à Grazia. Il éprouvait une douceur à la consulter sur sa vie ; il se donnait ainsi l'illusion qu'elle la partageait.

Elle lui causa, cette fois, une grande déception. Elle se fit expliquer bien posément l'affaire ; puis, elle lui conseilla d'accepter. Il en fut attristé ; il y vit la preuve de son indifférence.

Grazia n'était peut-être pas sans regrets de donner ce conseil. Mais, pourquoi Christophe le lui demandait-il ? Plus il s'en remettait à elle de décider pour lui, plus elle se jugeait responsable des actes de son ami. Par suite de l'échange qui s'était fait entre leurs pensées, elle avait pris à Christophe un peu de sa volonté ; il lui avait révélé le devoir et la beauté d'agir. Du moins, elle avait reconnu ce devoir pour son ami ; et elle

ne voulait pas qu'il y manquât. Mieux que lui, elle connaissait le pouvoir de langueur que recèle le souffle de cette terre italienne, et qui, tel l'insidieux poison de son tiède *scirocco*, se glisse dans les veines, endort la volonté. Que de fois elle en avait senti le charme maléfique, sans avoir l'énergie de résister ! Toute sa société était plus ou moins atteinte de cette *malaria* de l'âme. De plus forts qu'eux, jadis, en avaient été victimes ; elle avait rongé l'airain de la louve romaine. Rome respire la mort : elle a trop de tombeaux. Il est plus sain d'y passer que d'y vivre. On y sort trop facilement du siècle : c'est un goût dangereux pour les forces encore jeunes qui ont une vaste carrière à remplir. Grazia se rendait compte que le monde qui l'entourait n'était pas un milieu vivifiant pour un artiste. Et quoiqu'elle eût pour Christophe plus d'amitié que pour tout autre... (osait-elle se l'avouer ?)... elle n'était pas fâchée, au fond, qu'il s'éloignât. Hélas ! Il la fatiguait, par tout ce qu'elle aimait en lui, par ce trop-plein d'intelligence, par cette abondance de vie accumulée pendant des années et qui débordait : sa quiétude en était troublée. Et il la fatiguait aussi, peut-être, parce qu'elle sentait toujours la menace de cet amour, beau et touchant,

mais obsédant, contre lequel il fallait toujours rester en éveil ; il était plus prudent de le tenir à distance. Elle se gardait bien d'en convenir avec elle-même ; elle ne croyait avoir en vue que l'intérêt de Christophe.

Les bonnes raisons ne lui manquaient pas. Dans l'Italie d'alors un musicien avait peine à vivre ; l'air lui était mesuré. La vie musicale était comprimée, déformée. L'usine du théâtre étendait ses cendres grasses et ses fumées brûlantes sur ce sol,dont naguère les fleurs de musique embaumaient toute l'Europe. Qui refusait de s'enrôler dans l'équipe des vociférateurs, qui ne pouvait ou ne voulait entrer dans la fabrique, était condamné à l'exil ou à vivre étouffé. Le génie n'était nullement tari. Mais on le laissait stagner sans profit et se perdre. Christophe avait rencontré plus d'un jeune musicien, chez qui revivait l'âme des maîtres mélodieux de leur race et cet instinct de beauté qui pénétrait l'art savant et simple du passé. Mais qui se souciait d'eux ? Ils ne pouvaient ni se faire jouer, ni se faire éditer. Nul intérêt pour la pure symphonie. Point d'oreilles pour la musique qui n'a pas le museau graissé de fard !... Alors, ils chantaient pour eux-mêmes, d'une voix découragée, qui

finissait par s'éteindre. A quoi bon ? Dormir... — Christophe n'eût pas demandé mieux que de les aider. En admettant qu'il l'eût pu, leur amour-propre ombrageux ne s'y prêtait pas. Quoi qu'il fît, il était pour eux un étranger ; et pour des Italiens de vieille race, malgré leur accueil affectueux, tout étranger reste, au fond, un barbare. Ils estimaient que la misère de leur art était une question qui devait se régler en famille. Tout en prodiguant à Christophe les marques d'amitié, ils ne l'admettaient pas dans leur famille. — Que lui restait-il ? Il ne pouvait pourtant pas rivaliser avec eux et leur disputer la maigre place au soleil, dont ils n'étaient pas sûrs !...

Et puis, le génie ne peut se passer d'aliment. Le musicien a besoin de musique, — de musique à entendre, de musique à faire entendre. Une retraite temporaire a son prix pour l'esprit, qu'elle force à se recueillir. Mais c'est à condition qu'il en sorte. La solitude est noble, mais mortelle pour l'artiste qui n'aurait plus la force de s'y arracher. Il faut vivre de la vie de son temps, même bruyante et impure ; il faut incessamment donner et recevoir, et donner, et donner, et recevoir encore. — L'Italie, du temps de Christophe, n'était plus ce grand marché de l'art qu'elle fut autrefois, qu'elle redeviendra peut-être.

Les foires de la pensée, où s'échangent les âmes de toutes les nations, sont au Nord, aujourd'hui. Qui veut vivre doit y vivre.

Christophe, livré à lui-même, eût répugné à rentrer dans la cohue. Mais Grazia sentait plus clairement le devoir de Christophe qu'il ne le voyait. Et elle exigeait plus de lui que d'elle. Sans doute parce qu'elle l'estimait plus. Mais aussi parce que ce lui était plus commode. Elle lui déléguait son énergie. Elle gardait sa tranquillité. — Il n'avait pas le courage de lui en vouloir. Elle était comme Marie, elle avait la meilleure part. A chacun son rôle, dans la vie. Celui de Christophe était d'agir. Elle, il lui suffisait d'être. Il ne lui demandait rien de plus.

Rien, que de l'aimer, si c'était possible, un peu moins pour lui et un peu plus pour elle. Car il ne lui savait pas beaucoup de gré d'être, dans son amitié, dénuée d'égoïsme, au point de ne penser qu'à l'intérêt de l'ami, — qui ne demandait qu'à n'y pas penser.

Il partit. Il s'éloigna d'elle Il ne la quitta point. Comme dit un vieux trouvère, « *l'ami ne quitte son amie que quand son âme y consent* ».

DEUXIÈME PARTIE

Le cœur lui faisait mal, quand il arriva à Paris. C'était la première fois qu'il y rentrait, depuis la mort d'Olivier. Jamais il n'avait voulu revoir cette ville. Dans le fiacre qui l'emportait de la gare à l'hôtel, il osait à peine regarder par la portière ; il passa les premiers jours dans sa chambre, sans se décider à sortir. Il avait l'angoisse des souvenirs, qui le guettaient, à la porte. Mais quelle angoisse, au juste ? S'en rendait-il bien compte ? Était-ce, comme il voulait croire, la terreur de les voir ressurgir, avec leur visage vivant ? Ou celle, plus douloureuse, de les retrouver morts ?... Contre ce nouveau deuil, toutes les ruses à demi inconscientes de l'instinct s'étaient armées. C'était pour cette raison — (il ne s'en doutait peut-être pas) — qu'il avait choisi son hôtel dans un quartier éloigné de celui qu'il habitait jadis. Et quand, pour la première fois, il se promena dans les rues, quand il dut diriger à la salle de concerts ses répétitions d'orchestre,

quand il se retrouva en contact avec la vie de Paris, il continua quelque temps à se fermer les yeux, à ne pas vouloir voir ce qu'il voyait, à ne voir obstinément que ce qu'il avait vu jadis. Il se répétait d'avance :

« Je connais cela, je connais cela... »

En art comme en politique, la même anarchie intolérante, toujours. Sur la place, la même Foire. Seulement, les acteurs avaient changé de rôle. Les révolutionnaires de son temps étaient devenus des bourgeois; les surhommes, des hommes à la mode. Les indépendants d'autrefois essayaient d'étouffer les indépendants d'aujourd'hui. Les jeunes d'il y a vingt ans étaient à présent plus conservateurs que les vieux qu'ils combattaient naguère; et leurs critiques refusaient le droit de vivre aux nouveaux venus. En apparence, rien n'était différent.

Et tout avait changé...

*
* *

« Mon amie, pardonnez-moi. Vous êtes bonne de ne pas m'en avoir voulu de mon silence. Votre lettre m'a fait un grand bien. J'ai passé quelques semaines dans un terrible

désarroi. Tout me manquait. Je vous avais perdue. Ici, le vide affreux de ceux que j'ai perdus. Tous les anciens amis dont je vous ai parlé, disparus. Philomèle — (vous vous souvenez de la voix qui chantait, en ce soir triste et cher où, errant parmi la foule d'une fête, je revis dans une glace vos yeux qui me regardaient) — Philomèle a réalisé son rêve raisonnable ; un petit héritage lui est venu ; elle est en Normandie ; elle a une ferme, qu'elle dirige. M. Arnaud a pris sa retraite ; il est retourné avec sa femme dans leur province, une petite ville du côté d'Angers. Des illustres de mon temps beaucoup sont morts ou se sont effondrés ; seuls, quelques vieux mannequins, qui jouaient il y a vingt ans les jeunes premiers de l'art et de la politique, les jouent encore aujourd'hui, avec le même faux visage. En dehors de ces masques, je ne reconnaissais personne. Ils me faisaient l'effet de grimacer sur un tombeau. C'était un sentiment affreux. — De plus, les premiers temps après mon arrivée, j'ai souffert physiquement de la laideur des choses, de la lumière grise du Nord, au sortir de votre soleil d'or ; l'entassement des maisons blafardes, la vulgarité de lignes de certains dômes, de certains monuments, qui ne m'avait jamais frappé jusque-là, me blessait

cruellement. L'atmosphère morale ne m'était pas plus agréable.

« Pourtant, je n'ai pas à me plaindre des Parisiens. L'accueil que j'ai trouvé ne ressemble guère à celui que je reçus autrefois. Il paraît que, pendant mon absence, je suis devenu une manière de célébrité. Je ne vous en parle pas, je sais ce qu'elle vaut. Toutes les choses aimables que ces gens disent ou écrivent sur moi me touchent; je leur en suis obligé. Mais que vous dirai-je? Je me sentais plus près de ceux qui me combattaient autrefois que de ceux qui me louent aujourd'hui... La faute en est à moi, je le sais. Ne me grondez pas. J'ai eu un moment de trouble. Il fallait s'y attendre. Maintenant, c'est fini. J'ai compris. Oui, vous avez eu raison de me renvoyer parmi les hommes. J'étais en train de m'ensabler dans ma solitude. Il est malsain de jouer les Zarathustrâ. Le flot de la vie s'en va, s'en va de nous. Vient un moment, où l'on n'est plus qu'un désert. Pour creuser jusqu'au fleuve un nouveau chenal dans le sable, il faut bien des journées de fatigues, au soleil brûlant. — C'est fait. Je n'ai plus le vertige. J'ai rejoint le courant. Je regarde et je vois.

« Mon amie, quel peuple étrange que ces Français ! Il y a vingt ans, je les croyais

finis... Ils recommencent. Mon cher compagnon Jeannin me l'avait bien prédit. Mais je le soupçonnais de se faire illusion. Le moyen d'y croire, alors! La France était, comme leur Paris, pleine de démolitions, de plâtras et de trous. Je disais : « Ils ont tout détruit... Quelle race de rongeurs! » — Une race de castors. Dans l'instant qu'on les croit acharnés sur des ruines, avec ces ruines mêmes ils posent les fondations d'une ville nouvelle. Je le vois à présent que les échafaudages s'élèvent de tous côtés...

« *Wenn ein Ding geschehen,*
Selbst die Narren es verstehen... (1)

« A la vérité, c'est toujours le même désordre français. Il faut y être habitué pour reconnaître, dans la cohue qui se heurte en tous sens, les équipes d'ouvriers qui vont chacune à sa tâche. Ce sont des gens, comme vous savez, qui ne peuvent rien faire, sans crier sur les toits ce qu'ils font. Ce sont aussi des gens qui ne peuvent rien faire, sans dénigrer ce que les voisins font. Il y a de quoi troubler les têtes les plus solides. Mais quand

(1) Quand une chose est arrivée, même les sots la comprennent.

on a vécu, ainsi que moi, près de dix ans chez eux, on n'est plus dupe de leur vacarme. On s'aperçoit que c'est leur façon de s'exciter au travail. Tout en parlant, ils agissent ; et chacun des chantiers bâtissant sa maison, il se trouve qu'à la fin la ville est rebâtie. Le plus fort, c'est que l'ensemble des constructions n'est pas trop discordant. Ils ont beau soutenir des thèses opposées, ils ont tous la tête faite de même. De sorte que sous leur anarchie, il y a des instincts communs, il y a une logique de race qui leur tient lieu de discipline, et que cette discipline est peut-être, au bout du compte, plus solide que celle d'un régiment prussien.

« C'est partout le même élan, la même fièvre de bâtisse : en politique, où socialistes et nationalistes travaillent à l'envi à resserrer les rouages du pouvoir relâché ; en art, dont les uns veulent refaire un vieil hôtel aristocratique, pour des privilégiés, les autres un vaste hall ouvert aux peuples, où chante l'âme collective : reconstructeurs du passé, constructeurs de l'avenir. Quoi qu'ils fassent d'ailleurs, ces ingénieux animaux refont toujours les mêmes cellules. Leur instinct de castors ou d'abeilles leur fait, à travers les siècles, accomplir les mêmes gestes, retrouver les mêmes formes. Les plus révolution-

naires sont peut-être, à leur insu, ceux qui se rattachent aux traditions les plus anciennes. J'ai trouvé dans les syndicats et chez les plus marquants parmi les jeunes écrivains, des âmes du moyen âge.

« Maintenant que je me suis réhabitué à leurs façons tumultueuses, je les regarde travailler, avec plaisir. Parlons franc : je suis un trop vieil ours, pour me sentir jamais à l'aise dans aucune de leurs maisons ; j'ai besoin de l'air libre. Mais quels bons travailleurs ! C'est leur plus haute vertu. Elle relève les plus médiocres et les plus corrompus. Et puis, chez leurs artistes, quel sens de la beauté ! Je le remarquais moins autrefois. Vous m'avez appris à voir. Mes yeux se sont ouverts, à la lumière de Rome. Vos hommes de la Renaissance m'ont fait comprendre ceux-ci. Une page de Debussy, un torse de Rodin, une phrase de Suarès, sont de la même lignée que vos *cinquecentisti*.

« Ce n'est pas que beaucoup de choses ne me déplaisent ici. J'ai retrouvé mes vieilles connaissances de la Foire sur la Place, qui m'ont jadis causé tant de saintes colères. Ils n'ont guère changé. Mais moi, hélas ! j'ai changé. Je n'ose plus être sévère. Quand je me sens l'envie de juger durement l'un d'entre eux, je me dis : « Tu n'en as pas le

droit. Tu as fait pis que ces hommes, toi qui te croyais fort. » J'ai appris aussi à voir que rien n'existait d'inutile, et que les plus vils ont leur rôle dans le plan de la tragédie. Les dilettantes dépravés, les fétides amoralistes, ont accompli leur tâche de termites : il fallait démolir la masure branlante, avant de réédifier. Les Juifs ont obéi à leur mission sacrée, qui est de rester, à travers les autres races, le peuple étranger, le peuple qui tisse, d'un bout à l'autre du monde, le réseau de l'unité humaine. Ils abattent les barrières intellectuelles des nations, pour faire le champ libre à la Raison divine. Les pires corrupteurs, les destructeurs ironiques qui ruinent nos croyances du passé, qui tuent nos morts bien-aimés, travaillent, sans le savoir, à l'œuvre sainte, à la nouvelle vie. C'est de la même façon que l'intérêt féroce des banquiers cosmopolites, au prix de combien de désastres ! édifie, qu'ils le veuillent ou non, la paix future du monde, côte à côte avec les révolutionnaires qui les combattent, et bien plus sûrement que les niais pacifistes.

« Vous le voyez. Je vieillis. Je ne mords plus. Mes dents sont usées. Quand je vais au théâtre, je ne suis plus de ces spectateurs naïfs qui apostrophent les acteurs et insultent le traître.

« Grâce tranquille, je ne vous parle que de moi ; et pourtant, je ne pense qu'à vous. Si vous saviez combien mon moi m'importune ! Il est oppressif et absorbant. C'est un boulet, que Dieu m'a attaché au cou. Comme j'aurais voulu le déposer à vos pieds ! Mais qu'en auriez-vous fait ? C'est un triste cadeau... Vos pieds sont faits pour fouler la terre douce et le sable qui chante sous les pas. Je les vois, ces chers pieds, nonchalamment qui passent sur les pelouses parsemées d'anémones... (Êtes-vous retournée à la villa Doria ?)... Les voici déjà las ! Je vous vois maintenant à demi étendue dans votre retraite favorite, au fond de votre salon, accoudée, tenant un livre que vous ne lisez pas. Vous m'écoutez avec bonté, sans faire bien attention à ce que je vous dis : car je suis ennuyeux, et, pour prendre patience, de temps en temps, vous retournez à vos propres pensées ; mais vous êtes courtoise et, veillant à ne pas me contrarier, lorsqu'un mot par hasard vous fait revenir de très loin, vos yeux distraits se hâtent de prendre un air intéressé. Et moi, je suis aussi loin que vous de ce que je dis ; moi aussi, j'entends à peine le bruit de mes paroles ; et tandis que j'en suis le reflet sur votre beau visage, j'écoute au fond de moi de tout autres paroles, que je ne vous dis pas.

Celles-là, Grâce tranquille, tout au rebours des autres, vous les entendez bien ; mais vous faites semblant de ne pas les entendre.

« Adieu. Je crois que vous me reverrez, sous peu. Je ne languirai pas ici. Qu'y ferais-je, à présent que mes concerts sont donnés? — J'embrasse vos enfants, sur leurs bonnes petites joues. L'étoffe en est la vôtre. Il faut bien se contenter !...

« CHRISTOPHE. »

*
* *

« Grâce tranquille » répondit :

« Mon ami, j'ai reçu votre lettre dans le petit coin du salon, que vous vous rappelez si bien ; et je vous ai lu, comme je sais lire, en laissant de temps en temps votre lettre reposer, et en faisant comme elle. Ne vous moquez pas. C'était afin qu'elle durât plus longtemps. Ainsi, nous avons passé toute une après-midi. Les enfants m'ont demandé ce que je lisais toujours. J'ai dit que c'était une lettre de vous. Aurora a regardé le papier, avec commisération, et elle a dit : « Que ce doit être ennuyeux d'écrire une si longue lettre ! »

J'ai tâché de lui faire comprendre que ce n'était pas un pensum que je vous avais donné, mais une conversation que nous avions ensemble. Elle a écouté sans mot dire, puis elle s'est sauvée avec son frère, pour jouer dans la chambre voisine ; et, quelque temps après, comme Lionello criait, j'ai entendu Aurora qui disait : « Il ne faut pas faire de bruit ; maman cause avec monsieur Christophe. »

« Ce que vous me dites des Français m'intéresse, et ne me surprend pas. Vous vous souvenez que je vous ai souvent reproché d'être injuste envers eux. On peut ne pas les aimer. Mais quel peuple intelligent ! Il y a des peuples médiocres, que sauve leur bon cœur ou leur vigueur physique. Les Français sont sauvés par leur intelligence. Elle lave toutes leurs faiblesses. Elle les régénère. Quand on les croit tombés, abattus, pervertis, ils retrouvent une nouvelle jeunesse dans la source perpétuellement jaillissante de leur esprit.

« Mais il faut que je vous gronde. Vous me demandez pardon de ne me parler que de vous. Vous êtes un *ingannatore*. Vous ne me dites rien de vous. Rien de ce que vous avez fait. Rien de ce que vous avez vu. Il a fallu que ma cousine Colette — (pourquoi n'allez-vous pas la voir ?) — m'envoyât sur vos concerts des coupures de journaux, pour que je

fusse informée de vos succès. Vous ne m'en dites qu'un mot, en passant. Êtes-vous si détaché de tout ?... Ce n'est pas vrai. Dites-moi que cela vous fait plaisir... Cela doit vous faire plaisir, d'abord parce que cela me fait plaisir. Je n'aime pas à vous voir un air désabusé. Le ton de votre lettre était mélancolique. Il ne faut pas... C'est bien que vous soyez plus juste pour les autres. Mais ce n'est pas une raison pour vous accabler, comme vous faites, en disant que vous êtes pire que les pires d'entre eux. Un bon chrétien vous louerait. Moi, je vous dis que c'est mal. Je ne suis pas un bon chrétien. Je suis une bonne Italienne, qui n'aime pas qu'on se tourmente avec le passé. Le présent suffit bien. Je ne sais pas au juste tout ce que vous avez pu faire jadis. Vous m'en avez dit quelques mots, et je crois avoir deviné le reste. Ce n'était pas très beau ; mais vous ne m'en êtes pas moins cher. Pauvre Christophe, une femme n'arrive pas à mon âge, sans savoir qu'un brave homme est bien faible souvent. Si on ne savait sa faiblesse, on ne l'aimerait pas autant. Ne pensez plus à ce que vous avez fait. Pensez à ce que vous ferez. Ça ne sert à rien de se repentir. Se repentir, c'est revenir en arrière. Et en bien comme en mal, il faut toujours avancer. *Sempre avanti, Sa-*

voia!... Si vous croyez que je vais vous laisser revenir à Rome! Vous n'avez rien à faire ici. Restez à Paris, créez, agissez, mêlez-vous à la vie artistique. Je ne veux pas que vous renonciez. Je veux que vous fassiez de belles choses, je veux qu'elles réussissent, je veux que vous soyez fort, pour aider les jeunes Christophes nouveaux, qui recommencent les mêmes luttes et passent par les mêmes épreuves. Cherchez-les, aidez-les, soyez meilleur pour vos cadets que vos aînés n'ont été pour vous. — Et enfin, je veux que vous soyez fort, afin que je sache que vous êtes fort : vous ne vous doutez pas de la force que cela me donne à moi-même.

« Je vais presque chaque jour, avec les petits, à la villa Borghèse. Avant-hier, nous avons été, en voiture, à Ponte Molle, et nous avons fait à pied le tour du Monte Mario. Vous calomniez mes pauvres jambes. Elles sont fâchées contre vous. — « Qu'est-ce qu'il dit, ce monsieur, que nous sommes tout de suite lasses, pour avoir fait dix pas, à la villa Doria? Il ne nous connaît point. Si nous n'aimons pas trop à nous donner de la peine, c'est que nous sommes paresseuses, ce n'est pas que nous ne pouvons pas... » Vous oubliez, mon ami, que je suis une petite paysanne...

« Allez voir ma cousine Colette. Lui en vou-

lez-vous encore ? C'est une bonne femme, au fond. Et elle ne jure plus que par vous. Il paraît que les Parisiennes sont folles de votre musique. (Elles l'étaient peut-être, avant.) Il ne tient qu'à mon ours de Berne d'être un lion de Paris. Avez-vous reçu des lettres ? Vous a-t-on fait des déclarations ? Vous ne me parlez d'aucune femme. Seriez-vous amoureux ? Racontez-moi. Je ne suis pas jalouse.

« Votre amie G. »

*
* *

— « Si vous croyez que je vous sais gré de votre dernière phrase ! Plût à Dieu, Grâce moqueuse, que vous fussiez jalouse ! Mais ne comptez pas sur moi, pour vous apprendre à l'être. Je n'ai aucun béguin pour ces folles Parisiennes, comme vous les appelez. Folles? Elles voudraient bien l'être. C'est ce qu'elles sont le moins. N'espérez pas qu'elles me tournent la tête. Il y aurait peut-être plus de chances pour cela, si elles étaient indifférentes à ma musique. Mais, il est trop vrai, elles l'aiment ; et le moyen de garder des illusions? Lorsque quelqu'un vous dit qu'il

vous comprend, c'est alors qu'on est sûr qu'il ne vous comprendra jamais...

« Ne prenez pas trop au sérieux mes boutades. Les sentiments que j'ai pour vous ne me rendent pas injuste pour les autres femmes. Je n'ai jamais eu plus de vraie sympathie pour elles que depuis que je ne les regarde plus avec des yeux amoureux. Le grand effort qu'elles font, depuis trente ans, pour s'évader de la demi-domesticité dégradante et malsaine, où notre stupide égoïsme d'hommes les parquait, pour leur malheur et pour le nôtre, me semble un des hauts faits de notre époque. Dans une ville comme celle-ci, on apprend à admirer cette nouvelle génération de jeunes filles qui, en dépit de tant d'obstacles, se lancent avec une ardeur candide à la conquête de la science et des diplômes, — cette science et ces diplômes, qui doivent, pensent-elles, les affranchir, leur ouvrir les arcanes du monde inconnu, les faire égales aux hommes...

« Sans doute, cette foi est illusoire et un peu ridicule. Mais le progrès ne se réalise jamais de la façon qu'on espérait ; il ne s'en réalise pas moins, par de tout autres voies. Cet effort féminin ne sera pas perdu. Il fera des femmes plus complètes, plus humaines, comme elles furent, aux grands siècles. Elles

ne se désintéresseront plus des questions vivantes du monde : ce qui était un scandale et une monstruosité; car il n'est pas tolérable qu'une femme, même la plus soucieuse de ses devoirs domestiques, se croie dispensée de songer à ses devoirs dans la cité moderne. Leurs arrière-grand'mères, du temps de Jeanne d'Arc et de Catherine Sforza, ne pensaient pas ainsi. La femme s'est étiolée. Nous lui avons refusé l'air et le soleil. Elle nous les reprend, de vive force. Ah! les braves petites!... Naturellement, de celles qui luttent aujourd'hui, beaucoup mourront, beaucoup seront détraquées. C'est un âge de crise. L'effort est trop violent pour des forces trop amollies. Quand il y a longtemps qu'une plante est sans eau, la première pluie risque de la brûler. Mais quoi! C'est la rançon de tout progrès. Celles qui viendront après, fleuriront de ces souffrances. Les pauvres petites vierges guerrières d'à présent, dont beaucoup ne se marieront jamais, seront plus fécondes pour l'avenir que les générations de matrones qui enfantèrent avant elles : car d'elles sortira, au prix de leurs sacrifices, la race féminine d'un nouvel âge classique.

« Ce n'est pas dans le salon de votre cousine Colette qu'on a chance de trouver ces laborieuses abeilles. Quelle rage avez-vous

de m'envoyer chez cette femme ? Il m'a fallu vous obéir ; mais ce n'est pas bien : vous abusez de votre pouvoir. J'avais refusé trois de ses invitations, laissé sans réponse deux lettres. Elle est venue me relancer à une de mes répétitions d'orchestre — (on essayait ma sixième symphonie). — Je l'ai vue, pendant l'entr'acte, arriver, le nez au vent, humant l'air, criant : « Ça sent l'amour ! Ah ! comme j'aime cette musique !... »

« Elle a changé, physiquement ; seuls sont restés les mêmes ses yeux de chatte à la prunelle bombée, son nez fantasque qui grimace et a toujours l'air en mouvement. Mais la face élargie, aux os solides, colorée, renforcie. Les sports l'ont transformée. Elle s'y livre, à corps perdu. Son mari, comme vous savez, est un des gros bonnets de l'Automobile-Club et de l'Aéro-Club. Pas un raid d'aviateurs, pas un circuit de l'air, ou de la terre, ou de l'eau, auquel les Stevens-Delestrade ne se croient obligés d'assister. Ils sont toujours par voies et par chemins. Nulle conversation possible ; il n'est question, dans leurs entretiens, que de *Racing*, de *Rowing*, de *Rugby*, de *Derby*. C'est une race nouvelle de gens du monde. Le temps de *Pelléas* est passé pour les femmes. La mode n'est plus aux âmes. Les jeunes filles arbo-

rent un teint rouge, hâlé, cuit par les courses à l'air et les jeux au soleil ; elles vous regardent avec des yeux d'homme ; elles rient, d'un rire un peu gros. Le ton est devenu plus brutal et plus cru. Votre cousine dit parfois, tranquillement, des choses énormes. Elle est grande mangeuse, elle qui mangeait à peine. Elle continue de se plaindre de son mauvais estomac, afin de n'en pas perdre l'habitude ; mais elle n'en perd pas non plus un bon coup de fourchette. Elle ne lit rien. On ne lit plus, dans ce monde. Seule, la musique a trouvé grâce. Elle a même profité de la déroute de la littérature. Quand ces gens sont éreintés, la musique leur est un bain turc, vapeur tiède, massage, narguilé. Pas besoin de penser. C'est une transition entre le sport et l'amour. Et c'est aussi un sport. Mais le sport le plus couru, parmi les divertissements esthétiques, est aujourd'hui la danse. Danses russes, danses grecques, danses suisses, danses américaines, on danse tout à Paris : les symphonies de Beethoven, les tragédies d'Eschyle, le *Clavecin bien tempéré*, les antiques du Vatican, *Orphée*, *Tristan*, la Passion, et la gymnastique. Ces gens ont le vertigo.

« Le curieux est de voir comment votre cousine concilie tout ensemble : son esthé-

tisme, ses sports et son esprit pratique (car elle a hérité de sa mère son sens des affaires et son despotisme domestique). Tout cela doit former un mélange incroyable ; mais elle s'y trouve à l'aise ; ses excentricités les plus folles lui laissent l'esprit lucide, de même qu'elle garde toujours l'œil et la main sûrs dans ses randonnées vertigineuses en auto. C'est une maîtresse femme ; son mari, ses invités, ses gens, elle mène tout, tambour battant. Elle s'occupe aussi de politique; elle est pour « Monseigneur » : non que je la croie royaliste ; mais ce lui est un prétexte de plus à se remuer. Et quoiqu'elle soit incapable de lire plus de dix pages d'un livre, elle fait des élections Académiques. — Elle a prétendu me prendre sous sa protection. Vous pensez que cela n'a pas été de mon goût. Le plus exaspérant, c'est que, du fait que je suis venu chez elle afin de vous obéir, elle est convaincue maintenant de son pouvoir sur moi... Je me venge, en lui disant de dures vérités. Elle ne fait qu'en rire ; elle n'est pas embarrassée pour répondre. « C'est une bonne femme, au fond... » Oui, pourvu qu'elle soit occupée. Elle le reconnaît elle-même : si la machine n'avait plus rien à broyer, elle serait prête à tout, à tout, pour lui fournir de l'aliment. — J'ai été deux fois

chez elle. Je n'irai plus, maintenant. C'est assez pour vous prouver ma soumission. Vous ne voulez pas ma mort ? Je sors de là, brisé, moulu, courbaturé. La dernière fois que je l'ai vue, j'ai eu, dans la nuit qui a suivi, un cauchemar affreux : je rêvais que j'étais son mari, toute ma vie attaché à ce tourbillon vivant... Un sot rêve, et qui ne doit certes pas tourmenter le vrai mari : car, de tous ceux qu'on voit dans le logis, il est peut-être celui qui reste le moins avec elle ; et quand ils sont ensemble, ils ne parlent que de sport. Ils s'entendent très bien.

« Comment ces gens-là ont-ils fait un succès à ma musique ? Je n'essaie pas de comprendre. Je suppose qu'elle les secoue, d'une façon nouvelle. Ils lui savent gré de les brutaliser. Ils aiment, pour le moment, l'art qui a un corps. Mais l'âme qui est dans ce corps, ils ne s'en doutent même pas ; ils passeront de l'engouement d'aujourd'hui à l'indifférence de demain, et de l'indifférence de demain au dénigrement d'après-demain, sans l'avoir jamais connue. C'est l'histoire de tous les artistes. Je ne me fais pas d'illusion sur mon succès, je n'en ai pas pour longtemps ; et ils me le feront payer. — En attendant, j'assiste à de curieux spectacles. Le plus enthousiaste de mes admirateurs est...

(je vous le donne en mille)... notre ami Lévy-Cœur. Vous vous souvenez de ce joli monsieur, avec qui j'eus autrefois un duel ridicule ? Il fait aujourd'hui la leçon à ceux qui ne m'ont pas compris naguère. Il la fait même très bien. De tous ceux qui parlent de moi, il est le plus intelligent. Jugez de ce que valent les autres. Il n'y a pas de quoi être fier, je vous assure.

« Je n'en ai pas envie. Je suis trop humilié, lorsque j'entends ces ouvrages, dont on me loue. Je m'y reconnais, et je ne me trouve pas beau. Quel miroir impitoyable est une œuvre musicale, pour qui sait voir ! Heureusement qu'ils sont aveugles et sourds. J'ai tant mis dans mes œuvres de mes troubles et de mes faiblesses qu'il me semble parfois commettre une mauvaise action, en lâchant dans le monde ces volées de démons. Je m'apaise, quand je vois le calme du public : il porte une triple cuirasse ; rien ne saurait l'atteindre : sans quoi, je serais damné... Vous me reprochez d'être trop sévère pour moi. C'est que vous ne me connaissez pas, comme je me connais. On voit ce que nous sommes. On ne voit pas ce que nous aurions pu être ; et l'on nous fait honneur de ce qui est bien moins l'effet de nos mérites que des événements qui nous portent et des forces

qui nous dirigent. Laissez-moi vous conter une histoire.

« L'autre soir, j'étais entré dans un de ces cafés où l'on fait d'assez bonne musique, quoique d'étrange façon : avec cinq ou six instruments, complétés d'un piano, on joue toutes les symphonies, les messes, les oratorios. De même, on vend à Rome, chez certains marbriers, la chapelle Médicis, comme garniture de cheminée. Il paraît que cela est utile à l'art. Pour qu'il puisse circuler à travers les hommes, il faut bien qu'on en fasse de la monnaie de billon. Au reste, à ces concerts, on ne vous trompe pas sur le compte. Les programmes sont copieux, les exécutants consciencieux. J'ai trouvé là un violoncelliste, avec qui je me suis lié ; ses yeux me rappelaient étrangement ceux de mon père. Il m'a fait le récit de sa vie. Petit-fils de paysan, fils d'un petit fonctionnaire, employé de mairie, dans un village du Nord. On voulut faire de lui un monsieur, un avocat ; on le mit au collège de la ville voisine. Le petit, robuste et rustaud, mal fait pour ce travail appliqué de petit notaire, ne pouvait tenir en cage ; il sautait par-dessus les murs, vaguait à travers les champs, faisait la cour aux filles, dépensait sa grosse force dans des rixes ; le reste du temps,

flânait, rêvassait à des choses qu'il ne ferait jamais. Une seule chose l'attirait : la musique. Dieu sait comment ! Nul musicien, parmi les siens, à l'exception d'un grand-oncle, un peu toqué, un de ces originaux de province, dont l'intelligence et les dons, souvent remarquables, s'emploient, dans leur isolement orgueilleux, à des niaiseries de maniaques. Celui-là avait inventé un nouveau système de notation — (un de plus !) — qui devait révolutionner la musique ; il prétendait même avoir trouvé une sténographie qui permettait de noter à la fois les paroles, le chant et l'accompagnement ; il n'était jamais parvenu lui-même à la relire correctement. Dans la famille, on se moquait du bonhomme ; mais on ne laissait pas d'en être fier. On pensait : « C'est un vieux fou. Qui sait ? Il a peut-être du génie... » — Ce fut de lui sans doute que la manie musicale se transmit au petit-neveu. Quelle musique pouvait-il bien entendre, dans sa ville !... Mais une mauvaise musique peut inspirer un amour aussi pur qu'une bonne.

« Le malheur était qu'une telle passion ne semblait pas avouable, dans ce milieu ; et l'enfant n'avait pas la solide déraison du grand-oncle. Il se cachait pour lire les élucubrations du vieux maniaque, qui constituèrent

le fond de sa baroque éducation musicale. Vaniteux, craintif devant son père et devant l'opinion, il ne voulait rien dire de ses ambitions, à moins d'avoir réussi. Brave garçon, écrasé par la famille, il fit comme tant de petits bourgeois français, qui n'osant pas, par faiblesse ou par bonté, tenir tête à la volonté des leurs, s'y soumettent en apparence et vivent toute leur vraie vie dans une cachotterie perpétuelle. Au lieu de suivre son penchant, il s'évertua sans goût au travail qu'on lui avait assigné : incapable d'y réussir, comme d'y échouer avec éclat. Tant bien que mal, il parvint à passer les examens nécessaires. Le principal avantage qu'il y voyait était d'échapper à la double surveillance provinciale et paternelle. Le droit l'assommait; il était décidé à n'en pas faire sa carrière. Mais tant que son père vécut, il n'osa déclarer sa volonté. Peut-être n'était-il point fâché de devoir attendre encore, avant de prendre parti. Il était de ceux qui, toute leur vie, se leurrent de ce qu'ils feront plus tard, de ce qu'ils pourraient faire. Pour le moment, il ne faisait rien. Désorbité, grisé par sa vie nouvelle à Paris, il se livra, avec sa brutalité de jeune paysan, à ses deux passions : les femmes et la musique ; affolé par les concerts, non moins que

par le plaisir. Il y perdit des années, sans même profiter des moyens qu'il aurait eus, pour compléter son instruction musicale. Son orgueil ombrageux, un mauvais caractère indépendant et susceptible, l'empêchèrent de suivre aucune leçon, de demander conseil à personne.

« Quand son père mourut, il envoya promener Thémis et Justinien. Il se mit à composer, sans avoir eu le courage d'acquérir la technique nécessaire. Des habitudes invétérées de flânerie paresseuse et le goût du plaisir l'avaient rendu incapable de tout effort sérieux. Il sentait vivement ; mais sa pensée, comme sa forme, lui échappait aussitôt ; en fin de compte, il n'exprimait que des banalités. Le pire était qu'il y avait réellement chez ce médiocre quelque chose de grand. J'ai lu deux de ses anciennes compositions. Çà et là, des idées saisissantes, restées à l'état d'ébauches, aussitôt déformées. Des feux follets sur une tourbière... Et quel étrange cerveau ! Il a voulu m'expliquer les sonates de Beethoven. Il y voit des romans enfantins et saugrenus. Mais une telle passion, un sérieux si profond ! Les larmes lui viennent aux yeux, quand il en parle. Il se ferait tuer pour ce qu'il aime. Il est touchant et burlesque. Dans le moment que j'étais près de lui rire au nez,



j'avais envie de l'embrasser... Une honnêteté foncière. Un robuste mépris pour le charlatanisme des cénacles parisiens et pour les fausses gloires, — (tout en ne pouvant se défendre d'une naïve admiration de petit bourgeois pour les gens à succès)...

« Il avait un petit héritage. En quelques mois, il eut tôt fait de le manger ; et, se trouvant sans ressources, il eut, comme nombre de ses pareils, l'honnêteté criminelle d'épouser une fille sans ressources, qu'il avait séduite ; elle avait une belle voix et faisait de la musique, sans amour de la musique. Il fallut vivre de sa voix et du médiocre talent qu'il avait acquis à jouer du violoncelle. Naturellement, ils ne tardèrent pas à voir leur commune médiocrité et à ne plus se supporter. Une fille leur était venue. Le père reporta sur l'enfant son pouvoir d'illusions ; il pensa qu'elle serait ce qu'il n'avait pu être. La fillette tenait de sa mère : c'était une pianoteuse, qui n'avait pas ombre de talent ; elle adorait son père et s'appliquait à sa tâche, pour lui plaire. Pendant plusieurs années, ils coururent les hôtels des villes d'eaux, ramassant plus d'affronts que de monnaie. L'enfant, chétive et surmenée, mourut. La femme, désespérée, devint plus acariâtre, chaque jour. Et ce fut la misère sans fond, sans es-

poir d'en sortir, avivée par le sentiment d'un idéal que l'on se sait incapable d'atteindre...

« Et je pensais, mon amie, en voyant ce pauvre diable de raté, dont la vie n'a été qu'une suite de déboires: « Voilà ce que j'aurais pu être. Il y avait des traits communs entre nos âmes d'enfant; et certaines aventures de notre vie se ressemblent; j'ai même trouvé quelque parenté dans nos idées musicales; mais les siennes se sont arrêtées en chemin. A quoi a-t-il tenu que je n'aie pas sombré, comme lui? Sans doute, à ma volonté. Mais aussi aux hasards de la vie. Et même, à ne prendre que ma volonté, est-ce uniquement à mes mérites que je la dois? N'est-ce pas plutôt à ma race, à mes amis, à Dieu qui m'a aidé?... » Ces pensées rendent humble. On se sent fraternel à tous ceux qui aiment l'art et qui souffrent pour lui. Du plus bas au plus haut, la distance n'est pas grande...

« Là-dessus, j'ai songé à ce que vous m'écriviez. Vous avez raison : un artiste n'a pas le droit de se tenir à l'écart, tant qu'il peut venir en aide à d'autres. Je resterai donc, je m'obligerai à passer quelques mois par année, soit ici, soit à Vienne ou à Berlin, quoique j'aie de la peine à me réhabituer à ces villes. Mais il ne faut pas abdiquer. Si je ne réussis

pas à être d'une grande utilité, comme j'ai des raisons de le craindre, ce séjour me sera peut-être utile à moi-même. Et je me consolerai en pensant que vous l'avez voulu. Et puis,... (je ne veux pas mentir)... je commence à y trouver du plaisir. Adieu, tyran. Vous triomphez. J'en arrive, non seulement à faire ce que vous voulez que je fasse, mais à l'aimer.

« Christophe. »

* * *

Ainsi, il resta, en partie pour lui plaire, mais aussi parce que sa curiosité d'artiste, réveillée, se laissait reprendre au spectacle de l'art renouvelé. Tout ce qu'il voyait et faisait, il l'offrait en pensée à Grazia ; il le lui écrivait. Il savait bien qu'il se faisait illusion sur l'intérêt qu'elle y pouvait trouver ; il la soupçonnait d'un peu d'indifférence. Mais il lui était reconnaissant de ne pas trop lui la lui montrer.

Elle lui répondait régulièrement, une fois par quinzaine. Des lettres affectueuses et mesurées, comme l'étaient ses gestes. En lui contant sa vie, elle ne se départait pas d'une

réserve tendre et fière. Elle savait avec quelle violence ses mots se répercutaient dans le cœur de Christophe. Elle aimait mieux lui paraître froide que le pousser à une exaltation, où elle ne voulait pas le suivre. Mais elle était trop femme pour ignorer le secret de ne point décourager l'amour de son ami et de panser aussitôt, par de douces paroles, la déception intime que des paroles indifférentes avaient causée. Christophe ne tarda pas à deviner cette tactique; et, par une ruse d'amour, il s'efforçait à son tour de contenir ses élans, d'écrire des lettres plus mesurées, afin que les réponses de Grazia s'appliquassent moins à l'être.

A mesure qu'il prolongeait son séjour à Paris, il s'intéressait davantage à l'activité nouvelle qui remuait la gigantesque fourmilière. Il s'y intéressait d'autant plus qu'il trouvait chez les jeunes fourmis moins de sympathie pour lui. Il ne s'était pas trompé : son succès était une victoire à la Pyrrhus. Après une disparition de dix ans, son retour avait fait sensation dans le monde parisien. Mais par une ironie des choses, qui n'est point rare, il se trouvait patronné, cette fois, par ses vieux ennemis les snobs, les gens à la mode; les artistes lui étaient sourdement hostiles, ou se méfiaient de lui. Il s'imposait

par son nom qui était déjà du passé, par son œuvre considérable, par son accent de conviction passionnée, par la violence de sa sincérité. Mais si l'on était contraint de compter avec lui, s'il forçait l'admiration ou l'estime, on le comprenait mal et on ne l'aimait point. Il était en dehors de l'art du temps. Un monstre, un anachronisme vivant. Il l'avait toujours été. Ses dix ans de solitude avaient accentué le contraste. Durant son absence, s'était accompli en Europe, et surtout à Paris, comme il l'avait bien vu, un travail de reconstruction. Un nouvel ordre naissait. Une génération se levait, désireuse d'agir plus que de comprendre, affamée de bonheur plus que de vérité. Elle voulait vivre, elle voulait s'emparer de la vie, fût-ce au prix du mensonge. Mensonges de l'orgueil, — de tous les orgueils : orgueil de race, orgueil de caste, orgueil de religion, orgueil de culture et d'art, — tous lui étaient bons, pourvu qu'ils fussent une armature de fer, pourvu qu'ils lui fournissent l'épée et le bouclier, et qu'abritée par eux, elle marchât à la victoire. Aussi lui était-il désagréable d'entendre la grande voix tourmentée, qui lui rappelait l'existence de la douleur et des doutes : ces rafales, qui avaient troublé la nuit à peine enfuie, qui continuaient, en

dépit de ses dénégations, à menacer l'univers, et qu'elle voulait oublier. Impossible de ne pas entendre; on en était encore trop près. Alors, ces jeunes gens se détournaient avec dépit; et ils criaient à tue-tête, afin de s'assourdir. Mais la voix parlait plus fort. Et ils lui en voulaient.

Au contraire, Christophe les regardait avec amitié. Il saluait l'ascension du monde vers le bonheur. Ce qu'il y avait de volontairement étroit dans cette poussée ne l'affectait point. Quand on veut aller droit au but, il faut regarder droit devant soi. Pour lui, assis au tournant d'un monde, il jouissait de voir, derrière lui, la splendeur tragique de la nuit et, devant, le sourire de la jeune espérance, l'incertaine beauté de l'aube fraîche et fiévreuse. Il était au point immobile de l'axe du balancier, tandis que le pendule recommençait à monter. Sans le suivre dans sa marche, il écoutait avec joie battre le rythme de vie. Il s'associait aux espoirs de ceux qui reniaient ses angoisses passées. Ce qui serait serait, comme il l'avait rêvé. Dix ans avant, Olivier, dans la nuit et la peine, — pauvre petit coq gaulois, — avait, de son chant frêle, annoncé le jour lointain. Le chanteur n'était plus; mais son chant s'accomplissait. Dans le jardin de France, les oiseaux

s'éveillaient. Et, dominant les autres ramages, Christophe entendit soudain, plus claire, plus forte, plus heureuse, la voix d'Olivier ressuscité.

Il lisait distraitement, à un étalage de libraire, un livre de poésies. Le nom de l'auteur lui était inconnu. Certains mots le frappèrent ; il resta attaché. A mesure qu'il continuait de lire entre les feuilles non coupées, il lui semblait reconnaître une voix, des traits amis... Impuissant à définir ce qu'il sentait, et ne pouvant se décider à se séparer du livre, il l'acheta. Rentré chez lui, il reprit sa lecture. Aussitôt, son obsession le reprit. Le souffle impétueux du poème évoquait, avec une précision de visionnaire, les âmes immenses et séculaires, — ces arbres gigantesques, dont nous sommes les feuilles et les fruits, — les Patries. De ces pages surgissait la figure surhumaine de la Mère, — celle qui fut avant nous, celle qui sera après nous, celle qui trône, pareille aux Madones byzantines, hautes comme des montagnes, au pied desquelles prient les fourmis humaines. Le poète célébrait le duel homérique de ces grandes Déesses, dont les lances

s'entrechoquent, depuis le commencement des âges : cette Iliade éternelle, qui est à celle de Troie ce que la chaîne alpestre est aux petites collines grecques.

Une telle épopée d'orgueil et d'action guerrière était loin des pensées d'une âme européenne, comme celle de Christophe. Et pourtant, par lueurs, dans la vision de l'âme française, — la vierge pleine de grâce, qui porte l'égide, Athéna aux yeux bleus qui brillent dans les ténèbres, la déesse ouvrière, l'artiste incomparable, la raison souveraine, dont la lance étincelante terrasse les barbares aux cris tumultueux, — Christophe apercevait un regard, un sourire qu'il connaissait, et qu'il avait aimés. Mais au moment de la saisir, la vision s'effaçait. Et tandis qu'il s'irritait à la poursuivre en vain, voici qu'en tournant une page, il entendit un récit, que, peu de jours avant sa mort, lui avait fait Olivier...

Il fut bouleversé. Il courut chez l'éditeur, il demanda l'adresse du poète. On la lui refusa, comme c'est l'usage. Il se fâcha. Inutilement. Enfin, il s'avisa qu'il trouverait le renseignement dans un annuaire. Il le trouva en effet, et aussitôt il alla chez l'auteur. Quand il voulait une chose, jamais il n'avait su attendre.

Dans le quartier des Batignolles. A un dernier étage. Plusieurs portes donnaient sur un couloir commun. Christophe frappa à celle qu'on lui avait indiquée. Ce fut la porte voisine qui s'ouvrit. Une jeune femme point belle, très brune, les cheveux sur le front, le teint brouillé — une figure crispée aux yeux vifs — demanda ce qu'on voulait. Elle avait l'air soupçonneux. Christophe exposa l'objet de sa visite, et, sur une nouvelle question, il donna son nom. Elle sortit de sa chambre et ouvrit l'autre porte, avec une clef qu'elle avait sur elle. Mais elle ne fit pas entrer Christophe tout de suite. Elle lui dit d'attendre dans le corridor, et elle pénétra seule, lui fermant la porte au nez. Enfin Christophe eut accès dans le logement bien gardé. Il traversa une pièce à moitié vide, qui servait de salle à manger : quelques meubles délabrés ; près de la fenêtre sans rideaux, une douzaine d'oiseaux piaillaient dans une volière. Dans la pièce voisine, sur un divan râpé, un homme était étendu. Il se souleva pour recevoir Christophe. Ce visage émacié, illuminé par l'âme, ces beaux yeux de velours où brûlait une flamme de fièvre, ces longues mains intelligentes, ce corps mal fait, cette voix aiguë qui s'enrouait... Christophe reconnut sur-le-champ... Emmanuel ! Le petit ouvrier

infirme, qui avait été la cause innocente... Et Emmanuel, brusquement debout, avait aussi reconnu Christophe.

Ils restaient sans parler. Tous deux, en ce moment, ils voyaient Olivier... Ils ne se décidaient pas à se donner la main. Emmanuel avait fait un mouvement de recul. Après dix ans passés, une rancune inavouée, l'ancienne jalousie qu'il avait pour Christophe, ressortait du fond obscur de l'instinct. Il restait là, défiant et hostile. — Mais lorsqu'il vit l'émotion de Christophe, lorsqu'il lut sur ses lèvres le nom qu'ils pensaient tous deux : « Olivier !... » ce fut plus fort que lui : il se jeta dans les bras qui lui étaient tendus.

Emmanuel demanda :

— Je savais que vous étiez à Paris. Mais vous, comment m'avez-vous pu trouver ?

Christophe dit :

— J'ai lu votre dernier livre ; au travers, j'ai entendu *sa* voix.

— N'est-ce pas ? dit Emmanuel, vous l'avez reconnu ? Tout ce que je suis à présent, c'est à lui que je le dois.

(Il évitait de prononcer le nom).

Après un moment, il continua, assombri :

— Il vous aimait plus que moi.

Christophe sourit :

— Qui aime bien ne connaît ni plus ni

moins; il se donne tout à tous ceux qu'il aime.

Emmanuel regarda Christophe : le sérieux tragique de ses yeux volontaires s'illumina subitement d'une douceur profonde. Il prit la main de Christophe, et le fit asseoir sur le divan, près de lui.

Il se dirent leur vie. De quatorze à vingt-cinq ans, Emmanuel avait fait bien des métiers : typographe, tapissier, petit marchand ambulant, commis de librairie, clerc d'avoué, secrétaire d'un homme politique, journaliste... Dans tous, il avait trouvé moyen d'apprendre fiévreusement, çà et là rencontrant l'appui de braves gens frappés par l'énergie du petit homme, plus souvent tombant aux mains de gens qui exploitaient sa misère et ses dons, s'enrichissant des pires expériences et réussissant à en sortir sans trop d'amertume, n'y laissant que le reste de sa chétive santé. Des aptitudes singulières pour les langues anciennes, (moins exceptionnelles qu'on ne croirait, dans une race imbue de traditions humanistes), lui avaient valu l'intérêt et l'appui d'un vieux prêtre hellénisant. Ces études, qu'il n'avait pas eu le temps de pousser très avant, lui furent une discipline d'esprit et une école de style. Cet homme sorti de la bourbe du peuple, dont toute

l'instruction s'était faite par lui-même, au hasard, et offrait des lacunes énormes, avait acquis un don de l'expression verbale, une maîtrise de la pensée sur la forme, que dix ans d'éducation universitaire sont impuissants à donner à la jeune bourgeoisie. Il en attribuait le bienfait à Olivier. D'autres l'avaient pourtant plus efficacement aidé. Mais d'Olivier venait l'étincelle qui avait allumé, dans la nuit de cette âme, la veilleuse éternelle. Les autres n'avaient fait que verser de l'huile dans la lampe.

Il dit :

— Je n'ai commencé de le comprendre qu'à partir du moment où il s'en est allé. Mais tout ce qu'il m'avait dit était entré en moi. Sa lumière ne m'a jamais quitté.

Il parlait de son œuvre, de la tâche qui lui avait été, prétendait-il, léguée par Olivier : du réveil des énergies françaises, de cette flambée d'idéalisme héroïque, dont Olivier était l'annonciateur ; il voulait s'en faire la voix retentissante qui plane au-dessus de la mêlée et qui sonne la victoire prochaine ; il chantait l'épopée de sa race ressuscitée.

Ses poèmes étaient bien le produit de cette étrange race qui, à travers les siècles, a conservé si fort son vieil arome celtique, tout en mettant un orgueil bizarre à vêtir sa pensée

des défroques et des lois du conquérant romain. On y trouvait tout purs cette audace gauloise, cet esprit de raison héroïque, d'ironie, ce mélange de jactance et de folle bravoure, qui allait tirer la barbe aux sénateurs de Rome, pillait le temple de Delphes, et lançait en riant ses javelots contre le ciel. Mais il avait fallu que ce petit gniaf parisien incarnât ses passions, comme avaient fait ses grands-pères à perruque, et comme feraient sans doute ses arrière-petits-neveux, dans les corps des héros et des dieux de la Grèce, morts depuis deux mille ans. Instinct curieux de ce peuple, qui s'accorde avec son besoin d'absolu : en posant sa pensée sur les traces des siècles, il lui semble qu'il impose sa pensée pour les siècles. La contrainte de cette forme classique ne faisait qu'imprimer un élan plus violent aux passions d'Emmanuel. La calme confiance d'Olivier en les destins de la France s'était transformée, chez son petit protégé, en une foi brûlante, affamée d'action et sûre du triomphe. Il le voulait, il le voyait, il le clamait. C'était par cette foi exaltée et par cet optimisme qu'il avait soulevé les âmes du public français. Son livre avait été aussi efficace qu'une bataille. Il avait ouvert la brèche dans le scepticisme et dans la peur. Toute la jeune génération s'y

était ruée à sa suite, vers les destins nouveaux...

Il s'animait en parlant; ses yeux brûlaient, sa figure blême se marbrait de plaques roses, et sa voix était criarde. Christophe ne pouvait s'empêcher de remarquer le contraste de ce feu dévorant et du corps misérable qui lui servait de bûcher. Il ne faisait qu'entrevoir l'émouvante ironie de ce sort. Le chantre de l'énergie, le poète qui célébrait la génération des sports intrépides, de l'action, de la guerre, pouvait à peine marcher sans essoufflement, était sobre, suivait un régime très strict, buvait de l'eau, ne pouvait pas fumer, vivait sans maîtresses, portait toutes les passions en lui, et était réduit par sa santé à l'ascétisme.

Christophe observait Emmanuel ; et il éprouvait un mélange d'admiration et de pitié fraternelle. Il n'en voulait rien montrer; mais sans doute ses yeux en trahirent quelque chose; ou l'orgueil d'Emmanuel, qui gardait dans son flanc une blessure toujours ouverte, crut lire dans les yeux de Christophe la commisération, qui lui était plus odieuse que la haine. Sa flamme tomba, d'un coup. Il cessa de parler. Christophe essaya vainement de ramener la confiance. L'âme s'était refermée. Christophe vit qu'il l'avait blessé.

Le silence hostile se prolongeait. Christophe se leva. Emmanuel le reconduisit, sans un mot, à la porte. Sa démarche accusait son infirmité; il le savait; il mettait son orgueil à y sembler indifférent; mais il pensait que Christophe l'observait, et sa rancune s'en aggravait.

Au moment où il serrait froidement la main à son hôte, pour le congédier, une jeune dame élégante sonnait à la porte. Elle était escortée d'un gandin prétentieux, que Christophe reconnut pour l'avoir remarqué à des premières théâtrales, souriant, caquetant, saluant de la patte, baisant la patte des dames, et, de sa place à l'orchestre, décochant des sourires jusqu'au fond du théâtre : faute de savoir son nom, il l'appelait « le daim ». — Le daim et sa compagne, à la vue d'Emmanuel, se jetèrent sur le « cher maître », avec des effusions obséquieuses et familières. Christophe, qui s'éloignait, entendit la voix sèche d'Emmanuel répondre qu'il ne pouvait recevoir, qu'il était occupé. Il admira le don que possédait cet homme d'être désagréable. Il ignorait ses raisons de faire mauvais visage aux riches snobs qui venaient le gratifier de leurs visites indiscrètes : ils étaient prodigues de belles phrases et d'éloges; mais ils ne s'occupaient pas plus d'alléger sa mi

sère que les fameux amis de César Franck ne cherchèrent jamais à le décharger des leçons de piano, que jusqu'au dernier jour il dut donner pour vivre.

Christophe retourna plusieurs fois chez Emmanuel. Il ne réussit plus à faire renaître l'intimité de la première visite. Emmanuel ne témoignait aucun plaisir à le voir, et se tenait sur une réserve soupçonneuse. Par moments, le généreux besoin d'expansion de son génie l'emportait ; quelque mot de Christophe le faisait vibrer jusqu'aux racines ; alors, il s'abandonnait à un accès de confiance enthousiaste ; et son idéalisme jetait sur son âme cachée de splendides lueurs d'une poésie fulgurante. Puis, brusquement, il retombait ; il se crispait dans un silence hargneux ; et Christophe retrouvait l'ennemi.

Trop de choses les séparaient. La moindre n'était pas leur différence d'âge. Christophe s'acheminait vers la pleine conscience et la maîtrise de soi. Emmanuel était encore en formation, et plus chaotique que Christophe n'avait jamais été. L'originalité de sa figure tenait aux éléments contradictoires qu'on y trouvait aux prises : un stoïcisme puissant, qui tâchait de dompter une nature rongée de désirs ataviques, — (le fils d'un alcoolique et d'une prostituée) ; — une imagination fré-

nétique, qui se cabrait sous le mors d'une volonté d'acier; un immense égoïsme et un immense amour des autres, dont on ne savait jamais lequel des deux serait vainqueur; un idéalisme héroïque et une avidité maladive de gloire qui le rendait inquiet des autres supériorités. Si la pensée d'Olivier, si son indépendance, son désintéressement se retrouvaient en lui, si Emmanuel était supérieur à son maître par sa vitalité plébéienne, qui ne connaissait pas l'écœurement de l'action, par le génie poétique et par la rude écorce, qui le défendait contre tous les dégoûts, il était loin d'atteindre à la sérénité du frère d'Antoinette; son caractère était vaniteux, inquiet; et le trouble d'autres êtres venait s'ajouter au sien.

Il vivait dans une union orageuse avec une jeune femme qu'il avait pour voisine: celle qui avait reçu Christophe, la première fois qu'il était venu. Elle aimait Emmanuel et s'occupait de lui jalousement, faisait son ménage, recopiait ses œuvres, les écrivait sous sa dictée. Elle n'était pas belle et portait le fardeau d'une âme passionnée. Sortie du peuple, longtemps ouvrière dans un atelier de cartonnage, puis employée des postes, elle avait passé une enfance étouffée dans le cadre ordinaire des ouvriers pauvres de Paris: âmes et

corps entassés, travail harassant, promiscuité perpétuelle, pas d'air, pas de silence, jamais de solitude, impossibilité de se recueillir, de défendre la retraite sacrée de son cœur. Esprit fier, qui couvait une ferveur religieuse pour un idéal confus de vérité, elle s'était usé les yeux à copier pendant la nuit, et parfois sans lumière, à la clarté de la lune, *les Misérables* de Hugo. Elle avait rencontré Emmanuel, à un moment où il était plus malheureux qu'elle, malade et sans ressources ; elle s'était vouée à lui. Cette passion était le premier, le seul amour de sa vie. Aussi elle s'y attachait, avec une ténacité d'affamée. Son affection était terriblement pesante pour Emmanuel, qui la partageait moins qu'il ne la subissait. Il était touché de ce dévouement; il savait qu'elle lui était la meilleure des amies, le seul être pour qui il fût tout, et qui ne pût se passer de lui. Mais ce sentiment même l'écrasait. Il avait besoin de liberté, il avait besoin d'isolement ; ces yeux qui mendiaient avidement un regard l'obsédaient; il lui parlait avec dureté, il avait envie de lui dire : « Va-t-en ! » Il était irrité par sa laideur et par ses brusqueries. Si peu qu'il eût entrevu la société mondaine et quelque mépris qu'il lui témoignât, — (car il souffrait de s'y voir

plus laid et plus ridicule), — il était sensible à l'élégance, il subissait l'attrait de femmes qui avaient pour lui (il n'en doutait pas) le sentiment qu'il avait pour son amie. Il tâchait de témoigner à celle-ci une affection qu'il n'avait pas, ou du moins que ne cessaient d'obscurcir des bourrasques de haine involontaire. Il n'y parvenait point; il portait dans sa poitrine un grand cœur généreux, avide de faire le bien, et un démon de violence, capable de faire le mal. Cette lutte intérieure et la conscience qu'il avait de ne pouvoir la terminer à son avantage le jetaient dans une sourde irritation, dont Christophe recevait les éclats.

Emmanuel ne pouvait se défendre envers Christophe d'une double antipathie: l'une, issue de sa jalousie ancienne (ces passions d'enfance, dont la poussée subsiste, même quand on en a oublié la cause); l'autre, inspirée par un brûlant nationalisme. Il incarnait en la France tous les rêves de justice, de pitié, de fraternité humaine, conçus par les meilleurs de l'époque précédente. Il ne l'opposait pas au reste de l'Europe, comme une ennemie dont la fortune croît sur les ruines des autres nations; il la mettait à leur tête, comme la souveraine légitime qui règne pour le bien de tous, — épée de l'idéal, guide du genre

humain. Plutôt que de lui voir commettre une injustice, il l'eût préférée morte. Mais il ne doutait point d'elle. Il était exclusivement français, de culture et de cœur, uniquement nourri de la tradition française, dont il retrouvait les raisons profondes dans son instinct. Il méconnaissait, avec sincérité, la pensée étrangère, pour laquelle il avait une sorte de condescendance dédaigneuse, — d'irritation, si l'étranger n'acceptait point cette situation humiliée.

Christophe voyait tout cela ; mais plus âgé et plus instruit par la vie, il ne s'en affectait point. Si cet orgueil de race ne laissait pas d'être blessant, Christophe n'en était pas atteint ; il faisait la part des illusions de l'amour filial, et il ne songeait pas à critiquer les exagérations d'un sentiment sacré. Au reste, l'humanité même trouve son profit à la croyance vaniteuse des peuples dans leur mission. De toutes les raisons qu'il avait de se sentir éloigné d'Emmanuel, une seule lui était pénible : la voix d'Emmanuel, qui s'élevait parfois à des intonations suraiguës. L'oreille de Christophe en souffrait cruellement. Il ne pouvait s'empêcher de faire des grimaces. Il tâchait qu'Emmanuel ne les vît point. Il s'appliquait à entendre la musique, et non pas l'instrument. Une telle beauté

d'héroïsme rayonnait du poète infirme, quand il évoquait les victoires de l'esprit, devancières d'autres victoires, la conquête de l'air, le « dieu volant » qui soulevait les foules et, comme l'étoile de Bethléem, les entraînait à sa suite, extasiées, vers quels lointains espaces ou quelles revanches prochaines! La splendeur de ces visions d'énergie n'empêchait pas Christophe d'en sentir le danger, de prévoir où menaient ce pas de charge et la clameur grandissante de cette nouvelle *Marseillaise*. Il pensait, avec un peu d'ironie, (sans regret du passé ni peur de l'avenir), que le chant aurait des échos que le chantre ne prévoyait pas, et qu'un jour viendrait où les hommes soupireraient après le temps disparu de la Foire sur la place... Qu'on était libre alors! L'âge d'or de la liberté! Jamais on n'en connaîtrait plus de pareil. Le monde s'acheminait vers un âge de force, de santé, d'action virile, et peut-être de gloire, mais d'autorité dure et d'ordre étroit. L'aurons-nous assez appelé de nos vœux, l'âge de fer, l'âge classique! Les grands âges classiques, — Louis XIV ou Napoléon, — nous paraissent, à distance, les cimes de l'humanité. Et peut-être la nation y réalise-t-elle le plus victorieusement son idéal d'État. Mais allez donc demander aux héros de ces temps ce qu'ils

en ont pensé ! Votre Nicolas Poussin s'en est allé vivre et mourir à Rome ; il étouffait chez vous. Votre Pascal, votre Racine ont dit adieu au monde. Et parmi les plus grands, que d'autres vécurent à l'écart, disgraciés, opprimés ! L'âme même d'un Molière cachait bien des amertumes. — Pour votre Napoléon, que vous regrettez tant, vos pères ne semblent pas s'être doutés de leur bonheur ; et le maître lui-même ne s'y est pas trompé ; il savait que lorsqu'il disparaîtrait, le monde ferait : « Ouf ! »... Autour de l'*Imperator*, quel désert de pensée ! Sur l'immensité de sable, le soleil africain...

Christophe ne disait point tout ce qu'il ruminait. Quelques allusions avaient suffi à mettre Emmanuel en fureur ; il ne les avait pas renouvelées. Mais il avait beau garder pour lui ses pensées, Emmanuel savait qu'il les pensait. Bien plus, il avait obscurément conscience que Christophe voyait plus loin que lui. Et il n'en était que plus irrité. Les jeunes gens ne pardonnent pas à leurs aînés, qui les contraignent à voir ce qu'ils seront dans vingt ans.

Christophe lisait dans son cœur et se disait :

— Il a raison. À chacun sa foi. Il faut croire ce qu'on croit. Dieu me garde de troubler sa confiance dans l'avenir !

Mais sa seule présence était une cause de trouble. De deux personnalités qui sont ensemble, quelque effort qu'elles fassent toutes deux pour s'effacer, l'une écrase toujours l'autre, et l'autre en garde en soi la rancune humiliée. L'orgueil d'Emmanuel souffrait de la supériorité d'expérience et de caractère de Christophe. Et peut-être se défendait-il de l'amour qu'il sentait grandir pour lui...

Il devint de plus en plus farouche. Il ferma sa porte. Il ne répondit pas aux lettres. — Christophe dut renoncer à le voir.

On était arrivé aux premiers jours de juillet. Christophe faisait le compte de ce que ces quelques mois à Paris lui avaient apporté : beaucoup d'idées nouvelles, mais peu d'amis. Des succès brillants et dérisoires : retrouver son image, l'image de son œuvre, affaiblie ou caricaturée, dans des cerveaux médiocres, cela n'a rien de réjouissant. Et de ceux dont il eût aimé à être compris, la sympathie lui manquait; ils n'avaient pas accueilli ses avances; il ne pouvait se joindre à eux, quelque désir qu'il eût de s'associer à leurs espoirs, de leur être un allié; on eût dit que leur amour-propre inquiet se défendît de son amitié et trouvât plus de satisfaction à l'avoir pour ennemi. Bref, il avait laissé passer le flot de sa génération, sans passer avec lui; et le flot de la génération suivante ne voulait pas de lui. Il était isolé, et ne s'en étonnait pas, toute sa vie l'y ayant habitué. Mais il jugeait que maintenant il avait conquis le droit, après ce nouvel essai, de retourner dans son

ermitage suisse, en attendant de réaliser un projet qui, depuis peu, prenait plus de consistance. A mesure qu'il vieillissait, il était tourmenté du désir de revenir s'installer au pays. Il n'y connaissait plus personne, il y trouverait sans doute encore moins de parenté d'esprit que dans cette ville étrangère; mais ce n'en est pas moins le pays : vous ne demandez pas à ceux de votre sang de penser comme vous; il existe entre eux et vous mille secrets liens; les sens ont appris à lire dans le même livre du ciel et de la terre, le cœur parle la même langue.

Il raconta gaiement ses mécomptes à Grazia, et dit son intention de retourner en Suisse; il demandait, en plaisantant, la permission de quitter Paris et annonçait son départ pour la semaine suivante. Mais, à la fin de la lettre, un *post-scriptum* disait :

« J'ai changé d'avis. Mon départ est remis. »

Christophe avait en Grazia une confiance entière; il lui livrait le secret de ses plus intimes pensées. Et pourtant, il y avait un compartiment de son cœur, dont il gardait la clef : c'étaient les souvenirs qui n'appartenaient pas seulement à lui-même, mais à ceux qu'il avait aimés. Ainsi, il se taisait sur ce qui touchait à Olivier. Sa réserve n'était pas voulue. Les mots ne pouvaient sortir,

quand il allait parler d'Olivier à Grazia. Elle ne l'avait point connu...

Or, ce matin-là, tandis qu'il écrivait à son amie, on frappa à la porte. Il alla ouvrir, en maugréant d'être dérangé. Un jeune garçon de quatorze à quinze ans demanda monsieur Krafft. Christophe, bourru, le fit entrer. Il était blond, les yeux bleus, les traits fins, pas très grand, la taille mince et droite. Debout devant Christophe, il restait sans parler, un peu intimidé. Très vite il se remit, et il leva ses yeux limpides, qui le considéraient avec curiosité. Christophe sourit, en regardant le charmant visage; et le jeune garçon sourit aussi.

— Eh bien, lui dit Christophe, qu'est-ce que vous voulez?

— Je suis venu, dit l'enfant...

(Il se troubla de nouveau, il rougit et se tut.)

— Je vois bien que vous êtes venu, dit Christophe en riant. Mais pourquoi êtes-vous venu? Regardez-moi, est-ce que vous avez peur de moi?

Le jeune garçon retrouva son sourire, secoua la tête et dit :

— Non.

— Bravo! Alors, dites-moi d'abord qui vous êtes.

— Je suis, dit l'enfant...

Il s'arrêta encore. Ses yeux, qui faisaient curieusement tout le tour de la chambre, venaient de découvrir, sur la cheminée de Christophe, une photographie d'Olivier. Christophe suivit machinalement la direction de son regard.

— Allons! fit-il. Courage!

L'enfant dit :

— Je suis son fils.

Christophe tressauta; il se souleva de son siège, saisit le jeune garçon par les deux bras, et l'attira à lui; retombé sur sa chaise, il le tenait, étroitement serré; leurs figures se touchaient presque; et il le regardait, il le regardait, en répétant :

— Mon petit... mon pauvre petit...

Brusquement, il lui prit la tête entre ses mains, et il l'embrassa sur le front, sur les yeux, sur les joues, sur le nez, sur les cheveux. Le jeune garçon, effrayé et choqué par la violence de ces démonstrations, se dégagea de ses bras. Christophe le laissa. Il se cacha le visage dans ses mains, il appuya son front contre le mur, et il resta ainsi pendant quelques instants. Le petit avait reculé au fond de la chambre. Christophe releva la tête. Sa figure était apaisée; il regarda l'enfant, avec un sourire affectueux :

— Je t'ai effrayé, dit-il. Pardon... Vois-tu, c'est que je l'aimais bien.

Le petit se taisait, encore effarouché.

— Comme tu lui ressembles ! dit Christophe... Et pourtant, je ne t'aurais pas reconnu. Qu'y a-t-il de changé ?

Il demanda :

— Comment t'appelles-tu ?

— Georges.

— C'est vrai. Je me souviens. Christophe-Olivier-Georges... Tu as quel âge ?

— Quatorze ans.

— Quatorze ans ! Il y a si longtemps déjà ?... Cela me paraît hier, — ou dans la nuit des temps... Comme tu lui ressembles ! Ce sont les mêmes traits. Le même, et cependant un autre. La même couleur des yeux, et pas les mêmes yeux. Le même sourire, la même bouche, et pas le même son de voix. Tu es plus fort, tu te tiens plus droit. Tu as la figure plus pleine, mais tu rougis comme lui. Viens, assieds-toi, causons. Qui t'a envoyé chez moi ?

— Personne.

— C'est de toi-même que tu es venu ? Comment me connais-tu ?

— On m'a parlé de vous.

— Qui ?

— Ma mère.

— Ah! dit Christophe. Est-ce qu'elle sait que tu es venu chez moi?

— Non.

Christophe se tut, un moment; puis il demanda :

— Où habitez-vous ?

— Près du parc Monceau.

— Tu es venu à pied? Oui? C'est une bonne course. Tu dois être fatigué.

— Je ne suis jamais fatigué.

— A la bonne heure ! Montre-moi tes bras. (Il les palpa.)

— Tu es un solide petit gars... Et qu'est-ce qui t'a donné l'idée de venir me voir ?

— C'est que papa vous aimait plus que tout.

— C'est elle qui te l'a dit?

(Il se reprit.)

— C'est ta mère qui te l'a dit ?

— Oui.

Christophe sourit, pensif. Il songeait : « Elle aussi !... Comme ils l'aimaient, tous ! Pourquoi donc ne le lui ont-ils pas montré ?... »

Il continua :

— Pourquoi as-tu attendu si longtemps pour venir ?

— Je voulais venir plus tôt. Mais je croyais que vous ne vouliez pas me voir.

— Moi !

— Il y a plusieurs semaines, aux concerts Chevillard, je vous ai aperçu ; j'étais avec ma mère, à quelques fauteuils de vous ; je vous ai salué ; vous m'avez regardé de travers, en fronçant le sourcil, et vous ne m'avez pas répondu.

— Moi, je t'ai regardé ?... Mon pauvre petit, tu as pu penser ?... Je ne t'ai pas vu. J'ai les yeux fatigués. Voilà pourquoi je fronce le sourcil... Tu me crois donc bien méchant ?

— Je crois que vous pouvez l'être *aussi*, quand vous voulez.

— Vraiment ? dit Christophe. En ce cas, si tu pensais que je ne voulais pas te voir, comment as-tu osé venir ?

— Parce que moi, je voulais vous voir.

— Et si je t'avais mis à la porte ?

— Je ne me serais pas laissé faire.

Il disait cela, d'un petit air décidé, confus et provocant tout ensemble.

Christophe éclata de rire ; et Georges fit comme lui.

— C'est moi que tu aurais mis à la porte ?... Voyez-vous cela ! Quel luron !... Non, décidément, tu ne ressembles pas à ton père.

Le visage mobile du jeune garçon s'assombrit.

— Vous trouvez que je ne lui ressemble pas ? Mais vous disiez; tout à l'heure ?... Alors,

vous croyez qu'il ne m'aurait pas aimé ? Alors, vous ne m'aimez pas ?

— Et qu'est-ce que cela peut te faire, que je t'aime ?

— Cela me fait beaucoup.

— Parce que ?

— Parce que je vous aime.

En une minute, ses yeux, sa bouche, tous ses traits se coloraient de dix expressions diverses. Comme en un jour d'avril, l'ombre des nuages qui courent sur les champs, au souffle des vents printaniers. Christophe éprouvait une joie délicieuse à le voir, à l'entendre ; il lui semblait être lavé des soucis du passé; ses tristes expériences, ses épreuves, ses souffrances, et celles d'Olivier, tout était effacé : il renaissait tout neuf dans ce jeune surgeon de la vie d'Olivier.

Ils causèrent. Georges ne connaissait rien de la musique de Christophe, avant ces derniers mois ; mais depuis que Christophe était à Paris, il ne manquait pas un concert où l'on jouait de ses œuvres. Il en parlait, le visage animé, les yeux brillants, riants, et les larmes tout proche : tel un amoureux. Il confia à Christophe qu'il adorait la musique, et que, lui aussi, il voulait en faire. Mais Christophe s'aperçut, d'après quelques questions, que le petit en ignorait les éléments. Il s'in-

forma de ses études. Le jeune Jeannin était au lycée ; il dit, allégrement, qu'il n'était pas un fameux élève.

— Où es-tu le plus fort ? En lettres ou en sciences ?

— C'est à peu près la même chose partout.

— Mais comment ? Mais comment? Est-ce que tu serais un cancre ?

Il rit franchement et dit :

— Je crois que oui.

Puis, il ajouta confidentiellement :

— Mais je sais bien que non, tout de même.

Christophe ne put s'empêcher de rire :

— Alors, pourquoi ne travailles-tu pas ? Est-ce que rien ne t'intéresse ?

— Au contraire ! tout m'intéresse.

— Eh bien, alors ?

— Tout est intéressant, on n'a pas le temps...

— Tu n'as pas le temps ? Et que diable fais-tu ?

Il esquissa un geste vague :

— Beaucoup de choses. Je fais de la musique, je fais du sport, je vais voir des expositions, je lis...

— Tu ferais mieux de lire tes livres de classe.

— On ne lit jamais en classe rien de ce qui est intéressant... Et puis, nous voyageons.

Le mois dernier, j'ai été en Angleterre, pour voir le match entre Oxford et Cambridge.

— Cela doit bien avancer tes études!

— Bah! on apprend plus, ainsi, qu'en restant au lycée.

— Et ta mère, que dit-elle de cela?

— Ma mère est très raisonnable. Elle fait tout ce que je veux.

— Mauvais diable!... Tu as de la chance de ne pas m'avoir pour père.

— C'est vous qui n'auriez pas eu de chance...

Impossible de résister à son air enjôleur.

— Et dis-moi, grand voyageur, fit Christophe, connais-tu mon pays?

— Oui.

— Je suis sûr que tu ne sais pas un mot d'allemand.

— Je sais très bien, au contraire.

— Voyons un peu.

Ils se mirent à causer en allemand. Le petit baragouinait, d'une façon incorrecte, mais avec un aplomb drôlatique; très intelligent, d'un esprit éveillé, il devinait plus qu'il ne comprenait; il devinait souvent, de travers; il était le premier à rire de ses bévues. Il racontait ses voyages, ses lectures, avec entrain. Il avait beaucoup lu, hâtivement, superficiellement, en passant la moitié des pages, en

inventant ce qu'il n'avait pas lu, mais toujours talonné par une curiosité vive et fraîche, qui cherchait partout des raisons d'enthousiasme. Il sautait d'un sujet à l'autre ; et sa figure s'animait, en parlant de spectacles ou d'œuvres qui l'avaient ému. Ses connaissances étaient sans aucun ordre. On ne savait pas comment il avait lu un livre de dixième rang, et ignorait tout des œuvres les plus célèbres.

— Tout cela est très gentil, dit Christophe. Mais tu n'arriveras à rien, si tu ne travailles pas.

— Oh ! je n'en ai pas besoin. Nous sommes riches.

— Diable ! c'est grave, alors. Tu veux être un homme qui n'est bon à rien, qui ne fait rien ?

— Au contraire, je voudrais tout faire. C'est stupide de s'enfermer, toute sa vie, dans un métier.

— C'est encore la seule façon qu'on ait trouvée de le faire bien.

— On dit ça !

— Comment ! « on dit ça » ? »... Moi, je dis ça. Voilà quarante ans que j'étudie mon métier. Je commence à peine à le savoir.

— Quarante ans, pour apprendre son métier ! Et quand peut-on le faire, alors ?

Christophe se mit à rire.

— Petit Français raisonneur !

— Je voudrais être musicien, dit Georges.

— Eh bien, il n'est pas trop tôt pour t'y mettre. Veux-tu que je t'apprenne ?

— Oh ! je serais si heureux !

— Viens demain. Je verrai ce que tu vaux. Si tu ne vaux rien, je te défends de mettre jamais les mains sur un piano. Si tu as des dispositions, nous essaierons de faire de toi quelque chose... Mais je t'avertis : je te ferai travailler.

— Je travaillerai, dit Georges, ravi.

Ils prirent rendez-vous pour le lendemain. Au moment de sortir, Georges se rappela que le lendemain, il avait d'autres rendez-vous, et aussi le surlendemain. Oui, il n'était pas libre avant la fin de la semaine. On convint du jour et de l'heure.

Mais, le jour et l'heure venus, Christophe attendit en vain. Il fut déçu. Il s'était fait une joie enfantine de revoir Georges. Cette visite inattendue avait éclairé sa vie. Il en avait été si heureux et ému qu'il n'en avait pas dormi, de la nuit qui avait suivi. Il songeait, avec une gratitude attendrie, au jeune ami qui était venu le trouver, de la part de l'ami ; il souriait, en pensée, à cette charmante figure : son naturel, sa grâce, sa franchise malicieuse et ingénue, le ravissaient ; il s'abandonnait

à cet enivrement muet, ce bourdonnement du bonheur, qui remplissait ses oreilles et son cœur, dans les premiers jours de l'amitié avec Olivier. Il s'y joignait un sentiment plus grave et presque religieux, qui, par delà les vivants, apercevait le sourire du passé. — Il attendit, le lendemain et le surlendemain. Personne. Pas une lettre d'excuses. Christophe, attristé, chercha lui-même des raisons pour excuser l'enfant. Il ne savait où lui écrire, il n'avait pas son adresse. L'aurait-il connue, qu'il n'eût pas osé lui écrire. Un vieux cœur qui s'éprend d'un jeune être éprouve une pudeur à lui témoigner le besoin qu'il a de lui ; il sait bien que celui qui est jeune n'a pas le même besoin : la partie n'est pas égale entre eux ; et l'on ne craint rien tant que de paraître s'imposer à qui ne se soucie point de vous.

Le silence se prolongeait. Bien que Christophe en souffrît, il se contraignit à ne faire aucune démarche pour retrouver les Jeannin. Mais, chaque jour, il attendait celui qui ne venait point. Il ne partit pas pour la Suisse. Il resta, tout l'été, à Paris. Il se jugeait absurde ; mais il n'avait plus de goût à voyager. En septembre seulement, il se décida à passer quelques jours à Fontainebleau.

Vers la fin d'octobre, Georges Jeannin

revint frapper à la porte. Il s'excusa tranquillement, sans la moindre confusion de son manque de parole.

— Je n'ai pas pu venir, dit-il ; et ensuite, nous sommes partis, nous avons été en Bretagne.

— Tu aurais pu m'écrire, dit Christophe.

— Oui, c'était ce que je voulais faire. Mais je n'avais jamais le temps... Et puis, dit-il en riant, j'ai oublié, j'oublie tout.

— Depuis quand es-tu revenu ?

— Depuis le commencement d'octobre.

— Et tu as mis trois semaines pour te décider à venir ?... Écoute, dis-moi franchement : c'est ta mère qui t'empêche ?... Elle n'aime pas que tu me voies ?

— Mais non ! tout au contraire. C'est elle qui m'a dit aujourd'hui de venir.

— Comment cela ?

— La dernière fois que je vous ai vu, avant les vacances, je lui ai tout raconté, en rentrant. Elle m'a dit que j'avais bien fait ; elle s'est informée de vous, elle m'a fait beaucoup de questions. Quand nous sommes rentrés de Bretagne, il y a trois semaines, elle m'a engagé à retourner chez vous. Il y a huit jours, elle me l'a rappelé de nouveau. Et ce matin, quand elle a su que je n'étais pas encore venu, elle a été fâchée, elle a voulu que je

vinsse tout de suite après déjeuner, sans plus attendre.

—Et tu n'as pas honte de me raconter cela? Il faut qu'on te force à venir chez moi ?

— Non, non, ne croyez pas... Oh ! je vous ai fâché ! Pardon... C'est vrai, je suis étourdi... Grondez-moi, mais ne m'en veuillez pas. Je vous aime bien. Si je ne vous aimais pas, je ne serais pas venu. On ne m'a pas forcé. Moi, d'abord, on ne me force jamais à faire que ce que je veux faire.

— Garnement ! dit Christophe, en riant malgré lui. Et tes projets musicaux, qu'est-ce que tu en as fait ?

— Oh ! j'y pense toujours.

— Cela ne t'avance pas beaucoup.

— Je veux m'y mettre, à présent. Ces mois derniers, je ne pouvais pas, j'avais tant, tant à faire ! Mais maintenant, vous allez voir comme je vais travailler, si vous voulez encore de moi...

(Il avait des yeux câlins.)

— Tu es un farceur, dit Christophe.

— Vous ne me prenez pas au sérieux.

— Ma foi, non.

— C'est dégoûtant ! Personne ne me prend au sérieux. Je suis découragé.

— Je te prendrai au sérieux, quand je t'aurai vu au travail.

— Tout de suite, alors !

— Je n'ai pas le temps. Demain.

— Non, c'est trop loin, demain. Je ne peux pas supporter que vous me méprisiez, tou- un jour.

— Tu m'ennuies.

— Je vous en prie !...

Christophe, souriant de sa faiblesse, le fit asseoir au piano, et lui parla de musique. Il lui posa des questions ; il lui faisait résoudre de petits problèmes d'harmonie. Georges ne savait pas grand'chose ; mais son instinct musical suppléait à beaucoup d'ignorance ; sans connaître leurs noms, il trouvait les accords que Christophe attendait ; et ses erreurs mêmes témoignaient, dans leur gaucherie, d'une curiosité de goût et d'une sensibilité singulièrement aiguisée. Il n'acceptait pas sans discussion les remarques de Christophe ; et les intelligentes questions qu'il posait, à son tour, montraient un esprit sincère, qui n'acceptait pas l'art comme un formulaire de dévotion qu'on récite des lèvres, mais qui voulait le vivre, pour son propre compte. — Ils ne s'entretinrent pas seulement de musique. A propos d'harmonies, Georges évoquait des tableaux, des paysages, des âmes. Il était difficile à tenir en bride ; il fallait constamment le ramener

au milieu du chemin ; et Christophe n'en avait pas toujours le courage. Il s'amusait à écouter le joyeux bavardage de ce petit être, plein d'esprit et de vie. Quelle différence de nature avec Olivier !... Chez l'un, la vie était une rivière intérieure qui coulait silencieuse ; chez l'autre, elle était tout en dehors : un ruisseau capricieux qui se dépensait à des jeux, au soleil. Et pourtant, la même belle eau pure, comme leurs yeux. Christophe, avec un sourire, retrouvait chez Georges certaines antipathies instinctives, des goûts et des dégoûts, qu'il reconnaissait bien, et cette intransigeance naïve, cette générosité de cœur qui se donne tout entier à ce qu'on aime... Senlement, Georges aimait tant de choses qu'il n'avait pas le loisir d'aimer longtemps la même.

Il revint, le lendemain et les jours qui suivirent. Il s'était pris d'une belle passion juvénile pour Christophe, et il s'appliquait à ses leçons avec enthousiasme... — Et puis, l'enthousiasme faiblit, les visites s'espacèrent. Il vint moins souvent... Et puis, il ne vint plus. Il disparut de nouveau, pour des semaines.

Il était léger, oublieux, naïvement égoïste et sincèrement affectueux ; il avait un bon cœur et une vive intelligence, qu'il dépen-

sait en menue monnaie, au jour le jour. On lui pardonnait tout, parce qu'on avait plaisir à le voir : il était heureux...

Christophe se refusait à le juger. Il ne se plaignait pas. Il avait écrit à Jacqueline, pour la remercier de ce qu'elle lui avait envoyé son fils. Jacqueline répondit une courte lettre, d'une émotion contenue ; elle exprimait le vœu que Christophe s'intéressât à Georges, le dirigeât dans la vie. Elle ne faisait aucune allusion à la possibilité de rencontrer Christophe. Par pudeur et par fierté, elle ne pouvait se résoudre à le revoir. Et Christophe ne se crut point permis de venir, sans qu'elle l'y invitât. — Ainsi, ils restèrent séparés, l'un de l'autre, s'apercevant de loin parfois à un concert, et reliés seulement par les rares visites du jeune garçon.

L'hiver passa. Grazia n'écrivait plus que rarement. Elle gardait à Christophe sa fidèle amitié. Mais, en vraie Italienne, fort peu sentimentale, et attachée au réel, elle avait besoin de voir les gens, sinon pour penser à eux, du moins pour avoir plaisir à causer avec eux. Il lui fallait, pour entretenir la mémoire de son cœur, rafraîchir de temps en temps la mémoire de ses yeux. Ses lettres se faisaient donc brèves et lointaines. Elle restait sûre de Christophe, comme Christophe l'était d'elle. Mais cette sécurité répandait plus de lumière que de chaleur.

Christophe ne souffrait pas trop de ses nouveaux mécomptes. Son activité musicale suffisait à le remplir. Arrivé à un certain âge, un vigoureux artiste vit dans son art bien plus que dans sa vie; la vie est devenue le rêve, l'art la réalité. Au contact de Paris, sa puissance créatrice s'était réveillée. Nul stimulant plus énergique, au monde, que le spectacle de cette ville de travail. Les plus

flegmatiques sont touchés par sa fièvre. Christophe, reposé par des années de saine solitude, apportait une somme énorme de forces à dépenser. Enrichi des conquêtes nouvelles que ne cessait de faire, dans le champ de la technique musicale, l'intrépide curiosité de l'esprit français, il se lançait à son tour à la découverte ; plus violent et plus barbare, il allait plus loin qu'eux tous. Mais rien, dans ces hardiesses nouvelles, n'était plus abandonné au hasard de l'instinct. Un besoin de clarté s'était emparé de Christophe. Tout le long de sa vie, son génie avait obéi à un rythme de courants alternants ; sa loi était de passer tour à tour d'un pôle à l'autre opposé et de remplir tout l'entre-deux. Après s'être avidement livré, dans la période précédente, « *aux yeux du chaos qui luisent à travers le voile de l'ordre* », au point de déchirer le voile, pour mieux les voir, il cherchait à s'arracher à leur fascination, à jeter de nouveau sur le visage du sphinx le rets magique de l'esprit dominateur. Le souffle impérial de Rome avait passé sur lui. Comme l'art parisien d'alors, dont il subissait un peu la contagion, il aspirait à l'ordre. Mais non pas, — comme ces réactionnaires fatigués, qui dépensent leurs restes d'énergie à défendre leur sommeil, — à l'ordre

dans Varsovie. Ces bonnes gens qui en reviennent à Brahms, — aux Brahms de tous les arts, aux forts en thèmes, aux fades néo-classiques, par besoin d'apaisement! Dirait-on pas qu'ils sont exténués de passion! Vous êtes bientôt fourbus, mes amis... Non, ce n'est pas de votre ordre que je parle. Le mien n'est pas de la même famille. C'est l'ordre dans l'harmonie des libres passions et de la volonté... Christophe s'étudiait à maintenir dans son art le juste équilibre des puissances de la vie. Ces accords nouveaux, ces démons musicaux qu'il avait fait surgir de l'abîme sonore, il les employait à bâtir de claires symphonies, de vastes architectures ensoleillées, comme les basiliques à coupoles italiennes.

Ces jeux et ces combats de l'esprit l'occupèrent, tout l'hiver. Et l'hiver passa vite, bien que parfois, le soir, Christophe, terminant sa journée et regardant derrière soi la somme de ses jours, n'aurait pas su se dire si elle était longue ou courte, et s'il était encore jeune ou s'il était très vieux.

Alors, un nouveau rayon de soleil humain perça les voiles du rêve et, une nouvelle fois encore, ramena le printemps. Christophe reçut une lettre de Grazia, lui disant qu'elle venait à Paris, avec ses deux enfants. Depuis long-

temps, elle en avait le projet. Sa cousine Colette l'avait souvent invitée. La peur de l'effort à faire pour rompre ses habitudes, pour s'arracher à sa nonchalante paix et à son *home* qu'elle aimait, pour rentrer dans le tourbillon parisien qu'elle connaissait, lui avait fait remettre son voyage, d'année en année. Une mélancolie qui la prit, ce printemps, peut-être une déception secrète — (que de romans muets dans le cœur d'une femme, sans que les autres en sachent rien, et que souvent elle se l'avoue elle-même!)— lui inspirèrent le désir de s'éloigner de Rome. Les menaces d'une épidémie lui furent un prétexte pour hâter le départ des enfants. Elle suivit de peu de jours sa lettre à Christophe.

A peine la sut-il arrivée chez Colette, Christophe accourut la voir. Il la trouva encore absorbée et lointaine. Il en eut de la peine, mais il ne la lui montra pas. Il avait fait maintenant à peu près le sacrifice de son égoïsme ; et cela lui donnait la clairvoyance du cœur. Il comprit qu'elle avait un chagrin qu'elle voulait cacher ; et il s'interdit de chercher à le connaître. Il s'efforça seulement de la distraire, en lui contant gaiement ses mésaventures, en lui faisant part de ses travaux, de ses projets, en l'enveloppant

discrètement de son affection. Elle se sentait pénétrée par cette grande tendresse, qui craignait de s'imposer ; elle avait l'intuition que Christophe avait deviné sa peine ; et elle en était attendrie. Son cœur un peu dolent se reposait dans le cœur de l'ami, qui lui parlait d'autre chose que de ce qui les occupait tous deux. Et peu à peu, il vit l'ombre mélancolique s'effacer des yeux de son amie et leur regard se faire plus proche, encore plus proche. Si bien qu'un jour, en lui parlant, il s'interrompit brusquement et la regarda en silence.

— Qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle.

— Aujourd'hui, dit-il, vous êtes tout à fait revenue.

Elle sourit, et tout bas elle répondit :

— Oui.

Il n'était pas très facile de causer tranquillement. Ils étaient rarement seuls. Colette les gratifiait de sa présence, plus qu'ils n'auraient voulu. Elle était excellente, malgré tous ses travers, sincèrement attachée à Grazia et à Christophe ; mais il ne lui venait pas à l'idée qu'elle pût les ennuyer. Elle avait bien remarqué — (ses yeux remarquaient tout) — ce qu'elle appelait le flirt de Christophe avec Grazia : le flirt était son élément, elle en était enchantée ; elle ne demandait

qu'à l'encourager. Mais précisément, on ne le lui demandait pas ; on souhaitait qu'elle ne se mêlât pas point de ce qui ne la regardait point. Il suffisait qu'elle parût, ou fît à l'un des deux une allusion discrète (indiscrète) à leur amitié, pour que Christophe et Grazia prissent un air glacé et parlassent d'autre chose. Colette cherchait à leur réserve toutes les raisons possibles, hors une seule, la vraie. Heureusement pour les amis, elle ne pouvait tenir en place. Elle allait et venait, entrait, sortait, surveillait tout dans la maison, menant dix affaires à la fois. Dans l'intervalle de ses apparitions, Christophe et Grazia, seuls avec les enfants, reprenaient le fil de leurs innocents entretiens. Ils ne parlaient jamais des sentiments qui les unissaient. Ils se confiaient sans contrainte leurs petites aventures journalières. Grazia s'informait, avec un intérêt féminin, des affaires domestiques de Christophe. Tout allait mal chez lui ; il avait des démêlés sans fin avec ses femmes de ménage ; il était constamment dupé, volé par ceux qui le servaient. Elle en riait, de bon cœur, avec une compassion maternelle pour le peu de sens pratique de ce grand enfant. Un jour que Colette venait de les quitter, après les avoir persécutés plus longtemps qu'à l'ordinaire, Grazia soupira :

— Pauvre Colette ! Je l'aime bien... Comme elle m'ennuie !...

— Je l'aime aussi, dit Christophe, si vous entendez par là qu'elle nous ennuie.

Grazia rit :

— Écoutez : Me permettez-vous... (il n'y a décidément pas moyen de causer en paix, ici)... me permettez-vous d'aller une fois chez vous ?

Il eut un saisissement.

— Chez moi ! Vous viendriez !

— Cela ne vous contrarie pas ?

— Me contrarier ! Ah ! mon Dieu !

— Eh bien, voulez-vous mardi ?

— Mardi, mercredi, jeudi, tous les jours que vous voudrez.

— Mardi, quatre heures, alors. C'est convenu ?

— Vous êtes bonne, vous êtes bonne.

— Attendez. C'est à une condition.

— Une condition ? A quoi bon ? Tout ce que vous voulez. Vous savez bien que je le ferai, avec ou sans conditions.

— J'aime mieux une condition.

— C'est promis.

— Vous ne savez pas quoi.

— Cela m'est égal, c'est promis. Tout ce que vous voudrez.

— Mais écoutez d'abord, entêté !

— Dites.

— C'est que d'ici là, vous ne changerez rien — rien, vous entendez, — à votre appartement ; tout restera dans le même état, exactement.

La mine de Christophe s'allonge. Il prend l'air consterné.

— Ah ! ce n'est pas de jeu.

Elle rit :

— Vous voyez, voilà ce que c'est de s'engager trop vite ! Mais vous avez promis.

— Mais pourquoi voulez-vous ?...

— Parce que je veux vous voir chez vous, comme vous êtes, tous les jours, quand vous ne m'attendez pas.

— Enfin, vous me permettrez bien ?...

— Rien du tout. Je ne permettrai rien.

— Au moins...

— Non, non, non, non. Je ne veux rien entendre. Ou je ne viendrai pas, si vous le préférez...

— Vous savez bien que je consentirais à tout, pourvu que vous veniez.

— Alors, c'est promis ?

— Oui.

— J'ai votre parole ?

— Oui, tyran.

— Bon tyran ?

— Il n'y a pas de bon tyran ; il y a des tyrans qu'on aime et des tyrans qu'on déteste.

— Et je suis des deux, n'est-ce pas ?

— Oh non, vous n'êtes que des premiers.

— C'est joliment humiliant.

Le jour dit, elle vint. Christophe, avec ses scrupules de loyauté, n'avait pas osé ranger la moindre feuille de papier dans son appartement en désordre : il se serait cru déshonoré. Mais il était à la torture. Il avait honte de ce que penserait son amie. Il l'attendait anxieusement. Elle fut exacte, elle arriva, quatre ou cinq minutes à peine après l'heure. Elle monta l'escalier, de son petit pas ferme. Élle sonna. Il était derrière la porte, et il ouvrit. Elle était mise, avec une simple et souple élégance. Au travers de sa voilette, il vit ses yeux tranquilles. Ils se dirent : « Bonjour », à mi-voix, en se donnant la main ; elle, plus silencieuse que d'habitude ; lui, gauche et ému, se taisant pour ne pas montrer son trouble. Il la fit entrer, sans lui dire la phrase qu'il avait préparée, afin d'excuser le désordre de la chambre. Elle s'assit sur la meilleure chaise, et lui, auprès.

— Voilà mon cabinet de travail.

Ce fut tout ce qu'il trouva à lui dire.

Un silence. Elle regardait sans hâte, avec un sourire de bonté, elle aussi, un peu troublée, bien qu'elle n'en convînt pas. (Plus tard, elle lui raconta qu'enfant, elle avait pensé à venir

chez lui ; mais elle avait eu peur, au moment d'entrer.) Elle était saisie de l'aspect de solitude et de tristesse de l'appartement : l'antichambre étroite et obscure, le manque absolu de confort, la pauvreté visible, lui serraient le cœur ; elle était pleine de pitié affectueuse pour son vieil ami, que tant de travaux et de peines et quelque célébrité n'avaient pu affranchir de la gêne des soucis matériels. Et en même temps, elle s'amusait de l'indifférence totale au bien-être que révélait la nudité de cette pièce, sans un tapis, sans un tableau, sans un objet d'art, sans un fauteuil; pas d'autres meubles qu'une table, trois chaises dures et un piano ; et, mêlés à quelques livres, des papiers, des papiers partout, sur la table, sous la table, sur le parquet, sur le piano, sur les chaises — (elle sourit, en voyant avec quelle conscience il avait tenu parole).

Après quelques instants, elle lui demanda :

— C'est ici — (montrant sa place) — que vous travaillez ?

— Non, dit-il, c'est là.

Il indiqua le renfoncement le plus obscur de la pièce, et une chaise basse qui tournait le dos à la lumière. Elle alla s'y mettre gentiment, sans un mot. Ils se turent quelques minutes, et ils ne savaient que dire. Il se

leva et alla au piano. Il joua, il improvisa pendant une demi-heure ; il se sentait entouré de son amie, et un immense bonheur lui gonflait le cœur ; les yeux fermés, il joua des choses merveilleuses. Elle comprit alors la beauté de cette chambre, toute vêtue de divines harmonies ; elle entendait, comme s'il battait en sa poitrine, ce cœur aimant et souffrant.

Quand les harmonies se furent tues, il resta, un moment encore, immobile, devant le piano ; puis il se retourna, en entendant la respiration de son amie qui pleurait. Elle vint à lui :

— Merci, murmura-t-elle, en lui prenant la main.

Sa bouche tremblait un peu. Elle ferma les yeux. Il fit de même. Quelques secondes, ils restèrent ainsi, la main dans la main ; et le temps s'arrêta...

Elle rouvrit les yeux et, pour se dégager de son trouble, elle demanda :

— Voulez-vous que je voie le reste de l'appartement ?

Heureux, aussi, d'échapper à son émotion, il ouvrit la porte de la chambre voisine ; mais aussitôt, il eut honte. Il y avait là un lit de fer étroit et dur.

(Plus tard, quand il confia à Grazia qu'il

n'avait jamais introduit de maîtresse dans sa maison, elle lui dit, moqueuse :

— Je m'en doute bien ; il eût fallu qu'elle eût un grand courage.

— Pourquoi ?

— Pour dormir dans votre lit.)

Il y avait aussi une commode de campagne, au mur un moulage de la tête de Beethoven, et, près du lit, dans des cadres de quelques sous, les photographies de sa mère et d'Olivier. Sur la commode, une autre photographie : elle, Grazia, à quinze ans. Il l'avait trouvée, à Rome, dans un album chez elle, et il l'avait volée. Il le lui avoua, en lui demandant pardon. Elle regarda l'image, et dit :

— Vous me reconnaissez là ?

— Je vous reconnais, et je me souviens.

— Quelle aimez-vous le mieux des deux?

— Vous êtes toujours la même. Je vous aime toujours autant. Je vous reconnais partout. Même dans vos photographies de toute petite enfant. Vous ne savez pas quelle émotion j'éprouve à sentir dans cette chrysalide toute votre âme, déjà. Rien ne me fait mieux connaître que vous êtes éternelle. Je vous aime dès avant votre naissance, et je vous aime jusque après que...

Il se tut. Elle resta sans répondre, amoureusement troublée. Quand elle fut revenue dans le cabinet de travail et qu'il lui eut montré, devant la fenêtre, le petit arbre son ami, où bavardaient les moineaux, elle lui dit :

— Maintenant, savez-vous ce que nous allons faire ? Nous allons goûter. J'ai apporté le thé et les gâteaux, parce que j'ai bien pensé que vous n'aviez rien de tout cela. Et j'ai encore apporté autre chose. Donnez-moi votre pardessus.

— Mon pardessus ?

— Oui, oui, donnez.

Elle tira de son sac des aiguilles et du fil.

— Quoi, vous voulez ?

— Il y avait deux boutons, l'autre jour, dont le sort m'inquiétait. Où en sont-ils, aujourd'hui ?

— C'est vrai, je n'ai pas encore pensé à les recoudre. C'est si ennuyeux !

— Pauvre garçon ! Donnez.

— J'ai honte.

— Allez préparer le thé.

Il apporta dans la chambre la bouillotte et la lampe à alcool, pour ne pas perdre un instant de son amie. Elle, tout en cousant, regardait du coin de l'œil malicieusement ses gaucheries. Ils prirent le thé dans des

tasses ébréchées, qu'elle trouva affreuses, avec ménagement, et qu'il défendit avec indignation, parce qu'elles étaient des souvenirs de la vie commune avec Olivier.

Au moment où elle partait, il demanda :

— Vous ne m'en voulez pas ?

— De quoi donc ?

— Du désordre qui est ici ?

Elle rit.

— Je ferai l'ordre.

Quand elle fut sur le seuil, et près d'ouvrir la porte, il s'agenouilla devant elle, il lui baisa les pieds.

— Que faites-vous ? dit-elle. Fou, cher fou ! Adieu.

Il fut convenu qu'elle reviendrait, toutes les semaines, à jour fixe. Elle lui avait fait promettre qu'il n'y aurait plus d'excentricités, plus d'agenouillements, plus de baisements de pieds. Un calme si doux émanait d'elle que, même lorsque Christophe était dans ses jours de violences, il en était pénétré; et bien que, seul, souvent, il pensât à elle avec un désir passionné, ensemble ils étaient toujours comme de bons camarades. Jamais il ne lui échappait un mot, un geste qui pût inquiéter son amie.

Pour la fête de Christophe, elle habilla sa petite fille, comme elle-même elle était, quand ils s'étaient rencontrés jadis, pour la première fois; et elle fit jouer à l'enfant le morceau que Christophe, jadis, lui faisait répéter.

Toute cette grâce, cette tendresse, cette bonne amitié, se mélangeaient à des sentiments contradictoires. Elle était frivole, elle aimait la société, elle avait plaisir à être

courtisée, même par des sots; elle était assez coquette, sauf avec Christophe, — même avec Christophe. Lorsqu'il était très tendre avec elle, elle était volontiers froide et réservée. Lorsqu'il était froid et réservé, elle se faisait tendre et elle lui adressait d'affectueuses agaceries. C'était la plus honnête des femmes. Mais dans la plus honnête et la meilleure, il y a, par moments, une fille. Elle tenait à ménager le monde, à se conformer aux conventions. Bien douée pour la musique, elle comprenait les œuvres de Christophe; mais elle ne s'y intéressait pas beaucoup — (et il le savait bien). — Pour une vraie femme latine, l'art n'a de prix qu'autant qu'il se ramène à la vie, et la vie à l'amour... L'amour qui couve au fond du corps voluptueux, engourdi... Qu'a-t-elle à faire des méditations tragiques, des symphonies tourmentées, des passions intellectuelles du Nord? Il lui faut une musique où ses désirs cachés s'épanouissent, avec un minimum d'efforts, un opéra qui soit la vie passionnée, sans la fatigue des passions, un art sentimental, sensuel et paresseux.

Elle était faible et changeante; elle ne pouvait s'appliquer à une étude sérieuse que par intermittence; il lui fallait se distraire; rarement, elle faisait le lendemain ce qu'elle

avait annoncé, la veille. Que de puérilités, de petits caprices déconcertants! La trouble nature de la femme, son caractère maladif et déraisonnable, par périodes. Elle s'en rendait compte et tâchait alors de s'isoler. Elle connaissait ses faiblesses, elle se reprochait de n'y pas mieux résister, puisqu'elles chagrinaient son ami; quelquefois, elle lui fit, sans qu'il le sût, de réels sacrifices; mais au bout du compte, la nature était la plus forte. Au reste, Grazia ne pouvait souffrir que Christophe eût l'air de lui commander; et il arriva qu'une ou deux fois, pour affirmer son indépendance, elle fît le contraire de ce qu'il lui demandait. Ensuite, elle le regrettait; la nuit, elle avait des remords de ne pas rendre Christophe plus heureux; elle l'aimait beaucoup plus qu'elle ne le lui montrait; elle sentait que cette amitié était la meilleure part de sa vie. Comme il arrive, à l'ordinaire, entre deux êtres très différents qui s'aiment, ils étaient le mieux unis, quand ils n'étaient pas ensemble. En vérité, si un malentendu avait séparé leurs destinées, la faute n'en était pas tout entière à Christophe, ainsi qu'il le croyait bonnement. Même lorsque Grazia, jadis, aimait le plus Christophe, l'eût-elle épousé? Elle lui aurait peut-être donné sa vie; mais lui aurait-elle donné de vivre

toute sa vie avec lui? Elle savait (elle se gardait de l'avouer à Christophe) elle savait qu'elle avait aimé son mari et qu'encore aujourd'hui, après tout le mal qu'il lui avait fait, elle l'aimait comme jamais elle n'avait aimé Christophe... Secrets du cœur, secrets du corps, dont on n'est pas très fière, et qu'on cache à ceux qui vous sont chers, autant par respect pour eux que par une pitié complaisante pour soi... Christophe était trop homme pour les deviner; mais il lui arrivait, par éclairs, d'entrevoir combien celle qui l'aimait le mieux, celle qui l'aimait vraiment, par éclairs, tenait peu à lui, — et qu'il ne faut compter tout à fait sur personne, sur personne, dans la vie. Son amour n'en était pas altéré. Il n'en éprouvait même aucune amertume. La paix de Grazia s'étendait sur lui. Il acceptait. O vie, pourquoi te reprocher ce que tu ne peux donner? N'es-tu pas très belle et très sainte, comme tu es? Il faut aimer ton sourire, Joconde...

Christophe contemplait longuement le beau visage de l'amie; il y lisait bien des choses du passé et de l'avenir. Durant les longues années où il avait vécu seul, voyageant, parlant peu, mais regardant beaucoup, il avait acquis, presque à son insu, une divination du visage humain, cette langue riche

et complexe que des siècles ont formée. Mille fois plus riche et plus complexe que le langage parlé. La race s'exprime en elle... Contrastes perpétuels entre les lignes d'une figure et les mots qu'elle dit. Tel profil de jeune femme, au dessin net, un peu sec, à la façon de Burne Jones, tragique, comme rongé par une passion secrète, une jalousie, une douleur shakespearienne... Elle parle : c'est une petite bourgeoise, sotte comme un panier, coquette et égoïste avec médiocrité, n'ayant aucune idée des redoutables forces inscrites dans sa chair. Cependant, cette passion, cette violence sont en elle. Sous quelle forme se traduiront-elles, un jour? Sera-ce par une âpreté au gain, une jalousie conjugale, une belle énergie, une méchanceté maladive? On ne sait. Il se peut même qu'elle les transmette à un autre de son sang, avant que soit venue l'heure de l'explosion. Mais c'est un élément avec lequel il faut compter et qui plane sur la race, comme une fatalité.

Grazia aussi portait le poids de ce trouble héritage, qui, de tout le patrimoine des vieilles familles, est ce qui risque le moins de se dissiper en route. Elle, du moins, le connaissait. C'est une grande force, de savoir sa faiblesse, de se rendre, sinon maître, pilote de l'âme de la race à laquelle on est lié, qui

vous emporte comme un vaisseau, — de faire son instrument de la fatalité, de s'en servir, comme d'une voilure, qu'on tend ou qu'on cargue, suivant le vent. Lorsque Grazia fermait les yeux, elle entendait en elle plus d'une voix inquiétante, dont le timbre lui était connu. Mais dans son âme saine, les dissonances même finissaient par se fondre ; elles formaient une musique profonde et veloutée, sous la main de sa raison harmonieuse.

Malheureusement, il ne dépend pas de nous de transmettre à ceux de notre sang, le meilleur de notre sang.

Des deux enfants de Grazia, l'une, la fillette, Aurora, qui avait onze ans, ressemblait à la mère ; elle était moins jolie, d'une sève un peu rustique ; elle boitait légèrement ; c'était une bonne petite, affectueuse et gaie, qui avait une excellente santé, beaucoup de bonne volonté, peu de dons naturels, sauf celui de l'oisiveté, la passion de ne rien faire. Christophe l'adorait. Il goûtait, en la voyant à côté de Grazia, le charme d'un être double, qu'on saisit à la fois à deux âges de sa vie, dans deux générations... Deux fleurs issues d'une même tige : une Sainte Famille de Léonard, la Vierge et la sainte Anne, les nuances du même sourire. On embrasse d'un regard l'entière floraison d'une âme féminine ; et cela est à la fois beau et mélancolique : car on voit d'où elle vient, où elle va. Rien de plus naturel pour un cœur passionné que d'aimer

d'amour brûlant et chaste les deux sœurs à la fois, ou la mère et la fille. La femme que Christophe aimait, il eût voulu l'aimer dans toute la suite de sa race, ainsi qu'il aimait en elle toute sa race passée. Chacun de ses sourires, de ses pleurs, des plis de son cher visage, n'était-il pas un être, le ressouvenir d'une vie, avant que se fussent ouverts ses yeux à la lumière, l'annonciateur d'un être qui plus tard devait venir, quand ses beaux yeux seraient fermés ?

Le petit garçon, Lionello, avait neuf ans. Beaucoup plus joli que sa sœur, et d'une race plus fine, trop fine, exsangue et usée, il ressemblait au père ; il était intelligent, riche en mauvais instincts, caressant et dissimulé. Il avait de grands yeux bleus, de longs cheveux blonds de fille, le teint blême, la poitrine délicate, une nervosité maladive, dont il jouait, à l'occasion, étant comédien né, de plus étrangement habile à trouver le faible des gens. Grazia avait pour lui une prédilection, par cette préférence naturelle des mères pour l'enfant moins bien portant, — aussi par cet attrait de femmes bonnes et honnêtes pour des fils qui ne sont ni l'un ni l'autre, (car en eux se soulage toute une part de leur vie qu'elles ont refoulée). Et il s'y mêle encore un souvenir du mari qui les a fait souffrir, et

qu'elles ont méprisé peut-être, mais aimé. Toute cette flore étrange de l'âme, qui pousse dans la serre obscure et tiède de la conscience.

Malgré l'attention de Grazia à partager entre ses deux enfants également sa tendresse, Aurora sentait la différence, et elle en souffrait un peu. Christophe la devinait, elle devinait Christophe; ils se rapprochaient, d'instinct. Au lieu qu'entre Christophe et Lionello était une antipathie, que l'enfant déguisait sous une exagération de gentillesses zézayantes, — que Christophe repoussait, comme un sentiment honteux. Il se faisait violence ; il s'efforçait de chérir cet enfant d'un autre, comme si c'était celui qu'il lui eût été ineffablement doux d'avoir de l'aimée. Il ne voulait pas reconnaître la mauvaise nature de Lionello, tout ce qui lui rappelait « l'autre » ; il s'appliquait à ne trouver en lui que l'âme de Grazia. Grazia, plus clairvoyante, ne se faisait aucune illusion sur son fils ; et elle ne l'en aimait que davantage.

Cependant, le mal, qui depuis des années couvait chez l'enfant, éclata. La phtisie se déclara. Grazia prit la résolution d'aller s'enfermer avec Lionello dans un sanatorium des Alpes. Christophe demanda à l'accompagner. Pour ménager l'opinion, elle l'en dissuada. Il

fut peiné de l'importance excessive qu'elle attachait aux conventions.

Elle partit. Elle avait laissé sa fille chez Colette. Elle ne tarda pas à se sentir terriblement isolée, parmi ces malades qui ne parlaient que de leur mal, dans cette nature sans pitié, dressant son visage impassible au-dessus des loques humaines. Pour fuir le spectacle déprimant de ces malheureux qui, le crachoir à la main, s'épient les uns les autres et suivent sur chacun d'eux les progrès de la mort, elle avait quitté le Palace hôpital et loué un chalet où elle était seule avec son petit malade. Au lieu d'améliorer, l'altitude aggravait l'état de Lionello. La fièvre était plus forte. Grazia passa des nuits d'angoisses. Christophe en ressentait au loin l'intuition aiguë, quoique son amie ne lui écrivît rien : car elle se raidissait dans sa fierté ; elle eût souhaité que Christophe fût là ; mais elle lui avait interdit de la suivre ; elle ne pouvait consentir à avouer maintenant : « Je suis trop faible, j'ai besoin de vous... »

Un soir qu'elle se tenait sur la galerie du chalet, à cette heure du crépuscule si cruelle pour les cœurs angoissés, elle vit... elle crut voir sur le sentier qui montait de la station du funiculaire... Un homme marchait, d'un pas précipité ; il s'arrêtait, hésitant, le dos

un peu voûté. Un moment, il leva la tête et regarda le chalet. Elle se jeta à l'intérieur, afin qu'il ne la vît pas; elle comprimait son cœur avec ses mains, et, tout émue, elle riait. Bien qu'elle ne fût guère religieuse, elle se mit à genoux, elle cacha sa figure dans ses bras: elle avait besoin de remercier quelqu'un... Cependant, il n'arrivait pas. Elle retourna à la fenêtre, et regarda, cachée derrière ses rideaux. Il s'était arrêté, adossé à la barrière d'un champ, près de la porte du chalet. Il n'osait pas entrer. Et elle, plus troublée que lui, souriait, et disait tout bas:

— Viens...

Enfin, il se décida, et sonna. Déjà, elle était à la porte. Elle ouvrit. Il avait les yeux d'un bon chien, qui craint d'être battu. Il dit:

— Je suis venu... Pardon...

Elle lui dit:

— Merci.

Alors, elle lui avoua combien elle l'attendait.

Christophe l'aida à soigner le petit, dont l'état empirait. Il y mit tout son cœur. L'enfant lui témoignait une animosité irritée; il ne prenait plus la peine de la cacher; il trouvait à dire des paroles méchantes. Christophe attribuait tout au mal. Il avait une patience qui ne lui était pas coutumière. Ils passèrent

au chevet de l'enfant une suite de jours pénibles, surtout une nuit de crise, au sortir de laquelle Lionello, qui semblait perdu, fut sauvé. Et ce fut alors pour tous deux un bonheur si pur, — tous deux veillant, la main dans la main, le petit malade endormi, — que brusquement elle se leva, elle prit son manteau à capuchon, elle entraîna Christophe au dehors, sur la route, dans la neige, le silence et la nuit, sous les froides étoiles. Appuyée à son bras, aspirant avec enivrement la paix glacée du monde, ils échangeaient à peine quelques syllabes. Nulle allusion à leur amour. Seulement, quand ils rentrèrent, sur le pas de la porte, elle lui dit :

— Mon cher, cher ami !...

les yeux illuminés du bonheur de l'enfant sauvé.

Ce fut tout. Mais ils sentirent que leur lien était devenu sacré.

De retour à Paris après la longue convalescence, installée dans un petit hôtel qu'elle avait loué à Passy, elle ne prit plus aucun soin de « ménager l'opinion » ; elle se sentait le courage de la braver, pour son ami. Leur vie était désormais si intimement mêlée qu'elle eût jugé lâche de cacher l'amitié qui les unissait, au risque — inévitable — que cette amitié fût calomniée. Elle recevait Christophe, à toute heure du jour ; elle se montrait avec lui, en promenade, au théâtre ; elle lui parlait familièrement devant tous. Personne ne doutait qu'ils ne fussent amants. Colette elle-même trouvait qu'ils s'affichaient trop. Grazia arrêtait les allusions, d'un sourire, et passait outre, tranquillement.

Pourtant elle n'avait donné à Christophe aucun droit nouveau sur elle. Ils n'étaient rien qu'amis ; ils lui parlait toujours avec le même respect affectueux. Mais entre eux, rien n'était caché; ils se consultaient sur tout ; et insensiblement, Christophe arrivait

à exercer dans la maison une sorte d'autorité familiale : Grazia l'écoutait et suivait ses conseils. Depuis l'hiver passé dans le sanatorium, elle n'était plus la même ; les inquiétudes et les fatigues avaient éprouvé gravement sa santé, robuste jusque-là. L'âme s'en était ressentie. Malgré quelques retours des caprices d'antan, elle avait un je ne sais quoi de plus sérieux, de plus recueilli, un plus constant désir d'être bonne, de s'instruire et de ne pas faire de peine. Elle était attendrie de l'affection de Christophe, de son désintéressement, de sa pureté de cœur ; et elle songeait à lui faire, quelque jour, le grand bonheur qu'il n'osait plus rêver : devenir sa femme.

Jamais il n'en avait reparlé, depuis le refus qu'elle lui avait opposé ; il ne se le croyait pas permis. Mais il gardait le regret de l'espoir impossible. Quelque respect qu'il eût pour les paroles de l'amie, la façon désabusée dont elle jugeait le mariage ne l'avait pas convaincu ; il persistait à croire que l'union de deux êtres qui s'aiment, d'un amour profond et pieux, est le faîte du bonheur humain. — Ses regrets furent ravivés par la rencontre du vieux ménage Arnaud.

Madame Arnaud avait plus de cinquante ans. Son mari, soixante-cinq ou six. Tous

deux paraissaient en avoir beaucoup plus. Lui, s'était épaissi ; elle, tout amincie, un peu ratatinée ; si fluette autrefois déjà, elle n'était plus qu'un souffle. Ils s'étaient retirés dans une maison de province, après qu'Arnaud avait pris sa retraite. Nul lien ne les rattachait plus au siècle que le journal qui venait, dans la torpeur de la petite ville et de leur vie qui s'endormait, leur apporter l'écho tardif des rumeurs du monde. Une fois, ils y avaient lu le nom de Christophe. Madame Arnaud lui avait écrit quelques lignes affectueuses, un peu cérémonieuses, pour lui dire la joie qu'ils avaient de sa gloire. Aussitôt, il avait pris le train, sans s'annoncer.

Il les trouva dans leur jardin, assoupis sous le dais rond d'un frêne, par une chaude après-midi d'été. Ils étaient comme les deux vieux époux de Bœcklin, qui s'endorment sous la tonnelle, la main dans la main. Le soleil, le sommeil, la vieillesse les accablent; ils tombent, ils sont déjà plus qu'à mi-corps enfoncés dans le rêve éternel. Et, dernière lueur de vie, persiste jusqu'au bout leur tendresse, le contact de leurs mains, de la chaleur de leur corps qui s'éteint... — Ils eurent une grande joie de la visite de Christophe, pour tout ce qu'il leur rappelait du passé. Ils causèrent des jours anciens, qui

de loin leur semblaient lumineux. Arnaud se complaisait à parler ; mais il avait perdu la mémoire des noms. Madame Arnaud les lui soufflait. Elle se taisait volontiers ; elle aimait mieux écouter que parler ; mais les images d'autrefois s'étaient conservées fraîches, dans son cœur silencieux ; par lueurs, elles transparaissaient, comme des cailloux brillants dans un ruisseau. Il en était une, dont Christophe vit plus d'une fois le reflet dans les yeux qui le regardaient, avec une affectueuse compassion ; mais le nom d'Olivier ne fut pas prononcé. Le vieil Arnaud avait pour sa femme des attentions maladroites et touchantes ; il était soucieux qu'elle ne prît froid, qu'elle ne prît chaud ; il couvait d'un amour inquiet ce cher visage fané, dont le sourire fatigué s'efforçait de le rassurer. Christophe les observait, ému, avec un peu d'envie... Vieillir ensemble. Aimer dans sa compagne jusqu'à l'usure des ans. Se dire : « Ces petits plis, près de l'œil, sur le nez, je les connais, je les ai vus se former, je sais quand ils sont venus. Ces pauvres cheveux gris, ils se sont décolorés, jour par jour, avec moi, un peu par moi, hélas ! Ce fin visage s'est gonflé et rougi, à la forge des fatigues et des peines qui nous ont brûlés. Mon âme, que je t'aime mieux encore d'avoir souffert et vieilli avec

moi ! Chacune de tes rides m'est une musique du passé. »... Charmantes vieilles gens, qui après la longue veille de la vie, côte à côte, vont côte à côte s'endormir dans la paix de la nuit ! Leur vue était à la fois bienfaisante et douloureuse pour Christophe. Oh ! que la vie, que la mort eût été belle, ainsi !...

Quand il revit Grazia, il ne put s'empêcher de lui raconter sa visite. Il ne lui dit pas les pensées que cette visite avait éveillées. Mais elle les lisait en lui. Il était absorbé, en parlant. Il détournait les yeux ; et il se taisait, par moments. Elle le regardait, elle souriait, et le trouble de Christophe se communiquait à elle.

Ce soir-là, quand elle se retrouva seule dans sa chambre, elle resta à rêver. Elle se redisait le récit de Christophe ; mais l'image qu'elle voyait au travers n'était pas celle des vieux époux endormis sous le frêne : c'était le rêve timide et ardent de son ami. Et son cœur était plein d'amour pour lui. Couchée, la lumière éteinte, elle pensait :

— « Oui, c'est une chose absurde, absurde et criminelle, de perdre l'occasion d'un tel bonheur. Quelle joie au monde vaut celle de rendre heureux celui qu'on aime?... Quoi ! Est-ce que je l'aime ?... »

Elle se tut, écoutant, tout émue, son cœur qui répondait :

— « Je l'aime. »

A ce moment, une toux sèche, rauque, précipitée, éclata dans la chambre voisine, où dormaient les enfants. Grazia dressa l'oreille ; depuis la maladie du petit, elle était toujours inquiète. Elle l'interrogea. Il ne répondit pas et continua de tousser. Elle sauta du lit, elle vint auprès de lui. Il était irrité, il geignait, il disait qu'il n'était pas bien, et il s'interrompait pour tousser.

— Où as-tu mal ?

Il ne répondait pas ; il gémissait qu'il avait mal.

— Mon trésor, je t'en prie, dis-moi où tu as mal.

— Je ne sais pas.

— As-tu mal, ici ?

— Oui. Non. Je ne sais pas. J'ai mal partout.

Là-dessus, il était pris d'une nouvelle quinte de toux, violente, exagérée. Grazia était effrayée ; elle avait le sentiment qu'il se forçait à tousser ; mais elle se le reprochait, en voyant le petit, en sueur et haletant. Elle l'embrassait, elle lui disait de tendres paroles ; il semblait se calmer ; mais aussitôt qu'elle essayait de le quitter, il recommençait à

tousser. Elle dut rester à son chevet, grelottante : car il ne permettait même pas qu'elle s'éloignât, pour se vêtir, il voulait qu'elle lui tînt la main ; et il ne la lâcha point, jusqu'à ce que le sommeil le prît. Alors, elle se recoucha, glacée, inquiète, harassée. Et il lui fut impossible de retrouver ses rêves.

L'enfant avait un pouvoir singulier de lire dans la pensée de sa mère. On trouve assez souvent — mais à ce degré, rarement, — ce génie instinctif chez des êtres du même sang : à peine ont-ils besoin de se regarder, pour savoir ce que l'autre pense ; ils le devinent, à mille indices imperceptibles. Cette disposition naturelle, que fortifie la vie en commun, était encore aiguisée, chez Lionello, par une méchanceté toujours en éveil. Il avait la clairvoyance que donne le désir de nuire. Il détestait Christophe. Pourquoi ? Pourquoi un enfant prend-il en aversion tel ou tel qui ne lui a rien fait ? Souvent, c'est le hasard. Il suffit que l'enfant ait commencé, un jour, par se persuader qu'il détestait quelqu'un, pour en prendre l'habitude ; et plus on le raisonne, plus il s'obstine ; après avoir joué la haine, il finit par haïr vraiment. Mais il est, d'autres fois, des raisons plus profondes qui dépassent l'esprit de l'enfant ; il ne les

soupçonne pas... Dès les premiers jours qu'il avait vu Christophe, le fils du comte Berény avait senti de l'animosité contre celui que sa mère avait aimé. On eût dit qu'il avait eu l'intuition de l'instant précis où Grazia avait songé à épouser Christophe. A partir de ce moment, il ne cessa plus de les surveiller. Il était toujours entre eux, il refusait de quitter le salon, lorsque Christophe venait ; ou bien il s'arrangeait de façon à faire brusquement irruption dans la pièce où ils se trouvaient ensemble. Bien plus, quand sa mère était seule et pensait à Christophe, il semblait qu'il la devinât. Il s'asseyait près d'elle ; et il l'épiait. Ce regard la gênait, la faisait presque rougir. Elle se levait, pour cacher son trouble. — Il prenait plaisir à dire de Christophe, devant elle, des choses blessantes. Elle le priait de se taire. Il insistait. Et si elle voulait le punir, il menaçait de se rendre malade. C'était une tactique dont il usait, avec succès, depuis l'enfance. Tout petit, un jour qu'on l'avait grondé, il avait inventé, comme vengeance, de se désabiller et de se coucher tout nu sur le carreau, afin de prendre un gros rhume. — Une fois que Christophe venait d'apporter une œuvre musicale qu'il avait composée pour la fête de Grazia, le petit s'empara du manuscrit et le

fit disparaître. On en retrouva les lambeaux déchirés, dans un coffre à bois. Grazia perdit patience ; elle gronda sévèrement l'enfant. Alors, il pleura, cria, tapa du pied, se roula par terre ; et il eut une crise de nerfs. Grazia, épouvantée, l'embrassa, le supplia, lui promit tout ce qu'il voulut.

De ce jour, il fut le maître : car il sut qu'il l'était ; et, à maintes reprises, il eut recours à l'arme qui lui avait réussi. On ne savait jamais jusqu'à quel point ses crises étaient naturelles, ou simulées. Il ne se contentait plus d'en user par vengeance, quand on le contrariait, mais par pure méchanceté, lorsque sa mère et Christophe avaient le projet de passer la soirée ensemble. Il en vint même à jouer ce jeu dangereux, par désœuvrement, par cabotinage, et afin d'essayer jusqu'où allait son pouvoir. Il était d'une ingéniosité extrême à inventer de bizarres accidents nerveux : tantôt, au milieu d'un dîner, il était pris de tremblements convulsifs, il renversait son verre ou cassait son assiette ; tantôt, montant un escalier, sa main s'agrippait à la rampe ; ses doigts se crispaient ; il prétendait qu'il ne pouvait plus les rouvrir ; ou bien, il avait une douleur lancinante au côté, et il se roulait avec des cris ; ou bien, il étouffait. Naturellement, il finit par se donner une vraie

maladie nerveuse. Mais il n'avait pas perdu sa peine. Christophe et Grazia étaient affolés. La paix de leurs réunions, — ces calmes causeries, ces lectures, cette musique, dont ils se faisaient une fête, — tout cet humble bonheur était désormais troublé.

De loin en loin pourtant, le petit drôle leur laissait quelque répit, soit qu'il fût fatigué de son rôle, soit que sa nature d'enfant le reprît et qu'il pensât à autre chose. (Il était sûr maintenant d'avoir gagné la partie).

Alors, vite, vite, ils en profitaient. Chaque heure qu'ils dérobaient ainsi leur était d'autant plus précieuse qu'ils n'étaient pas certains d'en jouir jusqu'au bout. Qu'ils se sentaient près l'un de l'autre ! Pourquoi ne pouvaient-ils rester toujours ainsi ?... Un jour, Grazia elle-même avoua ce regret. Christophe lui saisit la main.

— Oui, pourquoi ? demanda-t-il.

— Vous le savez bien, mon ami, dit-elle, avec un sourire navré.

Christophe le savait. Il savait qu'elle sacrifiait leur bonheur à son fils ; il savait qu'elle n'était pas la dupe des mensonges de Lionello, et pourtant qu'elle l'adorait ; il savait l'égoïsme aveugle de ces affections de famille, qui font dépenser aux meilleurs leurs réserves de dévouement, au profit d'êtres

mauvais ou médiocres de leur sang, de façon qu'il ne leur reste plus rien à donner à ceux qui en seraient le plus dignes, à ceux qu'ils aiment le mieux, mais qui ne sont pas de leur sang. Et bien qu'il s'en irritât, bien qu'il eût envie, par moments, de tuer le petit monstre qui détruisait leur vie, il s'inclinait en silence et comprenait que Grazia ne pouvait agir autrement.

Alors, ils renoncèrent tous deux, sans récriminations inutiles. Mais si l'on pouvait leur voler le bonheur qui leur était dû, rien ne pouvait empêcher leurs cœurs de s'unir. Le renoncement même, le commun sacrifice, les tenaient par des liens plus forts que ceux de la chair. Chacun d'eux tour à tour confiait ses peines à son ami, s'en déchargeait sur lui, et prenait en échange les peines de son ami : ainsi, le chagrin même devenait joie. Christophe appelait Grazia « son confesseur ». Il ne lui cachait pas les faiblesses, dont son amour-propre avait à souffrir ; il s'en accusait avec une contrition excessive ; et elle apaisait en souriant les scrupules de son vieil enfant. Il allait jusqu'à lui avouer sa gêne matérielle. Toutefois, il ne s'y était décidé qu'après qu'il avait été bien entendu entre eux qu'elle ne lui offrirait rien, qu'il n'accepterait rien d'elle. Dernière barrière

d'orgueil, qu'il maintint et qu'elle respecta. A défaut du bien-être qu'il lui était interdit de mettre dans la vie de son ami, elle s'ingéniait à y répandre ce qui avait mille fois plus de prix pour lui : sa tendresse. Il en sentait le souffle autour de lui, à toute heure du jour ; le matin, il n'ouvrait pas les yeux, il ne les fermait pas, le soir, sans une muette prière d'adoration amoureuse. Et elle, quand elle s'éveillait, ou que, la nuit, elle restait, comme il lui arrivait souvent, des heures sans dormir, elle songeait :

« — Mon ami pense à moi. »

Et un grand calme les entourait.

Cependant, sa santé s'était altérée. Grazia était constamment alitée, ou devait passer des jours étendue sur une chaise longue. Christophe venait quotidiennement causer, lire avec elle, lui montrer ses compositions nouvelles. Elle se levait alors de sa chaise, elle allait en boitant au piano, avec ses pieds gonflés. Elle lui jouait la musique qu'il avait apportée. C'était la plus grande joie qu'elle pût lui faire. De toutes les élèves qu'il avait formées, elle était, avec Cécile, de beaucoup la mieux douée. Mais la musique, que Cécile sentait d'instinct, sans presque la comprendre, était pour Grazia une belle langue harmonieuse dont elle savait le sens. Le démoniaque de la vie et de l'art lui échappait entièrement; elle y versait la clarté de son cœur intelligent. Cette clarté pénétrait le génie de Christophe. Le jeu de son amie lui faisait mieux comprendre les obscures passions qu'il avait exprimées. Les yeux fermés, il l'écoutait, il la suivait, la tenant par la

main, dans le dédale de sa propre pensée. A vivre sa musique au travers de l'âme de Grazia, il épousait cette âme et il la possédait. De ce mystérieux accouplement naissaient des œuvres musicales, qui étaient comme le fruit de leurs êtres mêlés. Il le lui dit, un jour, en lui offrant un recueil de ses compositions, tissées avec sa substance et celle de son amie :

— Nos enfants.

Communion de tous les instants, où ils étaient ensemble et où ils étaient séparés ; douceur des soirs passés dans le recueillement de la vieille maison, dont le cadre semblait fait pour l'image de Grazia, et où des domestiques silencieux et cordiaux, qui lui étaient dévoués, reportaient sur Christophe un peu du respectueux attachement qu'ils avaient pour leur maîtresse. Joie d'écouter à deux le chant des heures qui passent, et de voir le flot de la vie s'écouler... La santé chancelante de Grazia jetait sur ce bonheur une ombre d'inquiétude. Mais malgré ses petites infirmités, elle restait si sereine que ses souffrances cachées ne faisaient qu'ajouter à son charme. Elle était « sa chère, sa souffrante, sa touchante amie, au lumineux visage ». Et il lui écrivait, certains soirs, au sortir de chez elle, quand il avait le cœur

gonflé d'amour et qu'il ne pouvait attendre au lendemain pour le lui dire :

« *Liebe liebe liebe liebe liebe Grazia...* »

Cette tranquillité dura plusieurs mois. Ils pensaient qu'elle durerait toujours. L'enfant semblait les avoir oubliés ; son attention était distraite. Mais après ce répit, il revint à eux et ne les lâcha plus. Le diabolique petit s'était mis dans la tête de séparer sa mère de Christophe. Il recommença ses comédies. Il n'y apportait pas de plan prémédité. Il suivait, au jour le jour, les caprices de sa méchanceté. Il ne se doutait pas du mal qu'il pouvait faire ; il cherchait à se désennuyer, en ennuyant les autres. Il n'eut pas de cesse qu'il n'obtînt de Grazia qu'elle partît de Paris, qu'ils voyageassent au loin. Grazia était sans force pour lui résister. Au reste, les médecins lui conseillaient un séjour en Égypte. Elle devait éviter un nouvel hiver dans un climat du Nord. Trop de choses l'avaient ébranlée : les secousses morales des dernières années, les soucis perpétuels causés par la santé de son fils, les longues incertitudes, la lutte livrée en elle et dont elle ne montrait rien, le chagrin du chagrin qu'elle faisait à son ami. Christophe, pour ne pas ajouter aux tourments qu'il devinait, cachait ceux qu'il avait à voir s'approcher le jour de la

séparation ; il ne faisait rien pour le retarder ; et ils affectaient tous deux un calme qu'ils n'avaient point, mais qu'ils réussissaient à se communiquer l'un à l'autre.

Le jour vint. Un matin de septembre. Ils avaient ensemble quitté Paris, au milieu de juillet, et passé les dernières semaines qui leur restaient, en Suisse, dans un hôtel de montagne, près du pays où ils s'étaient retrouvés, il y avait six ans déjà.

Depuis cinq jours, ils n'avaient pu sortir ; la pluie tombait sans relâche ; ils étaient restés presque seuls à l'hôtel ; la plupart des voyageurs avaient fui. Ce dernier matin, la pluie cessa enfin ; mais la montagne restait vêtue de nuages. Les enfants partirent d'abord, avec les domestiques, dans une première voiture. A son tour, elle partit. Il l'accompagna jusqu'à l'endroit où la route descendait en lacets rapides sur la plaine d'Italie. Sous la capote de la voiture, l'humidité les pénétrait. Ils étaient serrés l'un contre l'autre, et ils ne se parlaient pas ; ils se regardaient à peine. L'étrange demi-jour, demi-nuit qui les enveloppait !... L'haleine de Grazia mouillait d'une buée sa voilette. Il pressait la petite main, tiède sous le gant glacé. Leurs visages se joignirent. A travers la voilette humide, il baisa la chère bouche.

Ils étaient arrivés au tournant du chemin. Il descendit. La voiture s'enfonça dans le brouillard. Elle disparut. Il continuait d'entendre le roulement des roues et les sabots du cheval. Les nappes de brumes blanches coulaient sur les prairies. Au travers du réseau serré, les arbres transis dégouttaient. Pas un souffle. Le brouillard bâillonnait la vie. Christophe s'arrêta, suffoquant... Rien n'est plus. Tout est passé...

Il aspira largement le brouillard. Il reprit son chemin. Rien ne passe, pour qui ne passe point.

TROISIÈME PARTIE

L'absence ajoute encore au pouvoir de ceux qu'on aime. Le cœur ne retient d'eux que ce qui nous est cher. L'écho de chaque parole qui, par delà les espaces, vient de l'ami lointain, résonne dans le silence avec des vibrations religieuses.

La correspondance de Christophe et de Grazia avait pris le ton grave et contenu d'un couple qui n'en est plus à l'épreuve dangereuse de l'amour, mais qui, l'ayant passée, se sent sûr de sa route et marche, la main dans la main. Chacun des deux était fort pour soutenir et oour diriger l'autre aible pour se aisser diriger et soutenir par lui.

Christophe retourna à Paris. Il s'était promis de n'y plus revenir. Mais que valent ces promesses ! Il savait qu'il y trouverait encore l'ombre de Grazia. Et les circonstances, conspirant avec son secret désir contre sa volonté, lui montrèrent à Paris un devoir nouveau à remplir. Colette, très au courant de la chronique mondaine, avait

appris à Christophe que son jeune ami Jeannin était en train de faire des folies. Jacqueline, qui avait toujours été d'une grande faiblesse envers son fils, n'essayait plus de le retenir. Elle passait elle-même par une crise singulière : elle était trop occupée de soi, pour s'occuper de lui.

Depuis la triste aventure qui avait brisé son mariage et la vie d'Olivier, Jacqueline menait une existence très digne et retirée. Elle se tenait à l'écart de la société parisienne qui, après lui avoir hypocritement imposé une sorte de quarantaine, lui avait de nouveau fait des avances, qu'elle avait repoussées. De son action elle n'éprouvait vis-à-vis de ces gens nulle honte ; elle estimait qu'elle n'avait pas de compte à leur rendre : car ils valaient moins qu'elle ; ce qu'elle avait accompli franchement, la moitié des femmes qu'elle connaissait le pratiquaient sans bruit, sous le couvert protecteur du foyer. Elle souffrait seulement du mal qu'elle avait fait à son meilleur ami, au seul qu'elle eût aimé. Elle ne se pardonnait point d'avoir perdu, dans un monde aussi pauvre, une affection comme la sienne.

Ces regrets, cette peine, s'atténuèrent peu à peu. Il ne subsista plus qu'une souffrance sourde, un mépris humilié de soi et des

autres, et l'amour de son enfant. Cette affection, où se déversait tout son besoin d'aimer, la désarmait devant lui ; elle était incapable de résister aux caprices de Georges. Pour excuser sa faiblesse, elle se persuadait qu'elle rachetait ainsi sa faute envers Olivier. A des périodes de tendresse exaltée succédaient des périodes d'indifférence lassée ; tantôt elle fatiguait Georges de son amour exigeant et inquiet, tantôt elle paraissait se fatiguer de lui, et elle le laissait tout faire. Elle se rendait compte qu'elle était une mauvaise éducatrice, elle s'en tourmentait ; mais elle n'y changeait rien. Quand elle avait (rarement) essayé de modeler ses principes de conduite sur l'esprit d'Olivier, le résultat avait été déplorable ; ce pessimisme moral ne convenait ni à elle, ni à l'enfant. Au fond, elle ne voulait avoir sur son fils d'autre autorité que celle de son affection. Et elle n'avait pas tort : car entre ces deux êtres, si ressemblants qu'ils fussent, il n'était d'autres liens que du cœur. Georges Jeannin subissait le charme physique de sa mère ; il aimait sa voix, ses gestes, ses mouvements, sa grâce, son amour. Mais il se sentait, d'esprit, étranger à elle. Elle ne s'en aperçut qu'au premier souffle de l'adolescence, lorsqu'il s'envola loin d'elle. Alors, elle s'étonna, elle

s'indigna, elle attribua cet éloignement à d'autres influences féminines ; et en voulant maladroitement les combattre, elle ne fit que l'éloigner davantage. En réalité, ils avaient toujours vécu, l'un à côté de l'autre, préoccupés chacun de soucis différents et se faisant illusion sur ce qui les séparait, grâce à une communion de sympathies et d'antipathies à fleur de peau, dont il ne resta plus rien, quand de l'enfant (cet être ambigu, encore tout imprégné de l'odeur de la femme) l'homme se dégagea. Et Jacqueline disait, avec amertume, à son fils :

— Je ne sais pas de qui tu tiens. Tu ne ressembles ni à ton père, ni à moi.

Elle achevait ainsi de lui faire sentir tout ce qui les séparait ; et il en éprouvait un secret orgueil, mêlé de fièvre inquiète.

Les générations qui se suivent ont toujours un sentiment plus vif de ce qui les désunit que de ce qui les unit ; elles ont besoin de s'affirmer leur importance de vivre, fût-ce au prix d'une injustice ou d'un mensonge avec soi-même. Mais ce sentiment est, suivant l'époque, plus ou moins aigu. Dans les âges classiques où se réalise, pour un temps, l'équilibre des forces d'une civilisation, — ces hauts plateaux bordés de pentes

rapides, — la différence de niveau est moins grande, d'une génération à l'autre. Mais dans les âges de renaissance ou de décadence, les jeunes hommes qui gravissent ou dévalent la pente vertigineuse laissent loin, par derrière, ceux qui les précédaient. — Georges, avec ceux de son âge, remontait la montagne.

Il n'avait rien de supérieur, ni par l'esprit, ni par le caractère : une égalité d'aptitudes, dont aucune ne dépassait le niveau d'une élégante médiocrité. Et cependant, il se trouvait, sans efforts, au début de sa carrière, plus élevé de quelques marches que son père, qui avait dépensé, dans sa trop courte vie, une somme incalculable d'intelligence et d'énergie.

A peine les yeux de sa raison s'étaient ouverts au jour qu'il avait aperçu autour de lui cet amas de ténèbres transpercées de lueurs éblouissantes, ces monceaux de connaissances et d'inconnaissances, de vérités ennemies, d'erreurs contradictoires, où son père avait fiévreusement erré. Mais il avait en même temps pris conscience d'une arme qui était en son pouvoir, et qu'ils n'avaient jamais connue : sa force...

D'où lui venait-elle ?... Mystère de ces résurrections d'une race, qui s'endort épuisée,

et se réveille débordante, comme un torrent de montagne, au printemps !... Qu'allait-il faire de cette force ? L'employer, à son tour, à explorer les fourrés inextricables de la pensée moderne ? Ils ne l'attiraient point. Il sentait peser sur lui la menace des dangers qui s'y tenaient embusqués. Ils avaient écrasé son père. Plutôt que de renouveler l'expérience et de rentrer dans la forêt tragique, il y eût mis le feu. Il n'avait fait qu'entr'ouvrir ces livres de sagesse ou de folie sacrée, dont Olivier s'était grisé : la pitié nihiliste de Tolstoy, le sombre orgueil destructeur d'Ibsen, la frénésie de Nietzsche, le pessimisme héroïque et sensuel de Wagner. Il s'en était détourné, avec un mélange de colère et d'effroi. Il haïssait la lignée d'écrivains réalistes qui, pendant un demi-siècle, avaient tué la joie de l'art. Il ne pouvait cependant effacer tout à fait les ombres du triste rêve dont son enfance avait été bercée. Il ne voulait pas regarder derrière lui ; mais il savait bien que derrière lui, l'ombre était. Trop sain pour chercher un dérivatif à son inquiétude dans le scepticisme paresseux de l'époque précédente, il abominait le dilettantisme des Renan et des Anatole France, cette dépravation de la libre intelligence, le rire sans gaieté, l'ironie sans grandeur : moyen hon-

teux et bon pour des esclaves, qui jouent avec leurs chaînes, impuissants à les briser.

Trop vigoureux pour se satisfaire du doute, trop faible pour se créer une certitude, il la voulait, il la voulait. Il la demandait, il l'implorait, il l'exigeait. Et les éternels happeurs de popularité, les faux grands écrivains, les faux penseurs à l'affût, exploitaient ce magnifique désir impérieux et angoissé, en battant du tambour et faisant le boniment pour leur orviétan. Du haut de ses tréteaux, chacun de ces Hippocrates criait que son élixir était le seul qui fût bon, et décriait les autres. Leurs secrets se valaient tous. Aucun de ces marchands ne s'était donné la peine de trouver des recettes nouvelles. Ils avaient été chercher au fond de leurs armoires des flacons éventés. La panacée de l'un était l'Église catholique ; de l'autre, la monarchie légitime ; d'un troisième, la tradition classique. Il y avait de bons plaisants qui montraient le remède à tous les maux dans le retour au latin. D'autres prônaient sérieusement, avec un verbe énorme qui en imposait aux badauds, la domination de l'esprit méditerranéen. (Ils eussent aussi bien parlé, en un autre moment, d'un esprit atlantique.) Contre les barbares du Nord et de l'Est, ils s'instituaient avec pompe les

héritiers d'un nouvel empire romain... Des mots, des mots, et des mots empruntés. Tout un fonds de bibliothèque, qu'ils débitaient en plein vent. — Comme tous ses camarades, le jeune Jeannin allait de l'un à l'autre vendeur, écoutait la parade, se laissait parfois tenter, entrait dans la baraque, en ressortait déçu, un peu honteux d'avoir donné son argent et son temps, pour contempler de vieux clowns dans des maillots usés. Et pourtant, telle est la force d'illusion de la jeunesse, telle était sa certitude d'atteindre à la certitude qu'à chaque promesse nouvelle d'un nouveau vendeur d'espérance, il se laissait aussitôt reprendre. Il était bien français : il avait l'humeur frondeuse et un amour inné de l'ordre. Il lui fallait un chef, et il était incapable d'en supporter aucun : son ironie impitoyable les perçait tous à jour.

En attendant qu'il en eût trouvé un qui lui livrât le mot de l'énigme... il n'avait pas le temps d'attendre. Il n'était pas homme à se contenter, comme son père, de rechercher, toute sa vie, la vérité. Sa jeune force impatiente voulait se dépenser. Avec ou sans motif, il voulait se décider. Agir, employer, user son énergie. Les voyages, les jouissances de l'art, la musique surtout dont il s'était gorgé, lui avaient été d'abord une

diversion intermittente et passionnée. Joli garçon, précoce, livré aux tentations, il découvrit de bonne heure le monde de l'amour aux dehors enchantés, et il s'y jeta, avec un emportement de joie poétique et gourmande. Puis, ce Chérubin, naïf et insatiable avec impertinence, se dégoûta des femmes : il lui fallait l'action. Alors, il se livra aux sports avec fureur. Il essaya de tous, il les pratiqua tous. Il fut assidu aux tournois d'escrime, aux matches de boxe ; il fut champion français pour la course et le saut en hauteur, chef d'une équipe de foot-ball. Avec quelques jeunes fous de sa sorte, riches et casse-cou, il rivalisa de témérité dans des courses en auto, absurdes et forcenées, de vraies courses à la mort. Enfin, il délaissa tout pour le hochet nouveau. Il partagea le délire des foules pour les machines volantes. Aux fêtes d'aviation qui se tinrent à Reims, il hurla, il pleura de joie, avec trois cent mille hommes ; il se sentait uni avec un peuple entier, dans une jubilation de foi ; les oiseaux humains, qui passaient au-dessus d'eux, les emportaient dans leur essor ; pour la première fois depuis l'aurore de la grande Révolution, ces multitudes entassées levaient les yeux au ciel et le voyaient s'ouvrir. — A l'effroi de sa mère, le jeune Jeannin déclara qu'il voulait se mêler

à la troupe des conquérants de l'air. Jacqueline le supplia de renoncer à cette ambition périlleuse. Elle le lui ordonna. Il n'en fit qu'à sa tête. Christophe, en qui Jacqueline avait cru trouver un allié, se contenta de donner au jeune homme quelques conseils de prudence, qu'au reste il était sûr que Georges ne suivrait point : (car il ne les eût pas suivis, à sa place). Il ne se croyait pas permis — même s'il l'avait pu — d'entraver le jeu sain et normal de jeunes forces qui, contraintes à l'inaction, se fussent tournées vers leur propre destruction.

Jacqueline ne parvenait pas à prendre son parti de voir son fils lui échapper. En vain, elle avait cru sincèrement renoncer à l'amour, elle ne pouvait se passer de l'illusion de l'amour ; toutes ses affections, tous ses actes en étaient teintés. Combien de mères reportent sur leur fils l'ardeur secrète qu'elles n'ont pu dépenser dans le mariage — et hors du mariage ! Et lorsqu'elles voient ensuite avec quelle facilité ce fils se passe d'elles, lorsqu'elles comprennent brusquement qu'elles ne lui sont pas nécessaires, elles passent par une crise du même ordre que celle où les a jetées la trahison de l'amant, la désillusion de l'amour. — Ce fut pour Jacqueline un nouvel écroulement. Georges n'en remarqua

rien. Les jeunes gens ne se doutent pas des tragédies du cœur qui se déroulent autour d'eux : ils n'ont pas le temps de s'arrêter pour voir; et ils ne veulent pas voir : un instinct d'égoïsme les avertit de passer tout droit, sans tourner la tête.

Jacqueline dévora seule cette nouvelle douleur. Elle n'en sortit que quand la douleur se fut usée. Usée avec son amour. Elle aimait toujours son fils, mais d'une affection lointaine, désabusée, qui se savait inutile et se désintéressait d'elle-même et de lui. Elle traîna ainsi une morne et misérable année, sans qu'il y prît garde. Et puis, ce malheureux cœur, qui ne pouvait ni mourir ni vivre sans amour, il fallut qu'il inventât un objet à aimer. Elle tomba au pouvoir d'une étrange passion, qui visite fréquemment les âmes féminines, et surtout, dirait-on, les plus nobles, les plus inaccessibles, quand vient la maturité et que le beau fruit de la vie n'a pas été cueilli. Elle fit la connaissance d'une femme qui, dès leur première rencontre, la soumit à son pouvoir mystérieux d'attraction.

C'était une religieuse, à peu près de son âge. Elle s'occupait d'œuvres de charité. Une femme grande, forte, un peu corpulente ; brune, de beaux traits accusés, des yeux vifs, une bouche large et fine qui sou-

riait toujours, un menton impérieux. D'intelligence remarquable, nullement sentimentale ; une malice paysanne, un sens précis des affaires, allié à une imagination méridionale qui aimait à voir grand, mais savait en même temps voir à l'échelle exacte, quand c'était nécessaire ; un mélange savoureux de haut mysticisme et de rouerie de vieux notaire. Elle avait l'habitude de la domination et l'exerçait naturellement. Jacqueline fut aussitôt prise. Elle se passionna pour l'œuvre. Elle le croyait, du moins. Sœur Angèle savait à qui la passion s'adressait; elle était accoutumée à en provoquer de semblables ; sans paraître les remarquer, elle savait froidement les utiliser au service de l'œuvre et à la gloire de Dieu. Jacqueline donna son argent, sa volonté, son cœur. Elle fut charitable, elle crut, par amour.

On ne tarda pas à remarquer la fascination qu'elle subissait. Elle était la seule à ne pas s'en rendre compte. Le tuteur de Georges s'inquiéta. Georges, trop généreux et trop étourdi pour se soucier des questions d'argent, s'aperçut lui-même de l'emprise exercée sur sa mère ; et il en fut choqué. Il essaya, trop tard, de reprendre avec elle son intimité passée ; il vit qu'un rideau s'était tendu entre eux ; il en accusa l'influence oc-

culte, et il conçut contre celle qu'il nommait une intrigante, non moins que contre Jacqueline, une irritation qu'il ne déguisa point; il n'admettait pas qu'une étrangère eût pris sa place dans un cœur qu'il avait cru son bien naturel. Il ne se disait pas que si la place était prise, c'est qu'il l'avait laissée. Au lieu de tenter patiemment de la reconquérir, il fut maladroit et blessant. Entre la mère et le fils, tous deux impatients, passionnés, il y eut échange de paroles vives; la scission s'accentua. Sœur Angèle acheva d'établir son pouvoir sur Jacqueline; et Georges s'éloigna, la bride sur le cou. Il se jeta dans une vie active et dissipée. Il joua, il perdit des sommes considérables; il mettait une forfanterie dans ses extravagances, à la fois par plaisir, et afin de répondre aux extravagances de sa mère. — Il connaissait les Stevens-Delestrade. Colette n'avait pas manqué de remarquer le joli garçon et d'essayer sur lui l'effet de ses charmes, qui ne désarmaient point. Elle était au courant des équipées de Georges; elle s'en amusait. Mais le fonds de bon sens et de bonté réelle, cachés sous sa frivolité, lui fit voir le danger que courait le jeune fou. Et comme elle savait bien que ce n'était pas elle qui serait capable de l'en préserver, elle avertit Christophe, qui revint aussitôt.

Christophe était le seul qui eût quelque influence sur le jeune Jeannin. Influence limitée et bien intermittente, mais d'autant plus remarquable qu'on avait peine à l'expliquer. Christophe appartenait à cette génération de la veille, contre laquelle Georges et ses compagnons réagissaient avec violence. Il était un des plus hauts représentants de cette époque tourmentée, dont l'art et la pensée leur inspiraient une hostilité soupçonneuse. Il restait inaccessible aux Évangiles nouveaux et aux amulettes des petits prophètes et des vieux griots, qui offraient aux bons jeunes gens la recette infaillible pour sauver le monde, Rome et la France. Il demeurait fidèle à une libre foi, libre de toutes les religions, libre de tous les partis, libre de toutes les patries, qui n'était plus de mode, — ou ne l'était pas redevenue. Enfin, si dégagé qu'il fût des questions nationales, il était un étranger à Paris, dans un temps où tous les

étrangers semblaient, aux naturels de tous les pays, des barbares.

Et pourtant, le petit Jeannin, joyeux, léger, instinctivement ennemi de ce qui pouvait l'attrister ou le troubler, fougueusement épris du plaisir, des jeux violents, facilement dupé par la rhétorique de son temps, inclinant par vigueur de muscles et paresse d'esprit aux brutales doctrines de l'Action française, nationaliste, royaliste, impérialiste, — (il ne savait trop) — ne respectait au fond qu'un seul homme : Christophe. Sa précoce expérience et le tact très fin qu'il tenait de sa mère lui avaient fait juger (sans que sa bonne humeur en fût altérée) le peu que valait ce monde dont il ne pouvait se passer, et la supériorité de Christophe. Il se grisait en vain de mouvement et d'action, il ne pouvait pas renier l'héritage paternel. D'Olivier lui venait, par brusques et brefs accès, une inquiétude vague, le besoin de trouver, de fixer un but à son action. Et d'Olivier aussi, peut-être, lui venait ce mystérieux instinct qui l'attirait vers celui qu'Olivier avait aimé.

Il allait voir Christophe. Expansif et un peu bavard, il aimait à se confier. Il ne s'inquiétait pas de savoir si Christophe avait le temps de l'écouter. Christophe écoutait pourtant, et il ne manifestait aucun signe d'impatience.

Il lui arrivait seulement d'être distrait, quand la visite le surprenait au milieu d'un travail. C'était l'affaire de quelques minutes, pendant lesquelles l'esprit s'évadait, pour ajouter un trait, une nuance, à l'œuvre intérieure ; puis il revenait auprès de Georges, qui ne s'était pas aperçu de l'absence. Il s'amusait de son escapade, comme quelqu'un qui rentre sur la pointe des pieds, sans qu'on l'entende. Mais Georges, une ou deux fois, le remarqua, et dit avec indignation :

— Mais tu ne m'écoutes pas !

Alors Christophe était honteux ; et docilement, il se remettait à suivre son impatient narrateur, en redoublant d'attention, pour se faire pardonner. La narration ne manquait pas de drôlerie ; et Christophe ne pouvait s'empêcher de rire, au récit de quelque fredaine : car Georges racontait tout ; il était d'une franchise désarmante.

Christophe ne riait pas toujours. La conduite de Georges lui était souvent pénible. Christophe n'était pas un saint ; il ne se croyait le droit de faire la morale à personne. Les aventures amoureuses de Georges, la scandaleuse dissipation de sa fortune en des sottises, n'étaient pas ce qui le choquait le plus. Ce qu'il avait le plus de peine à pardonner, c'était la légèreté d'esprit que Georges appor-

tait à ses fautes : certes, elles ne lui pesaient guère ; il les trouvait naturelles. Il avait de la moralité une autre conception que Christophe. Il était de cette espèce de jeunes gens qui volontiers ne voient dans les rapports entre les sexes qu'un libre jeu, dénué de tout caractère moral. Une certaine franchise et une bonté insouciante étaient tout le bagage suffisant d'un honnête homme. Il ne s'embarrassait pas des scrupules de Christophe. Celui-ci s'indignait. Il avait beau se défendre d'imposer aux autres sa façon de sentir, il n'était pas tolérant ; sa violence de naguère n'était qu'à demi domptée. Il éclatait parfois. Il ne pouvait s'empêcher de taxer de malpropretés certaines intrigues de Georges, et il le lui disait crûment. Georges n'était pas plus patient. Il y avait entre eux des scènes assez vives. Ensuite, ils ne se voyaient plus pendant des semaines. Christophe se rendait compte que ces emportements n'étaient pas faits pour changer la conduite de Georges, et qu'il y a quelque injustice à vouloir soumettre la moralité d'une époque à la mesure des idées morales d'une autre génération. Mais c'était plus fort que lui : à la première occasion, il recommençait. Comment douter de la foi pour qui l'on a vécu ? Autant renoncer à la vie. A quoi sert de se guinder à penser

autrement qu'on ne pense, pour ressembler au voisin, ou pour le ménager ? C'est se détruire soi-même, sans profit pour personne. Le premier devoir est d'être ce qu'on est. Oser dire : « Ceci est bien, cela est mal. » On fait plus de bien aux faibles, en étant fort, qu'en devenant faible comme eux. Soyez indulgent, si vous voulez, pour les faiblesses, une fois commises. Mais ne transigez jamais avec aucune faiblesse, à commettre...

Oui ; mais Georges se gardait bien de consulter Christophe sur ce qu'il allait faire : — (le savait-il lui-même ?) — Il ne lui parlait de rien que lorsque c'était fait. — Alors ?... Alors, que restait-il, qu'à regarder le polisson, avec un muet reproche, en haussant les épaules et souriant, comme un vieil oncle qui sait qu'on ne l'écoutera pas ?

Ces jours-là, il se faisait un silence de quelques instants. Georges regardait les yeux de Christophe, qui semblaient venir de très loin. Et il se sentait tout petit garçon devant eux. Il se voyait, comme il était, dans le miroir de ce regard pénétrant, où s'allumait une lueur de malice ; et il n'en était pas très fier. Christophe se servait rarement contre Georges des confidences que celui-ci venait de lui faire ; on eût dit qu'il ne les avait pas entendues. Après le dialogue muet de leurs

yeux, il hochait la tête railleusement; puis, il se mettait à raconter une histoire qui paraissait n'avoir aucun rapport avec ce qui précédait : une histoire de sa vie, ou de quelque autre vie, réelle ou fictive. Et Georges voyait peu à peu ressurgir, sous une lumière nouvelle, exposé en fâcheuse et burlesque posture, son Double (il le reconnaissait), passant par des erreurs analogues aux siennes. Impossible de ne pas rire de soi et de sa piteuse figure. Christophe n'ajoutait pas de commentaire. Ce qui faisait plus d'effet encore que l'histoire, c'était la puissante bonhomie du narrateur. Il parlait de lui, comme des autres, avec le même détachement, le même humour jovial et serein. Ce calme en imposait à Georges. C'était ce calme qu'il venait chercher. Quand il s'était déchargé de sa confession bavarde, il était comme quelqu'un qui s'étend et s'étire, à l'ombre d'un grand arbre, par une après-midi d'été. L'éblouissement fiévreux du jour brûlant tombait. Il sentait planer sur lui la paix des ailes protectrices. Près de cet homme qui portait, avec tranquillité, le poids d'une lourde vie, il était à l'abri de ses propres agitations. Il goûtait un repos, à l'entendre parler. Lui non plus, il n'écoutait pas toujours; il laissait son esprit vagabonder; mais, où qu'il s'égarât,

le rire de Christophe était autour de lui.

Cependant, les idées de son vieil ami lui restaient étrangères. Il se demandait comment Christophe pouvait s'accommoder de sa solitude d'âme, se priver de toute attache à un parti artistique, politique, religieux, à tout groupement humain. Il le lui demandait : « N'éprouvait-il jamais le besoin de s'enfermer dans un camp ? »

— S'enfermer! disait Christophe, en riant. N'est-on pas bien, dehors? Et c'est toi qui parles de te claquemurer, toi, un homme de grand air?

— Ah! ce n'est pas la même chose pour le corps et pour l'âme, répondait Georges. L'esprit a besoin de certitude ; il a besoin de penser avec les autres, d'adhérer à des principes admis par tous les hommes d'un même temps. J'envie les gens d'autrefois, ceux des âges classiques Mes amis ont raison, qui veulent restaurer le bel ordre du passé.

— Poule mouillée! dit Christophe. Qu'est-ce qui m'a donné des découragés pareils ?

— Je ne suis pas découragé, protesta Georges avec indignation. Aucun de nous ne l'est.

— Il faut bien que vous le soyez, dit Christophe, pour avoir peur de vous. Quoi! vous avez besoin d'un ordre, et vous ne pouvez pas

le faire vous-mêmes ? Il faut que vous alliez vous accrocher aux jupes de vos arrière-grand'mères ! Bon Dieu ! marchez tout seuls !

— Il faut s'enraciner, dit Georges, tout fier de répéter un des ponts-neufs du temps.

— Pour s'enraciner, est-ce que les arbres, dis-moi, ont besoin d'être en caisse ? La terre est là, pour tous. Enfonces-y tes racines. Trouve tes lois. Cherche en toi.

— Je n'ai pas le temps, dit Georges.

— Tu as peur, répéta Christophe.

Georges se révolta ; mais il finit par convenir qu'il n'avait aucun goût à regarder au fond de soi ; il ne comprenait pas le plaisir qu'on y pouvait trouver : à se pencher sur ce trou noir, on risquait d'y tomber.

— Donne-moi la main, disait Christophe.

Il s'amusait à entr'ouvrir la trappe, sur sa vision réaliste et tragique de la vie. Georges reculait. Christophe refermait le vantail, en riant :

— Comment pouvez-vous vivre ainsi ? demandait Georges.

— Je vis, et je suis heureux, disait Christophe.

— Je mourrais, si j'étais forcé de voir cela toujours.

Christophe lui tapait sur l'épaule :

— Voilà nos fameux athlètes !... Eh bien,

ne regarde donc pas, si tu ne te sens pas la tête assez solide. Rien ne t'y force, après tout. Va de l'avant, mon petit. Mais pour cela, qu'as-tu besoin d'un maître qui te marque à l'épaule, comme un bétail ? Quel mot d'ordre attends-tu ? Il y a longtemps que, le signal est donné. Le boute-selle a sonné la cavalerie est en marche. Ne t'occupe que de ton cheval. A ton rang ! Et galope !

— Mais où vais-je ? dit Georges.

— Où va ton escadron, à la conquête du monde. Emparez-vous de l'air, soumettez les éléments, enfoncez les derniers retranchements de la nature, faites reculer l'espace, faites reculer la mort...

« *Expertus vacuum Daedalus aera...* »

... Champion du latin, connais-tu cela, dis-moi ? Es-tu seulement capable de m'expliquer ce que cela veut dire ?

« *Perrupit Acheronta...* »

... Voilà votre lot à vous. Heureux *conquistadores !*

Il montrait si clairement le devoir d'action héroïque, échu à la génération nouvelle, que Georges, étonné, disait :

— Mais si vous sentez cela, pourquoi ne venez-nous pas avec nous ?

— Parce que j'ai une autre tâche. Va, mon petit, fais ton œuvre. Dépasse-moi, si tu peux. Moi, je reste ici, et je veille... Tu as lu ce conte des Mille-et-Une Nuits, où un génie, haut comme une montagne, est enfermé dans une boîte, sous le sceau de Salomon?... Le génie est ici, dans le fond de notre âme, cette âme sur laquelle tu as peur de te pencher. Moi et ceux de mon temps, nous avons passé notre vie à lutter avec lui ; nous ne l'avons pas vaincu ; il ne nous a pas vaincus. A présent, nous et lui, nous reprenons haleine ; et nous nous regardons, sans rancune et sans peur, satisfaits des combats que nous nous sommes livrés, et attendant qu'expire la trêve consentie. Vous, profitez de la trêve pour refaire vos forces et pour cueillir la beauté du monde. Soyez heureux, jouissez de l'accalmie. Mais souvenez-vous qu'un jour, vous ou ceux qui seront vos fils, au retour de vos conquêtes, il faudra que vous reveniez à cet endroit où je suis et que vous repreniez le combat, avec des forces neuves, contre celui qui est là et près duquel je veille. Et le combat durera, entrecoupé de trêves, jusqu'à ce que l'un des deux (et peut-être tous les deux) ait été terrassé. A vous,

d'être plus forts et plus heureux que nous !...

— En attendant, fais du sport, si tu veux ; aguerris tes muscles et ton cœur ; et ne sois pas assez fou pour dilapider en niaiseries ta vigueur impatiente : tu es d'un temps (sois tranquille !) qui en trouvera l'emploi.

Georges ne retenait pas grand'chose de ce que lui disait Christophe. Il était d'esprit assez ouvert pour que les pensées de Christophe y entrassent; mais elles en ressortaient aussitôt. Il n'était pas au bas de l'escalier qu'il avait tout oublié. Il n'en demeurait pas moins sous une impression de bien-être, qui persistait, alors que le souvenir de ce qui l'avait produite était depuis longtemps effacé. Il avait pour Christophe une vénération. Il ne croyait à rien de ce que Christophe croyait. (Au fond, il riait de tout, il ne croyait à rien.) Mais il eût cassé la tête à qui se fût permis de dire du mal de son vieil ami.

Par bonheur, on ne le lui disait pas : sans quoi, il aurait eu fort à faire.

Christophe avait bien prévu la saute de vent prochaine. Le nouvel idéal de la jeune musique française était fort différent du sien; mais au lieu que c'était une raison de plus pour que Christophe eût de la sympathie

pour elle, elle n'en avait aucune pour lui. Sa vogue auprès du public n'était pas faite pour le réconcilier avec les plus affamés de ces jeunes gens ; ils n'avaient pas grand'chose dans le ventre ; et leurs crocs, d'autant plus, étaient longs et mordaient. Christophe ne s'émouvait pas de leurs méchancetés.

— Quel cœur ils y mettent ! disait-il. Ils se font les dents, ces petits...

Il n'était pas loin de les préférer à ces autres petits chiens, qui le flagornaient, parce qu'il avait du succès, — ceux dont parle d'Aubigné, qui, « *lorsqu'un mâtin a mis la tête dans un pot de beurre, lui viennent lécher les barbes par congratulation* ».

Il avait une pièce reçue à l'Opéra. A peine acceptée, on la mit en répétitions. Un jour, Christophe apprit, par des attaques de journaux, que pour faire passer son œuvre, on avait remis aux calendes la pièce d'un jeune compositeur, qui devait être jouée. Le journaliste s'indignait de cet abus de pouvoir, dont il rendait responsable Christophe.

Christophe vit le directeur, et lui dit :

— Vous ne m'aviez pas prévenu. Cela ne se fait point. Vous allez monter d'abord l'opéra que vous aviez reçu avant le mien.

Le directeur s'exclama, se mit à rire, refusa, couvrit de flatteries Christophe, son carac-

tère, ses œuvres, son génie, traita l'œuvre de l'autre avec le dernier mépris, assura qu'elle ne valait rien et qu'elle ne ferait pas un sou.

— Alors, pourquoi l'avez-vous reçue ?

— On ne fait pas tout ce qu'on veut. Il faut bien donner, de loin en loin, un semblant de satisfaction à l'opinion. Autrefois, ces jeunes gens pouvaient crier ; personne ne les entendait. A présent, ils trouvent moyen d'ameuter contre vous une presse nationaliste, qui braille à la trahison et vous appelle mauvais Français, quand vous avez le malheur de ne pas vous extasier devant leur jeune école. La jeune école ! Parlons-en !... Voulez-vous que je vous dise ? J'en ai plein le dos ! Et le public aussi. Ils nous rasent, avec leurs *Oremus* !... Pas de sang dans les veines ; des petits sacristains qui vous chantent la messe ; quand ils font des duos d'amour, on dirait des *De profundis*... Si j'étais assez sot pour monter les pièces qu'on m'oblige à recevoir, je ruinerais mon théâtre. Je les reçois : c'est tout ce qu'on peut me demander. — Parlons de choses sérieuses. Vous, vous faites des salles pleines...

Les compliments reprirent.

Christophe l'interrompit net, et dit avec colère :

— Je ne suis pas dupe. Maintenant que je suis vieux et un homme « arrivé », vous vous

servez de moi, pour écraser les jeunes. Lorsque j'étais jeune, vous m'auriez écrasé comme eux. Vous jouerez la pièce de ce garçon, ou je retire la mienne.

Le directeur leva les bras au ciel, et dit :

— Vous ne voyez donc pas que si nous faisions ce que vous voulez, nous aurions l'air de céder à l'intimidation de leur campagne de presse ?

— Que m'importe ? dit Christophe.

— A votre aise ! Vous en serez la première victime.

On mit à l'étude l'œuvre du jeune musicien, sans interrompre les répétitions de l'œuvre de Christophe. L'une était en trois actes, l'autre en deux ; on convint de les donner dans le même spectacle. Christophe vit son protégé ; il avait voulu être le premier à lui annoncer la nouvelle. L'autre se confondit en promesses de reconnaissance éternelle.

Naturellement, Christophe ne put faire que le directeur ne donnât tous ses soins à sa pièce. L'interprétation, la mise en scène de l'autre furent un peu sacrifiées. Christophe n'en sut rien. Il avait demandé à suivre quelques répétitions de l'œuvre du jeune homme ; il l'avait trouvée bien médiocre, ainsi qu'on le lui avait dit ; il avait hasardé deux ou trois conseils : ils avaient été mal

reçus ; il s'en était tenu là et il ne s'en mêlait plus. D'autre part, le directeur avait fait admettre au nouveau-venu la nécessité de quelques coupures, s'il voulait que sa pièce passât sans retard. Ce sacrifice, d'abord aisément consenti, ne tarda pas à sembler douloureux à l'auteur.

Le soir de la représentation arrivé, la pièce du débutant n'eut aucun succès ; celle de Christophe fit grand bruit. Quelques journaux déchirèrent Christophe ; ils parlaient d'un coup monté, d'un complot pour écraser un jeune et grand artiste français ; ils disaient que son œuvre avait été mutilée, pour complaire au maître allemand, qu'ils représentaient comme bassement jaloux de toutes les gloires naissantes. Christophe haussa les épaules, pensant :

— Il va répondre.

« Il » ne répondit pas. Christophe lui envoya un des entrefilets, avec ces mots :

— Vous avez lu ?

L'autre écrivit :

— Comme c'est regrettable ! Ce journaliste a toujours été si délicat pour moi ! Vraiment, je suis fâché. Le mieux est de ne pas faire attention.

Christophe rit, et pensa :

— Il a raison, le petit pleutre.

Et il jeta son souvenir dans ce qu'il nommait ses « oubliettes ».

Mais le hasard voulut que Georges, qui lisait rarement les journaux et qui les lisait mal, à part les articles de sport, tombât cette fois sur les attaques les plus violentes contre Christophe. Il connaissait le journaliste. Il alla au café où il était sûr de le rencontrer, l'y trouva en effet, le calotta, eut un duel avec lui, et lui égratigna rudement l'épaule avec son épée.

Le lendemain, en déjeunant, Christophe apprit l'affaire, par une lettre d'ami. Il en fut suffoqué. Il laissa son déjeuner et courut chez Georges. Georges lui-même ouvrit. Christophe entra, comme un ouragan, le saisit par les deux bras, et, le secouant avec colère, il se mit à l'accabler sous une volée de reproches furibonds.

— Animal ! criait-il, tu t'es battu pour moi ! Qui t'a donné la permission ? Un gamin, un étourneau, qui se mêle de mes affaires ! Est-ce que je ne suis pas capable de m'en occuper, dis-moi ? Te voilà bien avancé ! Tu as fait à ce gredin l'honneur de te battre avec lui. C'est tout ce qu'il demandait. Tu en as fait un héros. Imbécile ! Et si le hasard avait voulu... (Je suis sûr que tu t'es jeté là-dedans, en écervelé, comme tu es toujours)... si tu avais été blessé, tué peut-être !..... Malheu-

reux ! je ne te l'aurais pardonné, de ta vie !...

Georges, qui riait comme un fou, à cette dernière menace, tomba dans un tel accès d'hilarité qu'il en pleurait :

— Ah ! vieil ami, que tu es drôle ! Ah, tu es impayable ! Voilà que tu m'injuries, pour t'avoir défendu ! Une autre fois, je t'attaquerai. Peut-être que tu m'embrasseras.

Christophe s'interrompit ; il étreignit Georges, l'embrassa sur les deux joues, et puis, une seconde fois encore, et il dit :

— Mon petit !... Pardon. Je suis une vieille bête... Mais aussi, cette nouvelle m'a bouleversé le sang. Quelle idée de te battre ! Est-ce qu'on se bat avec ces gens ? Tu vas me promettre tout de suite que tu ne recommenceras plus jamais.

— Je ne promets rien du tout, dit Georges. Je fais ce qui me plaît.

— Je te le défends, entends-tu. Si tu recommences, je ne veux plus te voir, je te désavoue dans les journaux, je te...

— Tu me déshérites, c'est entendu.

— Voyons, Georges, je t'en prie... A quoi cela sert-il ?

— Mon bon vieux, tu vaux mille fois mieux que moi, et tu sais infiniment plus de choses ; mais pour ces canailles-là, je les connais mieux que toi. Sois tranquille, cela

servira ; ils tourneront maintenant plus de sept fois dans leur bouche leur langue empoisonnée, avant de t'injurier.

— Eh ! que me font ces oisons ? Je me moque de ce qu'ils peuvent dire.

— Mais moi, je ne m'en moque pas. Mêle-toi de ce qui te regarde.

Dès lors, Christophe fut dans des transes qu'un article nouveau n'éveillât la susceptibilité de Georges. Il y avait quelque comique à le voir, les jours qui suivirent, s'attabler au café et dévorer les journaux, lui qui ne les lisait jamais, tout prêt, au cas où il y eût trouvé un article injurieux, à faire n'importe quoi (une bassesse, au besoin), pour empêcher que ces lignes ne tombassent sous les yeux de Georges. Après une semaine, il se rassura. Le petit avait raison. Son geste avait donné à réfléchir, pour le moment, aux aboyeurs. — Et Christophe, tout en bougonnant contre le jeune fou qui lui avait fait perdre huit jours de travail, se disait qu'après tout il n'avait guère le droit de lui faire la leçon. Il se souvenait de certain jour, il n'y avait pas si longtemps, où lui-même s'était battu, à cause d'Olivier. Et il croyait entendre Olivier, qui disait :

— Laisse, Christophe, je te rends ce que tu m'as prêté !

Si Christophe prenait aisément son parti des attaques contre lui, un autre était fort loin de ce désintéressement ironique. C'était Emmanuel.

L'évolution de la pensée européenne allait grand train. On eût dit qu'elle s'accélérait avec les inventions mécaniques et les moteurs nouveaux. La provision de préjugés et d'espoirs, qui suffisait naguère à nourrir vingt ans d'humanité, était brûlée en cinq ans. Les générations d'esprits galopaient, les unes derrière les autres, et souvent par-dessus : le Temps sonnait la charge. — Emmanuel était dépassé.

Le chantre des énergies françaises n'avait jamais renié l'idéalisme de son maître, Olivier. Si passionné que fût son sentiment national, il se confondait avec son culte de la grandeur morale. S'il annonçait dans ses vers, d'une voix éclatante, le triomphe de la France, c'était qu'il adorait en elle, par un acte de foi, la pensée la plus haute de l'Europe

actuelle, l'Athéna Niké, le Droit victorieux qui prend sa revanche de la Force. — Et voici que la Force s'était réveillée, au cœur même du Droit ; et elle ressurgissait, dans sa fauve nudité. La génération nouvelle, robuste et aguerrie, aspirait au combat et avait, avant la victoire, une mentalité de vainqueur. Elle était orgueilleuse de ses muscles, de sa poitrine élargie, de ses sens vigoureux et affamés de jouir, de ses ailes d'oiseau de proie qui plane sur les plaines ; il lui tardait de s'abattre et d'essayer ses serres. Les prouesses de la race, les vols fous par-dessus les Alpes et les mers, les chevauchées épiques à travers les sables africains, les nouvelles croisades, pas beaucoup moins mystiques, pas beaucoup plus intéressées que celles de Philippe-Auguste et de Villehardouin, achevaient de tourner la tête à la nation. Ces enfants qui n'avaient jamais vu la guerre que dans des livres n'avaient point de peine à lui prêter des beautés. Ils se faisaient agressifs. Las de paix et d'idées, ils célébraient « l'enclume des batailles », sur laquelle l'action aux poings sanglants reforgerait, un jour, la puissance française. Par réaction contre l'abus écœurant des idéologies, ils érigeaient le mépris de l'idéal en profession de foi. Ils mettaient de la forfanterie à exalter le bon sens borné, le

réalisme violent, l'égoïsme national, sans pudeur, qui foule aux pieds la justice des autres et les autres nationalités, quand cela est utile à la grandeur de la patrie. Ils étaient xénophobes, antidémocrates, et — même les plus incroyants — prônaient le retour au catholicisme, par besoin pratique de « canaliser l'absolu », d'enfermer l'infini sous la garde d'une puissance d'ordre et d'autorité. Ils ne se contentaient pas de dédaigner — ils traitaient en malfaiteurs publics les doux radoteurs de la veille, les songe-creux idéalistes, les penseurs humanitaires. Emmanuel était du nombre, aux yeux de ces jeunes gens. Il en souffrait cruellement, et il s'en indignait.

De savoir que Christophe était victime, comme lui, — plus que lui, — de cette injustice, le lui rendit sympathique. Par sa mauvaise grâce, il l'avait découragé de venir le voir. Il était trop orgueilleux pour paraître le regretter, en se mettant à sa recherche. Mais il réussit à le rencontrer, comme par hasard, et il se fit faire les premières avances. Après quoi, son ombrageuse susceptibilité étant en repos, il ne cacha pas le plaisir qu'il avait aux visites de Christophe. Dès lors, ils se réunirent souvent, soit chez l'un, soit chez l'autre.

Emmanuel confiait à Christophe sa rancœur.

Il était exaspéré de certaines critiques ; et, trouvant que Christophe ne s'en émouvait pas assez, il lui faisait lire sur son propre compte des appréciations de journaux. On y accusait Christophe de ne pas savoir la grammaire de son art, d'ignorer l'harmonie, d'avoir pillé ses confrères, et de déshonorer la musique. On l'y nommait : « Ce vieil agité »... On y disait : « Nous en avons assez, de ces convulsionnaires. Nous sommes l'ordre, la raison, l'équilibre classique... »

Christophe s'en divertissait.

— C'est la loi, disait-il. Les jeunes gens jettent les vieux dans la fosse... De mon temps, il est vrai, on attendait qu'un homme eût soixante ans, pour le traiter de vieillard. On va plus vite, aujourd'hui... La télégraphie sans fil, les aéroplanes... Une génération est plus vite fourbue... Pauvres diables ! ils n'en ont pas pour longtemps ! Qu'ils se hâtent de nous mépriser et de se pavaner, au soleil !

Mais Emmanuel n'avait pas cette belle santé. Intrépide de pensée, il était en proie à ses nerfs maladifs ; âme ardente en un corps rachitique, il lui fallait le combat, et il n'était pas fait pour le combat. L'animosité de certains jugements le blessait, jusqu'au sang.

— Ah ! disait-il, si les critiques savaient le mal qu'ils font aux artistes, par un de ces

mots injustes jetés au hasard, ils auraient honte de leur métier.

— Mais ils le savent, mon bon ami. C'est leur raison de vivre. Il faut bien que tout le monde vive.

— Ce sont des bourreaux. On est ensanglanté par la vie, épuisé par la lutte qu'il faut livrer à l'art. Au lieu de vous tendre la main, de parler de vos faiblesses avec miséricorde, de vous aider fraternellement à les réparer, ils sont là, qui, les mains dans leurs poches, vous regardent hisser votre charge sur la pente, et qui disent : « Pourra pas !... » Et quand on est au faîte, disent, les uns : « Oui, mais ce n'est pas ainsi qu'il fallait monter. » Tandis que les autres, obstinés, répètent : « N'a pas pu !... » Bien heureux, quand ils ne vous lancent pas dans les jambes des pierres, pour vous faire tomber !

— Bah ! il ne manque pas non plus de braves gens, parmi eux ; et quel bien ils peuvent faire ! Les méchantes bêtes, il y en a partout ; cela ne tient pas au métier. Connais-tu rien de pire, dis-moi, qu'un artiste sans bonté, vaniteux et aigri, pour qui le monde est une proie, qu'il enrage de ne pouvoir happer ? Il faut s'armer de patience. Point de mal, qui ne puisse servir à quelque bien. Le pire critique nous est utile ; il est un entraî-

neur ; il ne nous permet pas de flâner sur la route. Chaque fois que nous croyons être au but, la meute nous mord les fesses. En marche ! Plus loin ! Plus haut ! Elle se lassera plutôt de me poursuivre que moi de marcher devant elle. Redis-toi le mot arabe : « *On ne tourmente pas les arbres stériles. Ceux-là seuls sont battus de pierres, dont le front est couronné de fruits d'or* »... Plaignons les artistes qu'on épargne. Ils resteront à mi-chemin, paresseusement assis. Quand ils voudront se relever, leurs jambes courbaturées se refuseront à marcher. Vivent mes amis les ennemis ! Ils m'ont fait plus de bien, dans ma vie, que mes ennemis, les amis !

Emmanuel ne pouvait s'empêcher de sourire. Puis, il disait :

— Tout de même, ne trouves-tu pas dur, un vétéran comme toi, de te voir faire la leçon par des conscrits, qui en sont à leur première bataille ?

— Ils m'amusent, dit Christophe. Cette arrogance est le signe d'un sang jeune et bouillant qui aspire à se répandre. Je fus ainsi, jadis. Ce sont les giboulées de mars, sur la terre qui renaît... Qu'ils nous fassent la leçon ! Ils ont raison, après tout. Aux vieux, de se mettre à l'école des jeunes ! Ils ont profité de nous, ils sont ingrats : c'est dans

l'ordre des choses. Mais, riches de nos efforts, ils vont plus loin que nous, ils réalisent ce que nous avons tenté. S'il nous reste encore quelque jeunesse, apprenons, à notre tour, et tâchons de nous renouveler. Si nous ne le pouvons pas, si nous sommes trop vieux, réjouissons-nous en eux. Il est beau de voir les refloraisons perpétuelles de l'âme humaine qui semblait épuisée, l'optimisme vigoureux de ces jeunes gens, leur joie de l'action aventureuse, ces races qui renaissent, pour la conquête du monde.

— Que seraient-ils sans nous? Cette joie est sortie de nos larmes. Cette force orgueilleuse est la fleur des souffrances de toute une génération. *Sic vos non vobis...*

— La vieille parole se trompe. C'est pour nous que nous avons travaillé, en créant une race d'hommes qui nous dépassent. Nous avons amassé leur épargne, nous l'avons défendue dans une bicoque mal fermée, où tous les vents sifflaient; il nous fallait nous arcbouter aux portes pour empêcher la mort d'entrer. Par nos bras fut frayée la voie triomphale où nos fils vont marcher. Nos peines ont sauvé l'avenir. Nous avons mené l'Arche, au seuil de la Terre Promise. Elle y pénétrera, avec eux, et par nous.

— Se souviendront-ils jamais de ceux qui

ont traversé les déserts, portant le feu sacré, les dieux de notre race, et eux, ces enfants, qui maintenant sont des hommes? Nous avons eu, pour notre part, l'épreuve et l'ingratitude.

— Le regrettes-tu ?

— Non. Il y a une ivresse à sentir la grandeur tragique d'une puissante époque sacrifiée, comme la nôtre, à celle qu'elle a enfantée. Les hommes d'aujourd'hui ne seraient plus capables de goûter la joie superbe du renoncement.

— Nous avons été les plus heureux. Nous avons gravi la montagne de Nébo, au pied de laquelle s'étendent les contrées où nous n'entrerons pas. Mais nous en jouissons plus que ceux qui entreront. Quand on descend dans la plaine, on perd de vue l'immensité de la plaine et l'horizon lointain.

L'action apaisante que Christophe exerçait sur Georges et sur Emmanuel, il en puisait l'énergie dans l'amour de Grazia. A cet amour il devait de se sentir rattaché à tout ce qui était jeune, d'avoir pour toutes les formes nouvelles de la vie une sympathie jamais lassée. Quelles que fussent les forces qui ranimaient la terre, il était avec elles, même quand elles étaient contre lui ; il n'avait point peur de l'avènement prochain de ces démocraties, qui faisaient pousser des cris d'orfraie à l'égoïsme d'une poignée de privilégiés ; il ne s'accrochait pas désespérément aux patenôtres d'un art vieilli ; il attendait, avec certitude, que des visions fabuleuses, des rêves réalisés de la science et de l'action jaillît un art plus puissant que l'ancien ; il saluait la nouvelle aurore du monde, dût la beauté du vieux monde mourir avec lui.

Grazia savait le bienfait de son amour pour Christophe ; la conscience de son pouvoir

l'élevait au-dessus d'elle-même. Par ses lettres, elle exerçait une direction sur son ami. Non qu'elle eût le ridicule de prétendre à le diriger dans l'art : elle avait trop de tact et savait ses limites. Mais sa voix juste et pure était le diapason auquel il accordait son âme. Il suffisait que Christophe crût entendre, par avance, cette voix répéter sa pensée, pour qu'il ne pensât rien qui ne fût juste, pur, et digne d'être répété. Le son d'un bel instrument est, pour le musicien, pareil à un beau corps où son rêve aussitôt s'incarne. Mystérieuse fusion de deux esprits qui s'aiment : chacun ravit à l'autre ce qu'il a de meilleur ; mais c'est afin de le lui rendre, enrichi de son amour. Grazia ne craignait pas de dire à Christophe qu'elle l'aimait. L'éloignement la rendait plus libre de parler ; et aussi, la certitude qu'elle ne serait jamais à lui. Cet amour, dont la religieuse ferveur s'était communiquée à Christophe, lui était une fontaine de force et de paix.

De cette force et de cette paix, Grazia donnait aux autres bien plus qu'elle n'avait. Sa santé était brisée, son équilibre moral gravement compromis. L'état de son fils ne s'améliorait pas. Depuis deux ans, elle vivait dans des transes perpétuelles, qu'aggravait le talent meurtrier de Lionello à en jouer.

Il avait acquis une virtuosité dans l'art de tenir en haleine l'inquiétude de ceux qui l'aimaient; pour réveiller l'intérêt et tourmenter les gens, son cerveau inoccupé était fertile en inventions : c'était devenu chez lui une manie. Et le tragique fut que, tandis qu'il grimaçait la parade de la maladie, la maladie cheminait réellement; et la mort apparut. Alors, ce qui était à prévoir s'accomplit : Grazia, que son fils avait torturée pendant des années pour un mal inventé, cessa d'y croire, lorsque le mal fut là. Le cœur a ses limites. Elle avait épuisé sa force de compassion à des mensonges. Elle traita Lionello de comédien, au moment où il disait vrai. Et après que la vérité se fut révélée, le reste de sa vie fut empoisonné de remords.

La méchanceté de Lionello n'avait pas désarmé. Sans amour pour qui que ce fût, il ne pouvait supporter qu'un de ceux qui l'entouraient eût de l'amour pour quelque autre que pour lui; la jalousie était sa seule passion. Il ne lui suffisait pas d'avoir réussi à éloigner sa mère de Christophe; il eût voulu la contraindre à rompre l'intimité, qui persistait entre eux. Déjà, il avait usé de son arme habituelle, — la maladie, — pour faire jurer à Grazia qu'elle ne se remarierait pas. Il ne se contenta point de cette promesse. Il

prétendit exiger que sa mère n'écrivît plus à Christophe. Cette fois, elle se révolta ; et cet abus de pouvoir achevant de la délivrer, ce fut alors qu'elle lui dit sur ses mensonges des mots d'une sévérité cruelle, qu'elle se reprocha plus tard comme un crime : car ils jetèrent Lionello dans une crise de fureur, dont il fut réellement malade. Il le fut d'autant plus que sa mère refusa d'y croire. Alors, il souhaita, dans sa rage, de mourir afin de se venger. Il ne se doutait pas que son souhait serait exaucé.

Quand le médecin dut laisser entendre à Grazia que son fils était perdu, elle resta comme frappée de la foudre. Il lui fallut pourtant cacher son désespoir, afin de tromper l'enfant, qui l'avait si souvent trompée. Il soupçonnait que c'était sérieux, cette fois ; mais il ne voulait pas le croire ; et ses yeux quêtaient dans les yeux de sa mère ce reproche de mensonge qui l'avait mis en fureur, alors qu'il mentait. Vint l'heure où il ne fut plus possible de douter. Alors, ce fut terrible pour lui et pour les siens : il ne voulait pas mourir...

Lorsque Grazia le vit enfin endormi, elle n'eut pas un cri, elle ne fit pas une plainte ; elle étonna les siens par son silence ; il ne lui restait plus assez de force pour souffrir ;

elle n'avait qu'un désir : s'endormir, à son tour. Cependant, elle continua d'accomplir tous les actes de sa vie, avec le même calme, en apparence. Après quelques semaines, son sourire reparut même sur sa bouche, plus silencieuse. Personne ne se doutait de sa détresse. Christophe, moins que tout autre. Elle s'était contentée de lui écrire la nouvelle, sans rien lui dire d'elle-même. Aux lettres de Christophe, débordantes d'affection inquiète, elle ne répondit pas. Il voulait venir : elle le pria de n'en rien faire. Au bout de deux ou trois mois, elle reprit avec lui le ton grave et serein, qu'elle avait, avant. Elle eût jugé criminel de se décharger sur lui du poids de sa faiblesse. Elle savait combien l'écho de tous ses sentiments résonnait en lui, et comme il avait besoin de s'appuyer sur elle. Elle ne s'imposait pas une contrainte douloureuse. C'était une discipline qui la sauvait. Dans sa lassitude de vie, deux seules choses la faisaient vivre : l'amour de Christophe, et le fatalisme qui, dans la douleur comme dans la joie, formait le fond de sa nature italienne. Ce fatalisme n'avait rien d'intellectuel : il était l'instinct animal, qui fait marcher la bête harassée, sans qu'elle sente sa fatigue, dans un rêve aux yeux fixes. oubliant les pierres du chemin et son corps,

jusqu'à ce qu'il tombe. Ce fatalisme soutenait son corps. L'amour soutenait son cœur. A présent que sa vie était usée, elle vivait en Christophe. Pourtant, elle évitait, avec plus de soin que jamais, d'exprimer dans ses lettres l'amour qu'elle avait pour lui. Sans doute, parce que cet amour était plus grand. Mais aussi, parce qu'elle sentait peser dessus le *veto* du petit mort, qui lui faisait un crime de cette affection. Alors, elle se taisait, elle s'obligeait à ne plus écrire, de quelque temps.

Christophe ne comprenait pas les raisons de ces silences. Parfois, il saisissait, dans le ton uni et tranquille d'une lettre, des accents inattendus où semblait frémir une voix passionnée. Il en était bouleversé; mais il n'osait rien dire; à peine l'osait-il remarquer; il était comme un homme qui retient son souffle et qui craint de respirer, de peur que l'illusion ne cesse. Il savait que, presque infailliblement, ces accents seraient rachetés, dans la lettre suivante, par une froideur voulue... Puis, de nouveau, le calme... *Meeresstille*...

Georges et Emmanuel se trouvaient réunis chez Christophe. C'était une après-midi. L'un et l'autre étaient pleins de leurs soucis personnels : Emmanuel, de ses déboires littéraires, et Georges, d'une déconvenue dans un concours de sport. Christophe les écoutait avec bonhomie et les raillait affectueusement. On sonna. Georges alla ouvrir. Un domestique apportait une lettre, de la part de Colette. Christophe se mit près de la fenêtre, pour la lire. Ses deux amis avaient repris leur discussion ; ils ne voyaient pas Christophe, qui leur tournait le dos. Il sortit de la chambre, sans qu'ils y prissent garde. Et quand ils le remarquèrent, ils n'en furent pas surpris. Mais comme son absence se prolongeait, Georges alla frapper à la porte de l'autre chambre. Il n'y eut pas de réponse. Georges n'insista point, connaissant les façons bizarres de son vieil ami. Quelques minutes après, Christophe revint. Il avait l'air très calme, très las, très doux. Il s'excusa de les avoir laissés, reprit la conversation où il l'avait

interrompue, leur parlant de leurs ennuis avec bonté, et leur disant des choses qui leur faisaient du bien. Le ton de sa voix les émouvait, sans qu'ils sussent pourquoi.

Ils le quittèrent. Au sortir de chez lui, Georges alla chez Colette. Il la trouva en larmes. Aussitôt qu'elle le vit, elle accourut, demandant :

— Et comment a-t-il supporté le coup, le pauvre ami ? C'est affreux !

Georges ne comprenait pas. Et Colette lui apprit qu'elle venait de faire porter à Christophe la nouvelle de la mort de Grazia.

Elle était partie, sans avoir eu le temps de dire adieu à personne. Depuis quelques mois, les racines de sa vie étaient presque arrachées ; il avait suffi d'un souffle pour l'abattre. La veille de la rechute de grippe qui l'emporta, elle avait reçu une bonne lettre de Christophe. Elle en était tout attendrie. Elle eût voulu l'appeler auprès d'elle ; elle sentait que tout le reste, que tout ce qui les séparait, était faux et coupable. Très lasse, elle remit au lendemain, pour lui écrire. Le lendemain, elle dut rester alitée. Elle commença une lettre, qu'elle n'acheva pas : elle avait le vertige, la tête lui tournait ;

d'ailleurs, elle hésitait à parler de son mal, elle craignait de troubler Christophe. Il était pris en ce moment par les répétitions d'une œuvre chorale et symphonique, écrite sur un poème d'Emmanuel : le sujet les avait passionnés tous deux, car c'était un peu le symbole de leur propre destinée : *La Terre promise.* Christophe en avait souvent parlé à Grazia. La première devait avoir lieu, la semaine suivante..... Il ne fallait pas l'inquiéter. Grazia fit, dans sa lettre, allusion à un simple rhume. Puis, elle trouva que c'était encore trop. Elle déchira la lettre, et elle n'eut pas la force d'en recommencer une autre. Elle se dit qu'elle écrirait, le soir. Le soir, il était trop tard. Trop tard pour le faire appeler. Trop tard même pour écrire..... Comme les choses vont vite ! Quelques heures suffisent à détruire ce qu'il a fallu des siècles pour former..... Grazia eut à peine le temps de donner à sa fille l'anneau qu'elle avait au doigt, et elle la pria de le remettre à son ami. Elle n'avait pas été, jusque-là, très intime avec Aurora. A présent qu'elle partait, elle contemplait passionnément le visage de celle qui restait ; elle s'attachait à la main qui transmettrait son étreinte ; et elle pensait avec joie :

— Je ne m'en vais pas tout à fait.

« Quid? hic, inquam, quis est qui complet aures meas tantus et tam dulcis sonus !... »

(Songe de Scipion).

Un élan de sympathie ramena Georges chez Christophe, après avoir quitté Colette. Depuis longtemps il savait, par les indiscrétions de celle-ci, la place que Grazia tenait dans le cœur de son vieil ami; et même — (la jeunesse n'est guère respectueuse) — il s'en était parfois égayé. Mais en ce moment, il ressentait avec une vivacité généreuse la douleur qu'une telle perte devait causer à Christophe ; et il avait besoin de courir à lui, de l'embrasser, de le plaindre. Connaissant la violence de ses passions, — la tranquillité que Christophe avait montrée tout à l'heure l'inquiétait. Il sonna à la porte. Rien ne bougea. Il sonna de nouveau et frappa, de la façon convenue entre Christophe et lui. Il entendit remuer un fauteuil, et un pas lent et lourd qui venait. Christophe ouvrit. Sa figure était

si calme que Georges, prêt à se jeter dans ses bras, s'arrêta ; il ne sut plus que dire. Christophe demanda doucement :

— C'est toi, mon petit. Tu as oublié quelque chose ?

Georges, troublé, balbutia :

— Oui.

— Entre.

Christophe alla se rasseoir dans le fauteuil où il était avant l'arrivée de Georges ; près de la fenêtre, la tête appuyée contre le dossier, il regardait les toits en face et le ciel du soir qui rougeoyait. Il ne s'occupait pas de Georges. Le jeune homme faisait semblant de chercher sur la table, tout en jetant à la dérobée un coup d'œil vers Christophe. Le visage de celui-ci était immobile ; les reflets du soleil couchant illuminaient le haut des joues et une partie du front. Georges, machinalement, passa dans la pièce voisine, — la chambre à coucher, — comme pour continuer ses recherches. C'était là que Christophe s'était enfermé tout à l'heure avec la lettre. Elle était encore là, sur le lit non défait, qui portait l'empreinte d'un corps. Par terre, sur le tapis, un livre avait glissé. Il était resté ouvert, sur une page froissée. Georges le ramassa et lut, dans l'Évangile, la rencontre de Madeleine avec le Jardinier.

Il revint dans la première pièce, remua quelques objets, à droite, à gauche, pour se donner une contenance, regarda de nouveau Christophe qui n'avait pas bougé. Il eût voulu lui dire combien il le plaignait. Mais Christophe était si lumineux que Georges sentit que toute parole eût été déplacée. C'était lui qui aurait eu plutôt besoin de consolations. Il dit timidement :

— Je m'en vais.

Christophe, sans tourner la tête, dit :

— Au revoir, mon petit.

Georges s'en alla, et ferma la porte sans bruit.

Christophe resta longtemps ainsi. La nuit vint. Il ne souffrait point, il ne méditait point, il ne voyait aucune image précise. Il était comme un homme fatigué, qui écoute une grande musique indistincte, sans chercher à la comprendre. La nuit était avancée, quand il se leva, courbaturé. Il se jeta sur son lit, et s'endormit, d'un sommeil lourd. La symphonie continuait de bruire...

Et voici qu'il *la* vit, elle, la bien-aimée... Elle lui tendait les mains, et souriait, disant :

— Maintenant, tu as passé la région du feu.

Alors, son cœur se fondit. Une paix indicible remplissait les espaces étoilés, où la

musique des sphères étendait ses grandes nappes immobiles et profondes...

Quand il se réveilla (le jour était revenu,) l'étrange bonheur persistait, avec la lueur lointaine des paroles entendues. Il sortit de son lit. Un enthousiasme silencieux et sacré le soulevait.

..... Or vedi, figlio,
tra Beatrice e te è questo muro...

Entre Béatrice et lui, le mur était franchi. Il y avait longtemps déjà que plus de la moitié de son âme était de l'autre côté. A mesure que l'on vit, à mesure que l'on crée, à mesure que l'on aime et qu'on perd ceux qu'on aime, on échappe davantage à la mort. A chaque nouveau coup qui nous frappe, à chaque œuvre nouvelle qu'on frappe, on s'évade de soi, on se sauve dans l'œuvre qu'on a créée, dans l'âme qu'on aimait et qui nous a quittés. A la fin, Rome n'est plus dans Rome; le meilleur de soi est en dehors de soi. La seule Grazia le retenait encore, de ce côté du mur. Et voici qu'à son tour... A présent, la porte était fermée sur le monde de la douleur.

Il vécut une période d'exaltation secrète. Il ne sentait plus le poids d'aucune chaîne.

Il n'attendait plus rien des choses. Il ne dépendait plus de rien. Il était libéré. La lutte était finie. Sorti de la zone des combats et du cercle où régnait le Dieu des mêlées héroïques, *Dominus Deus Sabaoth*, il regardait à ses pieds s'effacer dans la nuit la torche du Buisson Ardent. Qu'elle était loin, déjà ! Quand elle avait illuminé sa route, il se croyait arrivé presque au faîte. Et depuis, quel chemin il avait parcouru ! Cependant, la cime ne paraissait pas plus proche. Il ne l'atteindrait jamais, (il le voyait maintenant), dût-il marcher pendant l'éternité. Mais quand on est entré dans le cercle de lumière et qu'on sait qu'on ne laisse pas derrière soi les aimés, l'éternité n'est pas trop longue pour faire route avec eux.

Il condamna sa porte. Personne n'y frappa. Georges avait dépensé d'un coup toute sa force de compassion ; rentré chez lui, rassuré, le lendemain il n'y pensait plus. Colette était partie pour Rome. Emmanuel ne savait rien ; et, susceptible comme toujours, il gardait un silence piqué, parce que Christophe ne lui avait pas rendu sa visite. Christophe ne fut pas troublé dans le colloque muet qu'il eut pendant des jours avec celle qu'il portait maintenant dans son âme,comme la femme enceinte porte son cher fardeau.

Émouvant entretien, qu'aucun mot n'eût traduit. A peine la musique pouvait-elle l'exprimer. Quand le cœur était plein, plein jusqu'à déborder, Christophe, immobile, les yeux clos, l'écoutait chanter. Ou, des heures, assis devant son piano, il laissait ses doigts parler. Durant cette période, il improvisa plus que dans le reste de sa vie. Il n'écrivait pas ses pensées. A quoi bon ?

Quand, après plusieurs semaines, il recommença à sortir et à voir les autres hommes, sans que personne de ses intimes, sauf Georges, eût un soupçon de ce qui s'était passé, le démon de l'improvisation persista quelque temps encore. Il visitait Christophe, aux heures où on l'attendait le moins. Un soir, chez Colette, Christophe se mit au piano et joua pendant près d'une heure, se livrant tout entier, oubliant que le salon était plein d'indifférents. Ils n'avaient pas envie de rire. Ces terribles improvisations subjuguaient et bouleversaient. Ceux même qui n'en comprenaient pas le sens avaient le cœur serré ; et les larmes étaient venues aux yeux de Colette... Lorsque Christophe eut fini, il se retourna brusquement ; il vit l'émotion des gens, et, haussant les épaules, — il rit.

Il était arrivé au point où la douleur, aussi, est une force, — une force qu'on domine.

La douleur ne l'avait plus, il avait la douleur ; elle pouvait s'agiter et secouer les barreaux : il la tenait en cage.

De cette époque datent ses œuvres les plus poignantes, et aussi les plus heureuses : une scène de l'Evangile, que Georges reconnut :

« *Mulier, quid ploras ?* » — « *Quia tulerunt Dominum meum, et nescio ubi posuerunt eum.* »

Et cum haec dixisset, conversa est retrorsum, et vidit Jesum stantem : et non sciebat quia Jesus est.

— une série de *lieder* tragiques sur les vers de *cantares* populaires d'Espagne, entre autres une sombre chanson, amoureuse et funèbre, comme une flamme noire :

Quisiera ser el sepulcro
Donde á ti te han de enterrar,
Para tenerte en mis brazos
Por toda la eternidad.

(« *Je voudrais être le sépulcre, où l'on doit t'ensevelir, afin de te tenir dans mes bras, pour toute l'éternité.* »)

et deux symphonies, intitulées *l'Ile des Cal-*

mes, et *le Songe de Scipion*, où se réalise plus intimement qu'en aucune autre des œuvres de Jean-Christophe Krafft l'union des plus belles forces musicales de son temps : la pensée affectueuse et savante d'Allemagne aux replis ombreux, la mélodie passionnée d'Italie, et le vif esprit de France, riche de rythmes fins et d'harmonies nuancées.

Cet « enthousiasme que produit le désespoir, au moment d'une grande perte », dura un ou deux mois. Après quoi, Christophe reprit son rang dans la vie, d'un cœur robuste et d'un pas assuré. Le vent de la mort avait soufflé les derniers brouillards du pessimisme, le gris de l'âme stoïcienne, et les fantasmagories du clair-obscur mystique. L'arc-en-ciel avait lui sur les nuées, qui s'effaçaient. Le regard du ciel, plus pur, comme lavé par les larmes, souriait au travers. C'était le soir tranquille sur les monts.

QUATRIÈME PARTIE

L'incendie qui couvait dans la forêt d'Europe commençait à flamber. On avait beau l'éteindre, ici ; plus loin, il se rallumait ; avec des tourbillons de fumée et une pluie d'étincelles, il sautait d'un point à l'autre et brûlait les broussailles sèches. A l'Orient, déjà, des combats d'avant-garde préludaient à la grande guerre des nations. L'Europe tout entière, l'Europe hier encore sceptique et apathique, comme un bois mort, était la proie du feu. Le désir du combat possédait toutes les âmes. A tout instant, la guerre était sur le point d'éclater. On l'étouffait, elle renaissait. Le prétexte le plus futile lui était un aliment. Le monde se sentait à la merci d'un hasard, qui déchaînerait la mêlée. Il attendait. Sur les plus pacifiques pesait le sentiment de la nécessité. Et des idéologues, s'abritant sous l'ombre massive du cyclope Proudhon, célébraient dans la guerre le plus beau titre de noblesse de l'homme...

C'était donc à cela que devait aboutir la

résurrection physique et morale des races d'Occident ! C'était à ces boucheries que les précipitaient les courants d'action et de foi passionnées ! Seul, un génie napoléonien eût pu fixer à cette course aveugle un but prévu et choisi. Mais de génie d'action, il n'y en avait nulle part, en Europe. On eût dit que le monde eût, pour le gouverner, fait choix des plus médiocres. La force de l'esprit humain était ailleurs. — Alors, il ne restait plus qu'à s'en remettre à la pente qui vous entraîne. Ainsi faisaient gouvernants et gouvernés. L'Europe offrait l'aspect d'une vaste veillée d'armes.

Christophe se souvenait d'une veillée analogue, où il avait près de lui le visage anxieux d'Olivier. Mais les menaces de guerre n'avaient été, dans ce temps, qu'un nuage orageux qui passe. A présent, elles couvraient de leur ombre toute l'Europe. Et le cœur de Christophe, aussi, avait changé. A ces haines de nations, il ne pouvait plus prendre part. Il se trouvait dans l'état d'esprit de Gœthe, en 1813. Comment combattre, sans haine ? Et comment haïr, sans jeunesse ? La zone de la haine était désormais passée. De ces grands peuples rivaux, lequel lui était le moins cher ? Il avait appris à connaître leurs mérites à tous, et ce que le monde leur devait. Quand

on est parvenu à un certain degré de l'âme, « *on ne connaît plus de nations*, *on ressent le bonheur ou le malheur des peuples voisins, comme le sien propre* ». Les nuées d'orage sont à vos pieds. Autour de soi, on n'a plus que le ciel, — « *tout le ciel*, *qui appartient à l'aigle* ».

Quelquefois, cependant, Christophe était gêné par l'hostilité ambiante. On lui faisait trop sentir, à Paris, qu'il était de la race ennemie ; même son cher Georges ne résistait pas au plaisir d'exprimer devant lui des sentiments sur l'Allemagne, qui l'attristaient. Alors, il s'éloignait ; il prenait pour prétexte le désir qu'il avait de revoir la fille de Grazia ; il allait, pour quelque temps, à Rome. Mais il n'y trouvait pas un milieu plus serein. La grande peste d'orgueil nationaliste s'était répandue là. Elle avait transformé le caractère italien. Ces gens, que Christophe avait connus indifférents et indolents, ne rêvaient plus que de gloire militaire, de combats, de conquêtes, d'aigles romaines volant sur les sables de Libye ; ils se croyaient revenus au temps des Empereurs. L'admirable était que, de la meilleure foi du monde, les partis d'opposition, socialistes, cléricaux, aussi bien que monarchistes, partageaient ce délire, sans croire le moins du monde être

infidèles à leur cause. C'est là qu'on voit le peu que pèsent la politique et la raison humaine, quand soufflent sur les peuples les grandes passions épidémiques. Celles-ci ne se donnent même pas la peine de supprimer les passions individuelles ; elles les utilisent : tout converge au même but. Aux époques d'action, il en fut toujours ainsi. Les armées d'Henri IV, les Conseils de Louis XIV, qui forgèrent la grandeur française, comptaient autant d'hommes de raison et de foi que de vanité, d'intérêt et de bas épicurisme. Jansénistes et libertins, puritains et verts-galants, en servant leurs instincts, ont servi le même destin. Dans les prochaines guerres, internationalistes et pacifistes feront sans doute le coup de feu, en étant convaincus, comme leurs aïeux de la Convention, que c'est pour le bien des peuples et le triomphe de la paix.

Christophe, souriant avec un peu d'ironie, regardait, de la terrasse du Janicule, la ville disparate et harmonieuse, symbole de l'univers qu'elle domina : ruines calcinées, façades « baroques », bâtisses modernes, cyprès et roses enlacés, — tous les siècles, tous les styles, fondus en une forte et cohérente unité sous la lumière intelligente. Ainsi, l'esprit doit rayonner sur l'univers en

lutte l'ordre et la lumière, qui sont en lui.

Christophe demeurait peu à Rome. L'impression que cette ville faisait sur lui était trop forte : il en avait peur. Pour bien profiter de cette harmonie, il fallait qu'il l'écoutât à distance ; il sentait qu'à rester, il eût couru le risque d'être absorbé par elle, comme tant d'autres de sa race. — De temps en temps, il faisait quelques séjours en Allemagne. Mais, en fin de compte, et malgré l'imminence d'un conflit franco-allemand, c'était Paris qui l'attirait toujours. Sans doute, il y avait son Georges, son fils adoptif. Mais les raisons d'affection n'étaient pas les seules qui eussent prise sur lui. D'autres raisons, de l'ordre intellectuel, n'étaient pas les moins fortes. Pour un artiste habitué à la pleine vie de l'esprit, qui se mêle généreusement à toutes les passions de la grande famille humaine, il était difficile de se réhabituer à vivre en Allemagne. Les artistes n'y manquaient point. L'air manquait aux artistes. Ils étaient isolés du reste de la nation ; elle se désintéressait d'eux ; d'autres préoccupations, sociales ou pratiques, absorbaient l'esprit public. Les poètes s'enfermaient, avec un dédain irrité, dans leur art dédaigné ; ils mettaient leur orgueil à trancher les derniers liens qui le rattachaient à la vie de leur

peuple ; ils n'écrivaient que pour quelques-uns : petite aristocratie pleine de talent, raffinée, inféconde, elle-même divisée en des cercles rivaux de fades initiés, ils étouffaient dans l'étroit espace où ils étaient parqués ; incapables de l'élargir, ils s'acharnaient à le creuser ; ils retournaient le terrain, jusqu'à ce qu'il fût épuisé. Alors, ils se perdaient dans leurs rêves anarchiques, et ils ne se souciaient même pas de mettre en commun leurs rêves. Chacun se débattait sur place, dans le brouillard. Nulle lumière commune. Chacun ne devait attendre de lumière que de soi.

Là-bas, au contraire, de l'autre côté du Rhin, chez les voisins de l'Ouest, soufflaient périodiquement sur l'art les grands vents des passions collectives, les tourmentes publiques. Et, dominant la plaine, comme leur tour Eiffel au-dessus de Paris, luisait au loin le phare jamais éteint d'une tradition classique, conquise par des siècles de labeur et de gloire, transmise de main en main, et qui, sans asservir ni contraindre l'esprit, lui indiquait la route que les siècles ont suivie, et faisait communier tout un peuple dans sa lumière. Plus d'un esprit allemand, — oiseaux égarés dans la nuit, — venaient à tire d'ailes vers le anal lointain. Mais qui se doute, en France,

de la force de sympathie qui pousse vers la France tant de cœurs généreux de la nation voisine ! Tant de loyales mains tendues, qui ne sont pas responsables des crimes de la politique !... Et vous ne nous voyez pas non plus, frères d'Allemagne, qui vous disons : « Voici nos mains. En dépit des mensonges et des haines, on ne nous séparera point. Nous avons besoin de vous, vous avez besoin de nous, pour la grandeur de notre esprit et de nos races. Nous sommes les deux ailes de l'Occident. Qui brise l'une, le vol de l'autre est brisé. Vienne la guerre ! Elle ne rompra point l'étreinte de nos mains et l'essor de nos génies fraternels. »

Ainsi pensait Christophe. Il sentait à quel point les deux peuples se complètent mutuellement, et comme leur esprit, leur art, leur action sont infirmes et boiteux, privés du secours l'un de l'autre. Pour lui, originaire de ces pays du Rhin, où se mêlent en un flot les deux civilisations, il avait eu, dès son enfance, l'instinct de leur union nécessaire ; tout le long de sa vie, l'effort inconscient de son génie avait été de maintenir l'équilibre et l'aplomb des deux puissantes ailes. Plus il était riche de rêves germaniques, plus il avait besoin de la clarté d'esprit et de l'ordre latins. De là, que la France lui était si chère.

Il y goûtait le bienfait de se connaître mieux et de se maîtriser. En elle seule, il était lui-même, tout entier.

Il prenait son parti des éléments qui cherchaient à lui nuire. Il s'assimilait les énergies étrangères à la sienne. Un vigoureux esprit, quand il se porte bien, absorbe toutes les forces, même celles qui lui sont ennemies ; et il en fait sa chair. Il vient même un moment où l'on est plus attiré par ce qui vous ressemble le moins : car l'on y trouve une plus abondante pâture.

De fait, Christophe avait plus de plaisir aux œuvres de certains artistes qu'on lui opposait comme rivaux, qu'à celles de ses imitateurs :— car il avait des imitateurs, qui se disaient ses disciples, à son grand désespoir. C'étaient de braves garçons, pleins de vénération pour lui, laborieux, estimables, doués de toutes les vertus. Christophe eût donné beaucoup pour aimer leur musique ; mais — (c'était bien sa chance !) — il n'y avait pas moyen : il la trouvait nulle. Il était mille fois plus séduit par le talent de musiciens qui lui étaient personnellement antipathiques et qui représentaient en art des tendances ennemies des siennes... Eh! qu'importe ? Ceux-ci, du moins, vivaient ! La vie est, par elle-même, une telle vertu que qui en est dépourvu, fût-il doué de

toutes les autres vertus, ne sera jamais un honnête homme tout à fait, car il n'est pas tout à fait un homme. Christophe disait, en plaisantant, qu'il ne reconnaissait comme disciples que ceux qui le combattaient. Et quand un jeune artiste venait lui parler de sa vocation musicale, et croyait s'attirer sa sympathie, en le flagornant, il lui demandait :

— Ainsi, ma musique vous satisfait? C'est de cette manière que vous exprimeriez votre amour, ou votre haine?

— Oui, maître.

— Eh bien, taisez-vous. Vous n'avez donc rien à dire.

Cette horreur des esprits soumis, qui sont nés pour obéir, ce besoin de respirer d'autres pensées que la sienne, l'attirait de préférence dans des milieux dont les idées étaient diamétralement opposées aux siennes. Il avait comme amis des gens pour qui son art, sa foi idéaliste, ses conceptions morales étaient lettre morte ; ils avaient des façons différentes d'envisager la vie, l'amour, le mariage, la famille, tous les rapports sociaux : — de bonnes gens d'ailleurs, mais qui semblaient appartenir à une autre époque de l'évolution morale ; les angoisses et les scrupules qui avaient dévoré une partie de

la vie de Christophe leur eussent été incompréhensibles. Tant mieux pour eux, sans doute! Christophe ne désirait pas les leur faire comprendre. Il ne demandait pas aux autres, en pensant comme lui, d'affermir sa pensée : de sa pensée, il était sûr. Il leur demandait d'autres pensées à connaître, d'autres âmes à aimer. Aimer, connaître, toujours plus. Voir et apprendre à voir. Il avait fini, non seulement par admettre chez les autres des tendances d'esprit qu'il avait autrefois combattues, mais par s'en réjouir : car elles lui paraissaient contribuer à la fécondité de l'univers. Il en aimait mieux Georges de ne pas prendre la vie au tragique, comme lui. L'humanité serait trop pauvre et de couleur trop grise, si elle était uniformément revêtue du sérieux moral, de la contrainte héroïque dont Christophe était armé. Elle avait besoin de joie, d'insouciance, d'audace irrévérencieuse à l'égard des idoles, de toutes les idoles, même des plus saintes. Vive « *le sel gaulois, qui ravive la terre* » *!* Le scepticisme et la foi ne sont pas moins nécessaires. Le scepticisme, qui ronge la foi d'hier, va préparer la place à la foi de demain... Comme tout s'éclaire pour qui, s'éloignant de la vie, ainsi que d'un beau tableau, voit se fondre en une harmonieuse magie

les couleurs divisées qui, de près, se heurtaient !

Les yeux de Christophe s'étaient ouverts à l'infinie variété du monde matériel, comme du monde moral. Ç'avait été une de ses conquêtes principales, depuis le premier voyage en Italie. A Paris, il s'était lié surtout avec des peintres et des sculpteurs ; il trouvait que le meilleur du génie français était en eux. La hardiesse triomphante, avec laquelle ils poursuivaient, ils étreignaient le mouvement, la couleur qui vibre, ils arrachaient les voiles dont s'enveloppe la vie, faisait bondir le cœur, d'allégresse. Richesse inépuisable, pour celui qui sait voir, d'une goutte de lumière, d'une seconde de vie ! Que compte, auprès de ces délices souveraines de l'esprit, le vain tumulte des disputes et des guerres ?... Mais ces disputes mêmes et ces guerres font partie du merveilleux spectacle. Il faut tout embrasser, et vaillamment, joyeusement, jeter dans la fonte ardente de notre cœur et les forces qui nient et celles qui affirment, ennemies et amies, tout le métal de vie. La fin de tout, c'est la statue qui s'élabore en nous, le fruit divin de l'esprit ; et tout est bon qui contribue à le rendre plus beau, fût-ce au prix de notre sacrifice. Qu'importe celui qui crée ? Il n'y a de réel que ce qu'on

crée... Vous ne nous atteignez pas, ennemis qui voulez nous nuire. Nous sommes hors de vos coups... Vous mordez le manteau vide. Il y a beau temps que je suis ailleurs.

Sa création musicale avait pris des formes plus sereines. Ce n'étaient plus les orages du printemps, qui naguère s'amassaient, éclataient, disparaissaient soudain. C'étaient les blancs nuages de l'été, montagnes de neige et d'or, grands oiseaux de lumière, qui planent avec lenteur et remplissent le ciel... Créer. Moissons qui mûrissent, au soleil calme d'août...

D'abord, une torpeur vague et puissante, l'obscure joie de la grappe pleine, de l'épi gonflé, de la femme enceinte qui couve son fruit mûr. Un bourdonnement d'orgue ; la ruche où les abeilles chantent, au fond du panier... De cette musique sombre et dorée, comme un rayon de miel d'automne, peu à peu se détache le rythme qui la mène ; la ronde des planètes se dessine ; elle tourne...

Alors, la volonté paraît. Elle saute sur la

croupe du rêve hennissant qui passe, et le serre entre ses genoux. L'esprit reconnaît les lois du rythme qui l'entraîne ; il dompte les forces déréglées, et leur fixe la voie et le but où il va. La symphonie de la raison et de l'instinct s'organise. L'ombre s'éclaire. Sur le long ruban de route qui se déroule, se marquent par étapes des foyers lumineux, qui seront à leur tour dans l'œuvre en création les noyaux de petits mondes planétaires enchaînés à l'enceinte de leur système solaire...

Les grandes lignes du tableau sont désormais arrêtées. A présent son visage surgit de l'aube incertaine. Tout se précise : l'harmonie des couleurs et le trait des figures. Pour mener l'œuvre à son achèvement, toutes les ressources de l'être sont mises à réquisition. La cassolette de mémoire est ouverte, et ses parfums s'exhalent. L'esprit déchaîne les sens ; il les laisse délirer, et se tait ; mais, tapi à côté, il les guette et il choisit sa proie...

Tout est prêt ; l'équipe de manœuvres exécute, avec les matériaux ravis aux sens, l'œuvre dessinée par l'esprit. Il faut au grand architecte de bons ouvriers qui sachent leur métier et ne ménagent point leurs forces. La cathédrale s'achève.

« Et Dieu contemple son œuvre. Et Il voit qu'*elle n'est pas bonne encore.* »

L'œil du maître embrasse l'ensemble de sa création ; et sa main parfait l'harmonie.....

Le rêve est accompli. *Te Deum*.....

Les blancs nuages de l'été, grands oiseaux de lumière, planent avec lenteur ; et le ciel est couvert de leurs ailes éployées.

Il s'en fallait pourtant que sa vie fût réduite tout entière à son art. Un homme de sa sorte ne peut se passer d'aimer ; et non pas seulement de cet amour égal, que l'esprit de l'artiste répand sur tout ce qui est : non, il faut qu'il *préfère* ; il faut qu'il se donne à des êtres de son choix. Ce sont les racines de l'arbre. Par là se renouvelle tout le sang de son cœur.

Le sang de Christophe n'était pas près d'être tari. Un amour le baignait, qui formait le meilleur de sa joie. Un double amour, pour la fille de Grazia et le fils d'Olivier. Il les unissait dans sa pensée. Il allait les unir, dans la réalité.

Georges et Aurora s'étaient rencontrés chez Colette. Aurora habitait dans la maison de sa cousine. Elle passait une partie de l'année à Rome, le reste du temps à Paris. Elle avait dix-huit ans, Georges cinq ans de plus. Grande, droite, élégante, la tête petite

et la figure large, blonde, le teint hâlé, une petite ombre de duvet sur la lèvre, les yeux clairs dont le regard riant ne se fatiguait pas à penser, le menton un peu charnu, les mains brunes, de beaux bras ronds et robustes et la gorge bien faite, elle avait un air gai, matériel et fier. Nullement intellectuelle, très peu sentimentale, elle avait hérité de sa mère sa nonchalante paresse. Elle dormait à poings fermés, onze heures, tout d'un trait. Le reste du temps, elle flânait, en riant, à demi éveillée. Christophe la nommait *Dornröschen*, — la Belle au Bois dormant. Elle lui rappelait sa petite Sabine. Elle chantait en se couchant, elle chantait en se levant, elle riait sans raison, d'un bon rire enfantin, en avalant son rire, comme un hoquet. On ne savait à quoi elle passait ses journées. Tous les efforts de Colette pour la parer de ce brillant factice, qu'on plaque si aisément sur l'esprit des jeunes filles, comme un vernis laqué, avaient été perdus : le vernis ne tenait point. Elle n'apprenait rien ; elle mettait des mois à lire un livre, qu'elle trouvait très beau, sans pouvoir se souvenir, huit jours après, du titre ni du sujet ; elle faisait sans trouble des fautes d'orthographe et commettait, en parlant de choses savantes, des erreurs drôlatiques. Elle était rafraîchissante par sa jeunesse, sa gaieté,

son manque d'intellectualisme, même par ses défauts, par son étourderie qui touchait quelquefois à l'indifférence, par son naïf égoïsme. Si spontanée, toujours. Cette petite fille, simple et paresseuse, savait être, à ses heures, coquette, innocemment : alors, elle tendait ses lignes aux petits jeunes gens, elle faisait de la peinture en plein air, jouait des nocturnes de Chopin, promenait des livres de poésie qu'elle ne lisait point, avait des conversations idéalistes et des chapeaux qui ne l'étaient pas moins.

Christophe l'observait et riait sous cape. Il avait pour Aurora une tendresse paternelle, indulgente et railleuse. Et il avait aussi une piété secrète, qui s'adressait à celle qu'il avait aimée autrefois et qui reparaissait, avec une jeunesse nouvelle, pour un autre amour que le sien. Personne ne connaissait la profondeur de son affection. La seule à la soupçonner était Aurora. Depuis son enfance, elle avait presque toujours vu Christophe auprès d'elle ; elle le considérait comme quelqu'un de la famille. Dans ses peines d'autrefois, moins aimée que son frère, elle se rapprochait instinctivement de Christophe. Elle devinait en lui une peine analogue ; il voyait son chagrin ; et sans se les confier, ils les mettaient en commun. Plus tard, elle

avait découvert le sentiment qui unissait sa mère et Christophe ; il lui semblait qu'elle était du secret, quoiqu'ils ne l'y eussent jamais associée. Elle connaissait le sens du message, dont elle avait été chargée par Grazia mourante, et de l'anneau qui était maintenant à la main de Christophe. Ainsi, existaient entre elle et lui des liens cachés, qu'elle n'avait pas besoin de comprendre clairement, pour les sentir dans leur complexité. Elle était sincèrement attachée à son vieil ami, bien qu'elle n'eût jamais pu faire l'effort de jouer ou de lire ses œuvres. Assez bonne musicienne pourtant, elle n'avait même pas la curiosité de couper les pages d'une partition, qui lui avait été dédiée. Elle aimait à venir causer familièrement avec lui. — Elle vint plus souvent, quand elle sut qu'elle pouvait rencontrer chez lui Georges Jeannin.

Et Georges, de son côté, n'avait jamais trouvé jusqu'alors tant d'intérêt à la société de Christophe.

Cependant, les deux jeunes gens furent lents à se douter de leurs vrais sentiments. Ils s'étaient vus d'abord, d'un regard moqueur. Ils ne se ressemblaient guère. L'un était vif-argent, et l'autre eau qui dort. Mais il ne se passa pas beaucoup de temps avant

que le vif-argent s'ingéniât à paraître plus calme et que l'eau dormante se réveillât. Georges critiquait la toilette d'Aurora, son goût italien, — un léger manque de nuances, une certaine préférence pour les couleurs tranchées. Aurora aimait à railler, imitait plaisamment la façon de parler de Georges, hâtive et un peu précieuse. Et tout en s'en moquant, tous deux prenaient plaisir.....était-ce à s'en moquer, ou à s'en entretenir? Même, ils en entretenaient aussi Christophe, qui, loin de les contredire, malicieusement transmettait de l'un à l'autre les petites flèches. Ils affectaient de ne pas s'en soucier ; mais ils faisaient la découverte qu'ils s'en souciaient beaucoup trop, au contraire ; et incapables, surtout Georges, de cacher leur dépit, ils se livraient, à la première rencontre, de vives escarmouches. Les piqûres étaient légères ; ils avaient peur de se faire du mal ; et la main qui les frappait leur était si chère qu'ils avaient plus de plaisir aux coups qu'ils recevaient qu'à ceux qu'ils portaient. Ils s'observaient curieusement, avec des yeux qui cherchaient les défauts de l'autre et y trouvaient des attraits. Mais ils n'en convenaient point. Chacun, seul avec Christophe, protestait que l'autre lui était insupportable. Ils n'en profitaient pas moins de toutes les occasions que

Christophe leur offrait de se rencontrer.

Un jour qu'Aurora était chez son vieil ami et venait de lui annoncer sa visite pour le dimanche suivant, dans la matinée, — Georges, entrant en coup de vent, selon son habitude, dit à Christophe qu'il viendrait dimanche, dans l'après-midi. Le dimanche matin, Christophe attendit vainement Aurora. A l'heure indiquée par Georges, elle parut, s'excusant d'avoir été empêchée de venir, plus tôt ; elle broda là-dessus toute une petite histoire. Christophe, qui s'amusait de son innocente rouerie, lui dit :

— C'est dommage. Tu aurais trouvé Georges ; il est venu, nous avons déjeuné ensemble ; il ne pouvait pas rester, cet après-midi.

Aurora, déconfite, n'écoutait plus ce que lui disait Christophe. Il parlait, de bonne humeur. Elle répondait distraitement ; elle n'était pas loin de lui en vouloir. On sonna. C'était Georges. Aurora fut saisie. Christophe la regardait, en riant. Elle comprit qu'il s'était moqué d'elle ; elle rit et rougit. Il la menaçait du doigt, avec malice. Brusquement, avec effusion, elle courut l'embrasser. Il lui soufflait à l'oreille :

— *Biricchina*, *ladroncella*, *furbetta*...

Et elle lui mettait sa main sur la bouche, pour l'obliger à se taire.

Georges ne comprenait rien à ces rires et à ces embrassades. Son air étonné, et même un peu vexé, ajoutait à la joie des deux autres.

Ainsi, Christophe travaillait à rapprocher les deux enfants. Et quand il eut réussi, il se le reprocha presque. Il les aimait autant l'un que l'autre : mais il jugeait plus sévèrement Georges ; il connaissait ses faiblesses, il idéalisait Aurora ; il se croyait responsable du bonheur de celle-ci plus que de celui de Georges : car il lui semblait que Georges était un peu son fils, était un peu lui-même. Et il se demandait s'il n'était pas coupable, en donnant à l'innocente Aurora un compagnon, qui ne l'était guère.

Mais un jour qu'il passait près d'une charmille, où les deux jeunes gens étaient assis, — (c'était très peu de temps après leurs fiançailles) — il entendit, avec un serrement de cœur, Aurora, qui questionnait en plaisantant Georges sur une de ses aventures passées, et Georges qui racontait, sans se faire prier. D'autres bribes d'entretiens, dont ils ne se cachaient point, lui montrèrent qu'Aurora se trouvait beaucoup plus à l'aise que lui-même dans les idées morales de Georges. Tout en étant très épris l'un de l'autre, on sentait qu'ils ne se regardaient nullement comme

liés pour toujours ; ils apportaient, dans les questions relatives à l'amour et au mariage, un esprit de liberté, qui devait avoir sa beauté, mais qui tranchait singulièrement avec l'ancien système de mutuel dévouement *usque ad mortem*. Et Christophe regardait, avec un peu de mélancolie... Comme ils étaient déjà loin de lui ! Comme elle va vite, la barque qui emporte nos enfants !..... Patience ! un jour viendra, on se retrouvera tous au port.

En attendant, la barque ne s'inquiétait guère de la route à suivre ; elle flottait à tous les vents du jour. — Cet esprit de liberté, qui tendait à modifier les mœurs d'alors, il eût semblé naturel qu'il s'établît aussi dans les autres domaines de la pensée et de l'action. Mais il n'en était rien : la nature humaine se soucie peu de la contradiction. Dans le même temps que les mœurs devenaient plus libres, l'intelligence le devenait moins ; elle demandait à la religion de la remettre au licou. Et ce double mouvement en sens inverse s'effectuait, avec un magnifique illogisme, dans les mêmes âmes. Georges et Aurora s'étaient laissé gagner par le nouveau courant catholique, qui était en train de conquérir une partie des gens du monde et des intellectuels. Rien n'était plus curieux

que la façon dont Georges, frondeur de nature, impie comme on respire, sans même y prendre garde, qui ne s'était jamais soucié ni de Dieu ni du diable, — un vrai petit Gaulois qui se moque de tout, — brusquement avait déclaré que la vérité était là. Il lui en fallait une ; et celle-ci s'accordait avec son besoin d'action, son atavisme de bourgeois français et sa lassitude de la liberté. Le jeune poulain avait assez vagabondé ; il revenait, de lui-même, se faire attacher à la charrue de la race. L'exemple de quelques amis avait suffi. Georges, ultra-sensible aux moindres pressions atmosphériques de la pensée environnante, fut un des premiers pris. Et Aurora le suivit, comme elle l'eût suivi n'importe où. Aussitôt, ils devinrent sûrs d'eux et méprisants pour ceux qui ne pensaient pas comme eux. O ironie ! Ces deux enfants frivoles étaient sincèrement croyants, alors que la pureté morale, le sérieux, l'ardent effort de Grazia et d'Olivier ne leur avaient jamais valu de l'être, malgré tout leur désir.

Christophe observait curieusement cette évolution des âmes. Il n'essayait pas de la combattre, comme l'eût voulu Emmanuel, dont le libre idéalisme s'irritait de ce retour de l'ancien ennemi. On ne

combat pas le vent qui passe. On attend qu'il ait passé. La raison humaine était fatiguée. Elle venait de fournir un gigantesque effort. Elle cédait au sommeil; et, comme l'enfant harassé d'une longue journée, avant de s'endormir, elle disait ses prières. La porte des rêves s'était rouverte : à la suite de la religion, les souffles théosophiques, mystiques, ésotériques, occultistes, visitaient le cerveau de l'Occident. La philosophie même vacillait. Leurs dieux de la pensée, Bergson, William James, titubaient. Jusqu'à la science, où se manifestaient les signes de fatigue de la raison. Un moment à passer. Laissons-les respirer. Demain, l'esprit se réveillera, plus alerte et plus libre... Le sommeil est bon, quand on a bien travaillé. Christophe, qui n'avait guère eu le temps d'y céder, était heureux, pour ses enfants, qu'ils en jouissent, à sa place, qu'ils eussent le repos de l'âme, la sécurité de la foi, la confiance absolue, imperturbable, en leurs rêves. Il n'aurait pas voulu, ni pu, faire échange avec eux. Mais il se disait que la mélancolie de Grazia et l'inquiétude d'Olivier trouvaient l'apaisement dans leurs fils et que c'était bien, ainsi.

— « Tout ce que nous avons souffert, moi, mes amis, tant d'autres que je n'ai pas con-

nus et qui vivaient avant nous, tout a été pour que ces deux enfants atteignissent à la joie... Cette joie, Antoinette, pour qui tu étais faite, et qui te fut refusée!... Ah ! si les malheureux pouvaient goûter, par avance, le bonheur qui sortira, un jour, de leurs vies sacrifiées ! »

Pourquoi eût-il cherché à discuter ce bonheur ? Il ne faut pas vouloir que les autres soient heureux à notre façon, mais à la leur. Tout au plus, demandait-il doucement à Georges et à Aurora qu'ils n'eussent pas trop de mépris pour ceux qui, comme lui, ne partageaient pas leur foi.

Ils ne se donnaient même pas la peine de discuter avec lui. Ils avaient l'air de se dire :

— Il ne peut pas comprendre...

Il était, pour eux, du passé. Et, à ne rien céler, ils n'attachaient pas au passé une énorme importance. Entre eux, il leur arrivait de causer innocemment de ce qu'ils feraient plus tard, quand Christophe « ne serait plus là »... — Pourtant, ils l'aimaient bien... Ces terribles enfants, qui poussent autour de vous, comme des lianes! Cette force de la nature, qui se hâte, qui vous chasse...

— « Va-t-en ! Va-t-en ! Ote-toi de là ! A mon tour !... »

Christophe, qui entendait leur langage muet, avait envie de leur dire :

— Ne vous pressez pas tant ! Je me trouve bien, ici. Regardez-moi encore comme quelqu'un de vivant.

Il se divertissait de leur naïve impertinence.

— Dites tout de suite, fit-il avec bonhomie, un jour qu'ils l'avaient accablé de leur air dédaigneux, dites tout de suite que je suis une vieille bête.

— Mais non, mon vieil ami, dit Aurora, en riant de tout son cœur. Vous êtes le meilleur ; mais il y a des choses que vous ne savez pas.

— Et que tu sais, petite fille ? Voyez la grande sagesse !

— Ne vous moquez pas. Moi, je ne sais pas grand'chose. Mais, lui, Georges, il sait.

Christophe sourit :

— Oui, tu as raison, petite. Il sait toujours, celui qu'on aime.

Ce qui lui était beaucoup plus difficile que de se soumettre à leur supériorité intellectuelle, c'était de subir leur musique. Ils mettaient sa patience à une rude épreuve. Le piano ne chômait pas, quand ils venaient chez lui. Il semblait que, pareils aux oiseaux, l'amour éveillât leur ramage. Mais ils n'é-

taient pas, à beaucoup près, aussi habiles à chanter. Aurora ne se faisait pas d'illusion sur son talent. Il n'en était pas de même pour celui de son fiancé ; elle ne voyait aucune différence entre le jeu de Georges et celui de Christophe. Peut-être préférait-elle la façon de Georges. Et celui-ci, malgré sa finesse ironique, n'était pas loin de se laisser convaincre par la foi de son amoureuse. Christophe n'y contredisait pas ; malicieusement, il abondait dans le sens des paroles de la jeune fille, (quand il ne lui arrivait pas, toutefois, de quitter la place, excédé, en frappant les portes un peu fort.) Il écoutait, avec un sourire affectueux et apitoyé, Georges, jouant au piano *Tristan*. Ce pauvre petit bonhomme mettait, à traduire ces pages formidables, une conscience appliquée, une douceur aimable de jeune fille, pleine de bons sentiments. Christophe riait tout seul. Il ne voulait pas dire au jeune garçon pourquoi il riait. Il l'embrassait. Il l'aimait bien, ainsi. Il l'aimait peut-être mieux... Pauvre petit !... O vanité de l'art !...

Il s'entretenait souvent de « ses enfants » — (il les nommait ainsi) — avec Emmanuel. Emmanuel, qui avait de l'affection pour Georges, disait, en plaisantant, que Christophe aurait dû le lui céder, il avait déjà Aurora : ce n'était pas juste, il accaparait tout.

Leur amitié était devenue quasi-légendaire dans le monde parisien, quoiqu'ils vécussent à l'écart. Emmanuel s'était pris d'une passion pour Christophe. Il ne voulait pas la lui montrer, par orgueil ; il la cachait sous des façons brusques ; il le rudoyait parfois. Mais Christophe n'en était pas dupe. Il savait combien ce cœur lui était maintenant dévoué, et il en connaissait le prix. Ils ne passaient pas de semaine, sans se voir deux ou trois fois. Quand leur mauvaise santé les empêchait de sortir, ils s'écrivaient. Des lettres, qui semblaient venir de régions éloignées. Les événements extérieurs les intéressaient moins que certains progrès de l'esprit dans les

sciences et dans l'art. Ils vivaient en leur pensée, méditant sur leur art, ou distinguant, sous le chaos des faits, la petite lueur inaperçue qui marque dans l'histoire de l'esprit humain.

Le plus souvent, Christophe venait chez Emmanuel. Bien que, depuis une récente maladie, il ne fût pas beaucoup mieux portant que son ami, ils avaient pris l'habitude de trouver naturel que la santé d'Emmanuel eût droit à plus de ménagements. Christophe ne montait plus sans peine les six étages d'Emmanuel ; et quand il était arrivé, il lui fallait un bon moment avant de reprendre haleine. Ils savaient aussi mal se soigner l'un que l'autre. En dépit de leurs bronches malades et de leurs accès d'oppression, ils étaient des fumeurs enragés. C'était une des raisons pour lesquelles Christophe préférait que leurs rendez-vous eussent lieu chez Emmanuel, plutôt que chez lui : car Aurora lui faisait la guerre, pour sa manie de fumer ; et il se cachait d'elle. Il arrivait aux deux amis d'être pris de quintes de toux, au milieu de leurs discours ; alors, ils devaient s'interrompre et se regardaient, en riant, comme des écoliers en faute ; et parfois l'un des deux faisait la leçon à celui qui toussait ; mais, le souffle revenu, l'autre protestait avec

énergie que la fumée n'y était pour rien.

Sur la table d'Emmanuel, dans un espace libre au milieu de ses papiers, était couché un chat gris, qui regardait les deux fumeurs, gravement, d'un air de reproche. Christophe disait qu'il était leur conscience vivante; pour l'étouffer, il mettait son chapeau dessus. C'était un chat malingre, de l'espèce la plus vulgaire, qu'Emmanuel avait ramassé dans la rue, à demi assommé; il ne s'était jamais bien remis des brutalités, mangeait peu, jouait à peine, ne faisait aucun bruit; très doux, suivant son maître de ses yeux intelligents, malheureux quand il n'était point là, content d'être couché sur la table, près de lui, ne se laissant distraire de sa méditation que pour contempler pendant des heures, avec extase, la cage où voletaient les oiseaux inaccessibles, ronronnant poliment à la moindre marque d'attention, se prêtant avec patience aux caresses capricieuses d'Emmanuel, un peu rudes de Christophe, et prenant toujours garde de ne griffer ni mordre. Il était délicat, un de ses yeux pleurait; il toussotait; s'il avait pu parler, il n'eût certes pas eu l'effronterie de soutenir, comme les deux amis, « que la fumée n'y était pour rien »; mais d'eux, il acceptait tout; il avait l'air de penser :

— Ils sont hommes, ils ne savent pas ce qu'ils font.

Emmanuel s'était attaché à lui, parce qu'il trouvait une analogie entre le sort de cette bête souffreteuse et le sien. Christophe prétendait que les ressemblances s'étendaient jusqu'à l'expression du regard.

— Pourquoi pas? disait Emmanuel.

Les animaux reflètent leur milieu. Leur physionomie s'affine, selon les maîtres qu'ils fréquentent. Le chat d'un imbécile n'a pas le même regard que le chat d'un homme d'esprit. Un animal domestique peut devenir bon ou méchant, franc ou sournois, fin ou stupide, non seulement suivant les leçons que lui donne son maître, mais selon ce qu'est son maître. Il n'est même pas besoin de l'influence des hommes. Les lieux modèlent les bêtes, à leur image. Un paysage intelligent illumine les yeux des animaux. — Le chat gris d'Emmanuel était en harmonie avec la mansarde étouffée et le maître infirme, qu'éclairait le ciel parisien.

Emmanuel s'était humanisé. Il n'était plus le même qu'aux premiers temps de sa connaissance avec Christophe. Une tragédie domestique l'avait profondément ébranlé. Sa compagne, à qui il avait fait sentir trop clairement, dans une heure d'exaspération,

la lassitude que lui causait le poids de son affection, avait brusquement disparu. Il l'avait cherchée, toute une nuit, bouleversé d'inquiétudes. Il avait fini par la trouver dans un poste de police, où on l'avait gardée. Elle avait voulu se jeter dans la Seine ; un passant l'avait retenue par ses vêtements, au moment où elle enjambait le parapet d'un pont ; elle avait refusé de donner son adresse et son nom ; elle voulait recommencer. Le spectacle de cette douleur avait accablé Emmanuel ; il ne pouvait supporter la pensée qu'après avoir souffert des autres, il faisait souffrir, à son tour. Il avait ramené chez lui la désespérée, il s'était appliqué à panser la blessure qu'il avait ouverte, à rendre à l'exigeante amie la confiance dans l'affection qu'elle voulait trouver. Il avait fait taire ses révoltes, il s'était résigné à cet amour absorbant, il lui avait dévoué ce qui lui restait de vie. Toute la sève de son génie avait reflué à son cœur. Cet apôtre de l'action en était arrivé à croire qu'il n'y avait qu'une action qui fût bonne : ne pas faire de mal. Son rôle était fini. Il semblait que la Force qui soulève les grandes marées humaines ne se fût servie de lui que comme d'un instrument, pour déchaîner l'action. Une fois l'ordre accompli, il n'était plus rien : l'action continuait sans lui.

Il la regardait continuer, à peu près résigné aux injustices qui le touchaient personnellement, pas tout à fait à celles qui concernaient sa foi. Car bien que, libre-penseur, il se prétendît affranchi de toute religion et qu'il traitât en plaisantant Christophe de clérical déguisé, il avait son autel, comme tout esprit puissant, qui déifie les rêves auxquels il se sacrifie. L'autel était déserté maintenant ; et Emmanuel en souffrait. Comment voir sans douleur les saintes idées qu'on a eu tant de peine à faire vaincre, pour lesquelles les meilleurs, depuis un siècle, ont souffert tant de tourments, foulées aux pieds par ceux qui viennent ! Tout ce magnifique héritage de l'idéalisme français, — cette foi dans la Liberté, qui eut ses saints, ses martyrs, ses héros, cet amour de l'humanité, cette aspiration religieuse à la fraternité des nations et des races, — avec quelle aveugle brutalité ces jeunes gens le saccagent ! Quel délire les a pris de regretter les monstres que nous avions vaincus, de se remettre sous le joug que nous avions brisé, de rappeler à grands cris le règne de la Force, et de rallumer la haine, la démence de la guerre dans le cœur de ma France !

— Ce n'est pas seulement en France, c'est dans le monde entier, disait Christophe, d'un

air riant. De l'Espagne à la Chine, la même bourrasque souffle. Plus un coin où l'on puisse s'abriter contre le vent! Vois, cela devient comique : jusqu'à ma Suisse elle-même, qui se fait nationaliste !

— Tu trouves cela consolant ?

— Assurément. On voit là que de tels courants ne sont pas dus aux ridicules passions de quelques hommes, mais à un Dieu caché qui mène l'univers. Et devant ce Dieu, j'ai appris à m'incliner. Si je ne le comprends pas, c'est ma faute, non la sienne. Essaie de le comprendre. Mais qui de vous s'en inquiète ? Vous vivez au jour le jour, vous ne voyez pas plus loin que la borne prochaine, et vous vous imaginez qu'elle marque le terme du chemin ; vous voyez la vague qui vous emporte, et vous ne voyez pas la mer! La vague d'aujourd'hui, c'est la vague d'hier, c'est le flot de nos âmes, qui lui a ouvert la route. La vague d'aujourd'hui creusera le sillon de la vague de demain, qui la fera oublier, comme est oubliée la nôtre. Je n'admire ni ne crains le nationalisme de l'heure présente. Il s'écoule, avec l'heure; il passe, il est passé. Il est un degré de l'échelle. Monte au faîte! Il est le sergent-fourrier de l'armée qui va venir. Écoute déjà sonner ses fifres et ses tambours !...

(Christophe battait du tambour sur la table, où le chat, réveillé, sursauta.)

... Chaque peuple, aujourd'hui, sent l'impérieux besoin de rassembler ses forces et d'en dresser le bilan. C'est que, depuis un siècle, les peuples ont été transformés par leur pénétration mutuelle et par l'immense apport de toutes les intelligences de l'univers, bâtissant la morale, la science, la foi nouvelles. Il faut que chacun fasse son examen de conscience et sache exactement qui il est et quel est son bien, avant d'entrer, avec les autres, dans le nouveau siècle. Un nouvel âge vient. L'humanité va signer un nouveau bail avec la vie. Sur de nouvelles lois, la société va revivre. C'est dimanche, demain. Chacun fait ses comptes de la semaine, chacun lave son logis et veut sa maison nette, avant de s'unir aux autres, devant le Dieu commun, et de conclure avec lui le nouveau pacte d'alliance.

Emmanuel regardait Christophe ; et ses yeux reflétaient la vision qui passait. Il se tut, quelque temps après que l'autre eut parlé ; puis, il dit :

— Tu es heureux, Christophe ! Tu ne vois pas la nuit.

— Je vois dans la nuit, dit Christophe. J'y ai assez vécu. Je suis un vieux hibou.

Vers cette époque, ses amis remarquèrent un changement dans ses manières. Il était souvent distrait, comme absent. Il n'écoutait pas bien ce qu'on lui disait. Il avait l'air absorbé et souriant. Quand on lui faisait remarquer ses distractions, il s'excusait affectueusement. Il parlait de lui parfois, à la troisième personne :

— Krafft vous fera cela...

ou...

— Christophe rira bien...

Ceux qui ne le connaissaient pas, disaient :

— Quelle infatuation de soi !

Et c'était tout le contraire. Il se voyait du dehors, comme un étranger. Il en était à l'heure où l'on se désintéresse même de la lutte livrée pour le beau, parce qu'après avoir accompli sa tâche, on a tendance à croire que les autres accompliront la leur et qu'au bout du compte, ainsi que dit Rodin, « le beau finira toujours par triompher ». Les méchancetés des gens et les injustices ne le révol-

taient plus. — Il se disait, en riant, que ce n'était pas naturel, que la vie se retirait de lui.

De fait, il n'avait plus sa vigueur de naguère. Le moindre effort physique, une longue marche, une course rapide, le fatiguaient. Il était tout de suite hors d'haleine ; le cœur lui faisait mal. Il pensait quelquefois à son vieil ami Schulz. Il ne parlait pas aux autres de ce qu'il éprouvait. A quoi bon, n'est-ce pas ? On ne peut que les inquiéter, et on ne se guérit pas. D'ailleurs, il ne prenait pas au sérieux ces malaises. Beaucoup plus que d'être malade, il craignait qu'on ne l'obligeât à se soigner.

Par un secret pressentiment, il fut pris d'un désir de revoir encore le pays. C'était un projet qu'il remettait, d'année en année. Il se dit que, l'année prochaine... Il ne le remit plus, cette fois.

Il partit en cachette, sans avertir personne. Le voyage fut court. Christophe ne retrouva plus rien de ce qu'il venait chercher. Les transformations qui s'annonçaient, à son dernier passage, étaient maintenant accomplies : la petite ville était devenue une grande ville industrielle. Les vieilles maisons avaient disparu. Disparu, le cimetière. A la place de la ferme de Sabine, une usine dressait ses

hautes cheminées. Le fleuve avait achevé de ronger les prairies, où Christophe jouait, enfant. Une rue, (quelle rue !) entre d'immondes bâtisses, portait son nom. Tout était mort du passé, la mort même... Soit ! La vie continuait ; peut-être d'autres petits Christophes rêvaient, souffraient, luttaient, dans les masures de cette rue décorée de son nom. — A un concert de la gigantesque *Tonhalle*, il entendit exécuter une de ses œuvres, au rebours de sa pensée ; il la reconnut à peine... Soit ! Mal comprise, elle susciterait peut-être des énergies nouvelles. Nous avons semé le grain. Faites-en ce qu'il vous plaît ; nourrissez-vous de nous. — Christophe, se promenant, à la tombée de la nuit, dans les champs autour de la ville, sur lesquels de grands brouillards allaient flottant, pensait aux grands brouillards qui allaient aussi envelopper sa vie, aux êtres aimés, disparus de la terre, réfugiés dans son cœur, que la nuit qui tombait recouvrirait, comme lui... Soit ! Soit ! Je ne te crains pas, ô nuit, couveuse de soleils ! Pour un astre qui s'éteint, des milliers d'autres s'allument. Comme un bol de lait qui bout, le gouffre de l'espace déborde de lumière. Tu ne m'éteindras point. Le souffle de la mort fera reflamber ma vie.

Au retour d'Allemagne, Christophe voulut

s'arrêter dans la ville où il avait connu Anna. Depuis qu'il l'avait quittée, il ne savait plus rien d'elle. Il n'aurait pas osé demander de ses nouvelles. Pendant des années, le nom seul le faisait trembler... — A présent, il était calme, il ne craignait plus rien. Mais le soir, dans sa chambre d'hôtel, qui donnait sur le Rhin, le chant connu des cloches qui sonnaient pour la fête du lendemain ressuscita les images du passé. Du fleuve montait vers lui l'odeur du danger lointain, qu'il avait peine à comprendre. Il passa toute la nuit à se le remémorer. Il se sentait affranchi du redoutable Maître ; et ce lui était une triste douceur. Il n'était pas décidé sur ce qu'il ferait, le lendemain. Il eut, un instant, l'idée — (le passé était si loin !) — de faire visite aux Braun. Mais le lendemain, le courage lui manqua ; il ne se risqua même pas à demander, à l'hôtel, si le docteur et sa femme vivaient encore. Il décida de partir...

A l'heure de partir, une force irrésistible le poussa au temple où allait jadis Anna ; il se plaça derrière un pilier, d'où il pouvait voir le banc, sur lequel autrefois elle venait s'agenouiller. Il attendit, certain que, si elle vivait, elle viendrait encore là.

Une femme vint, en effet ; et il ne la reconnut pas. Elle était semblable à d'autres :

corpulente, la figure pleine, au menton gras, l'expression indifférente et dure. Vêtue de noir. Elle s'assit à son banc, et resta immo bile. Elle ne semblait ni prier, ni entendre ; elle regardait devant elle. Rien, en cette femme, ne rappelait celle que Christophe attendait. Une ou deux fois seulement, un geste un peu maniaque, comme pour effacer les plis de sa robe sur les genoux Jadis, *elle* avait ce geste... A la sortie, elle passa près de lui, lentement, la tête droite, les mains avec son livre croisées au-dessus du ventre. Un instant, se posa sur les yeux de Christophe la lumière de ses yeux sombres et ennuyés. Et ils se regardèrent. Et ils ne se reconnurent point. Elle passa, droite et raide, sans tourner la tête. Ce ne fut qu'un instant après qu'il reconnut soudain, dans un éclair de mémoire, sous le sourire glacé, à certain pli des lèvres, la bouche qu'il avait baisée... Le souffle lui manqua, et ses genoux fléchirent. Il pensait :

— Seigneur, est-ce là ce corps, où habitait celle que j'ai aimée ? Où est-elle ? Où est-elle ? Et où suis-je, moi-même ? Où est celui qui l'a aimée ? Que reste-t-il de nous et du cruel amour qui nous a dévorés ? — La cendre. Où est le feu ?

Et son Dieu lui répondit :

— En moi.

Alors, il releva les yeux, et, pour la dernière fois, il l'aperçut, — au milieu de la foule, — qui sortait par la porte, au soleil.

Ce fut peu après son retour à Paris qu'il fit la paix avec son vieil ennemi Lévy-Cœur. Celui-ci l'avait longtemps attaqué, avec autant de malicieux talent que de mauvaise foi. Puis, arrivé au faîte du succès, repu d'honneurs, rassasié, apaisé, il avait eu l'esprit de reconnaître secrètement la supériorité de Christophe ; et il lui avait fait des avances. Attaques et avances, Christophe feignait de ne rien remarquer. Lévy-Cœur s'était lassé. Ils habitaient le même quartier, et se rencontraient souvent. Ils n'avaient pas l'air de se connaître. Christophe laissait, au passage, tomber son regard sur Lévy-Cœur, comme s'il ne le voyait pas. Cette façon tranquille de le nier exaspérait Lévy-Cœur.

Il avait une fille de dix-huit à vingt ans, jolie, fine, élégante, avec un profil de petit mouton, une auréole de cheveux blonds qui frisottaient, de doux yeux coquets, et un sourire de Luini. Ils se promenaient ensemble; Christophe les croisait dans les allées du Luxembourg : ils semblaient très intimes ;

la jeune fille s'appuyait gentiment au bras du père. Christophe qui, pour être distrait, n'en remarquait pas moins les jolis visages, avait un faible pour celui-ci. Il pensait de Lévy-Cœur :

— L'animal a de la chance !

Mais il ajoutait fièrement :

— Moi aussi, j'ai une fille.

Et il les comparait. Cette comparaison, où sa partialité donnait tout l'avantage à Aurora, avait fini par créer dans son esprit une sorte d'amitié imaginaire entre les deux jeunes filles, qui s'ignoraient, et même, sans qu'il s'en aperçût, par le rapprocher de Lévy-Cœur.

En revenant d'Allemagne, il apprit que « le petit mouton » était mort. Son égoïsme paternel pensa aussitôt :

— Si c'était la mienne qui avait été frappée !

Et il fut pris d'une immense pitié pour Lévy-Cœur. Sur le premier moment, il voulut lui écrire ; il commença deux lettres ; il ne fut pas satisfait, il eut une mauvaise honte : il ne les envoya pas. Mais, quelques jours plus tard, rencontrant de nouveau Lévy-Cœur, la figure ravagée, ce fut plus fort que lui : il alla droit au malheureux, il lui tendit les mains. Lévy-Cœur, sans raisonner non plus, les saisit. Christophe dit :

— Vous l'avez perdue !...

Son accent d'émotion pénétra Lévy-Cœur. Il en éprouva une reconnaissance indicible... Ils échangèrent des paroles douloureuses et confuses. Quand ils se quittèrent après, plus rien ne subsistait de ce qui les avait divisés. Ils s'étaient combattus : c'était fatal, sans doute ; que chacun accomplisse la loi de sa nature ! Mais lorsqu'on voit arriver la fin de la tragi-comédie, on dépose les passions dont on était masqué, et l'on se retrouve face à face, — deux hommes qui ne valent pas beaucoup mieux l'un que l'autre, et qui ont bien le droit, après avoir joué leur rôle de leur mieux, de se donner la main.

Le mariage de Georges et d'Aurora avait été fixé, aux premiers jours du printemps. La santé de Christophe déclinait rapidement. Il avait remarqué que ses enfants l'observaient, d'un air inquiet. Une fois, ils les entendit, qui causaient à mi-voix. Georges disait :

— Comme il a mauvaise mine ! Il est capable de tomber malade, à présent.

Et Aurora répondait :

— Pourvu qu'il n'aille pas retarder notre mariage !

Il se l'était tenu pour dit. Pauvres petits ! Bien sûr, qu'il n'irait pas troubler leur bonheur !

Mais il fut assez maladroit, l'avant-veille du mariage, — (il s'était ridiculement agité, les derniers jours ; on eût dit que c'était lui qui allait se marier), — il fut assez sot pour se laisser reprendre par son mal ancien, un réveil de la vieille pneumonie, dont la première attaque remontait à l'époque de la Foire sur

la Place. Il s'indigna contre lui. Il se traita d'imbécile. Il jura qu'il ne céderait pas, avant que le mariage ne fût fait. Il songeait à Grazia mourante, qui n'avait pas voulu l'avertir de sa maladie, à la veille d'un concert, afin qu'il ne fût pas distrait de sa tâche et de son plaisir. Cette pensée lui souriait, de faire maintenant pour sa fille, — pour elle, — ce qu'elle avait fait pour lui. Il cacha donc son mal; mais il eut de la peine à tenir jusqu'au bout. Toutefois, le bonheur des deux enfants le rendait si heureux qu'il réussit à soutenir, sans faiblesse, la longue épreuve de la cérémonie religieuse. A peine rentré à la maison, chez Colette, ses forces le trahirent; il eut juste le temps de s'enfermer dans une chambre, et il s'évanouit. Un domestique le trouva ainsi. Christophe, revenu à lui, fit défense d'en parler aux mariés, qui partaient le soir, en voyage. Ils étaient trop occupés d'eux-mêmes, pour remarquer rien d'autre. Ils le quittèrent gaiement, promettant de lui écrire demain, après-demain...

Aussitôt qu'ils furent partis, Christophe s'alita. La fièvre le prit, et ne le quitta plus. Il était seul. Emmanuel, malade aussi, ne pouvait venir. Christophe ne vit aucun médecin. Il ne jugeait pas son état inquiétant. D'ailleurs, il n'avait pas de domestique, pour

chercher un médecin. La femme de ménage, qui venait, deux heures, le matin, ne s'intéressait pas à lui ; et il trouva moyen de se priver de ses services. Il l'avait priée, dix fois, quand elle faisait la chambre, de ne pas toucher à ses papiers. Elle était obstinée ; elle jugea le moment venu pour faire ses volontés, maintenant qu'il avait la tête clouée sur l'oreiller. Dans la glace de l'armoire, il la vit, de son lit, qui bouleversait tout, dans la pièce à côté. Il fut si furieux — (non, décidément, le vieil homme n'était pas mort en lui) — qu'il sauta de ses draps, pour lui arracher des mains un paquet de paperasses et la mettre à la porte. Sa colère lui valut un bon accès de fièvre et le départ de la servante qui, vexée, ne revint plus, sans même se donner la peine de prévenir « ce vieux fou », comme elle l'appelait. Il resta donc, malade, sans personne pour le servir. Il se levait, le matin, pour prendre le pot de lait, déposé à sa porte, et pour voir si la concierge n'avait pas glissé sous le seuil la lettre promise des amoureux. La lettre n'arrivait pas ; ils l'oubliaient, dans leur bonheur. Il ne leur en voulait pas ; il se disait qu'à leur place, il en eût fait autant. Il songeait à leur insouciante joie, et que c'était lui qui la leur avait donnée.

Il allait un peu mieux et commençait à se

lever, lorsque arriva enfin la lettre d'Aurora. Georges s'était contenté d'y joindre sa signature. Aurora s'informait peu de Christophe, lui donnait peu de nouvelles ; mais en revanche, elle le chargeait d'une commission : elle le priait de lui expédier un tour de cou, qu'elle avait oublié chez Colette. Bien que ce ne fût guère important, — (Aurora n'y avait songé qu'au moment d'écrire à Christophe, et lorsqu'elle cherchait ce qu'elle pourrait bien lui raconter), — Christophe, tout joyeux d'être bon à quelque chose, sortit pour chercher l'objet. Un temps de giboulées. L'hiver faisait un retour offensif. Neige fondue, vent glacial. Pas de voitures. Christophe attendit, dans un bureau d'expéditions. L'impolitesse des employés et leurs lenteurs voulues le jetèrent dans une irritation, qui n'avança pas ses affaires. Son état maladif était cause, en partie, de ces accès de colère, que le calme de son esprit désavouait ; ils ébranlaient son corps, comme, sous la cognée, les derniers frissons du chêne qui va tomber. Il revint, transi. La concierge, en passant, lui remit une coupure de revue. Il y jeta les yeux. C'était un méchant article, une attaque contre lui. Elles se faisaient rares, maintenant. Il n'y a pas de plaisir à attaquer qui ne s'aperçoit pas de vos coups. Les plus acharnés

se laissaient gagner, tout en le détestant, par une estime qui les irritait.

« *On croit*, avouait Bismarck, comme à regret, *que rien n'est plus involontaire que l'amour. L'estime l'est bien davantage...* »

Mais l'auteur de l'article était de ces hommes forts qui, mieux armés que Bismarck, échappent aux atteintes de l'estime et de l'amour. Il parlait de Christophe, en termes outrageants, et annonçait, pour la quinzaine suivante, une suite à ses attaques. Christophe se mit à rire, et dit, en se recouchant :

— Il sera bien attrapé ! Il ne me trouvera plus chez moi.

On voulait qu'il prît une garde pour le soigner ; il s'y refusa obstinément. Il disait qu'il avait assez vécu seul, que c'était bien le moins qu'il eût le bénéfice de sa solitude, en un pareil moment.

Il ne s'ennuyait pas. Dans ces dernières années, il était constamment occupé à des dialogues avec lui-même : c'était comme si son âme était double ; et, depuis quelques mois, sa société intérieure s'était beaucoup accrue : non plus deux âmes, mais dix logeaient en lui. Elles conversaient entre elles ; plus souvent, elles chantaient. Il prenait part à l'entretien, ou se taisait pour les écouter. Il avait toujours sur son lit, sur sa table, à

portée de sa main, du papier à musique sur lequel il notait leurs propos et les siens, en riant des reparties. Habitude machinale; les deux actes : penser et écrire, étaient devenus presque simultanés; chez lui, écrire était penser en pleine clarté. Tout ce qui le distrayait de la compagnie de ses âmes, le fatiguait, l'irritait. Même, à certains moments, les amis qu'il aimait le mieux. Il faisait effort pour ne pas trop le leur montrer; mais cette contrainte le mettait dans une lassitude extrême. Il était tout heureux de se retrouver ensuite : car il s'était perdu ; impossible d'entendre les voix intérieures, au milieu des bavardages humains. Divin silence !...

Il permit seulement que la concierge, ou l'un de ses enfants, vînt, deux ou trois fois par jour, voir ce dont il avait besoin. Il leur donnait aussi les billets, que, jusqu'au dernier jour, il continua d'échanger avec Emmanuel. Les deux amis étaient presque aussi malades l'un que l'autre; ils ne se faisaient pas d'illusion. Par des chemins différents, le libre génie religieux de Christophe et le libre génie sans religion d'Emmanuel étaient parvenus à la même sérénité fraternelle. De leur écriture tremblante, qu'ils avaient de plus en plus de peine à lire, ils causaient, non de leur maladie, mais de ce qui avait toujours

fait l'objet de leurs entretiens, de leur art, de l'avenir de leurs idées.

Jusqu'au jour où, de sa main qui défaillait, Christophe écrivit le mot du roi de Suède, mourant, dans la bataille :

« *Ich habe genug, Bruder ; rette dich* » ! (1).

(1) « J'ai mon compte, frère, sauve-toi ! »

Comme une succession d'étages, il embrassait l'ensemble de sa vie : l'immense effort de sa jeunesse pour prendre possession de soi, les luttes acharnées pour conquérir sur les autres le simple droit de vivre, pour se conquérir sur les démons de sa race. Même après la victoire, l'obligation de veiller, sans trêve, sur sa conquête, afin de la défendre contre la victoire même. La douceur, les épreuves de l'amitié, qui rouvre au cœur isolé par la lutte la grande famille humaine. La plénitude de l'art, le zénith de la vie. Régner orgueilleusement sur son esprit conquis. Se croire maître de son destin. Et soudain, rencontrer au détour du chemin, les cavaliers de l'Apocalypse, le Deuil, la Passion, la Honte, l'avant-garde du Maître. Renversé, piétiné pâr les sabots des chevaux, se traîner tout sanglant jusqu'aux sommets où flambe, au milieu des nuées, le feu sauvage qui purifie. Se trouver face à face avec Dieu. Lutter ensemble, comme

Jacob avec l'ange. Sortir du combat, brisé. Adorer sa défaite, comprendre ses limites s'efforcer d'accomplir la volonté du Maître, dans le domaine qu'il nous a assigné. Afin, quand les labours, les semailles, la moisson, quand le dur et beau labeur serait achevé d'avoir gagné le droit de se reposer au pied des monts ensoleillés et de leur dire :

« Bénis soyez-vous ! Je ne goûterai pas votre lumière. Mais votre ombre m'est douce..... »

Alors, la bien-aimée lui était apparue ; elle l'avait pris par la main ; et la mort, en brisant les barrières de son corps, avait, dans l'âme de l'ami, fait couler l'ame pure de l'amie. Ensemble, ils étaient sortis de l'ombre des jours, et ils avaient atteint les bienheureux sommets, où, comme les trois Grâces, en une noble ronde, le passé, le présent, l'avenir, se tiennent par la main, où le cœur apaisé regarde à la fois naître, fleurir et finir les chagrins et les joies, où tout est Harmonie...

Il était trop pressé, il se croyait déjà arrivé. Et l'étau qui serrait sa poitrine haletante, et le délire tumultueux des images qui heurtaient sa tête brûlante, lui rappelaient qu'il restait la dernière étape, la plus dure à fournir... En avant !...

Il était cloué dans son lit, immobile. A l'étage au-dessus, une sotte petite femme pianotait, pendant des heures. Elle ne savait qu'un morceau ; elle répétait inlassablement les mêmes phrases ; elle y avait tant de plaisir ! Elles lui étaient une joie et une émotion de toutes les couleurs et de toutes les figures. Et Christophe comprenait son bonheur ; mais il en était agacé, à pleurer. Si du moins elle n'avait pas tapé si fort ! Le bruit était aussi odieux à Christophe que le vice... Il finit par se résigner. C'était dur d'apprendre à ne plus entendre. Pourtant, il y eut moins de peine qu'il n'eût pensé. Il s'éloignait de son corps. Ce corps malade et grossier. Quelle indignité d'y avoir été enfermé, tant d'années ! Il le regardait s'user, et il pensait :

— Il n'en a plus pour longtemps.

Il se demanda, pour tâter le pouls à son égoïsme humain :

— « Que préférerais-tu ? ou que le souvenir de Christophe, de sa personne et de son nom s'éternisât et que son œuvre disparût ? ou que son œuvre durât et qu'il ne restât aucune trace de ta personne et de ton nom ? »

Sans hésiter, il répondit :

— « Que je disparaisse, et que mon œuvre dure ! J'y gagne doublement : car il ne res-

tera de moi que le plus vrai, que le seul vrai. Périsse Christophe !... »

Mais, peu de temps après, il sentit qu'il devenait aussi étranger à son œuvre qu'à lui-même. L'enfantine illusion de croire à la durée de son art ! Il avait la vision nette non seulement du peu qu'il avait fait, mais de la destruction qui guette toute la musique moderne. Plus vite que toute autre, la langue musicale se brûle ; au bout d'un siècle ou deux, elle n'est plus comprise que de quelques initiés. Pour qui existent encore Monteverdi et Lully ? Déjà, la mousse ronge les chênes de la forêt classique. Nos constructions sonores, où chantent nos passions, seront des temples vides, s'écrouleront dans l'oubli. ...Et Christophe s'étonnait de contempler ces ruines, et de n'en avoir aucun trouble.

— Est-ce que j'aime moins la vie ? se demandait-il, étonné.

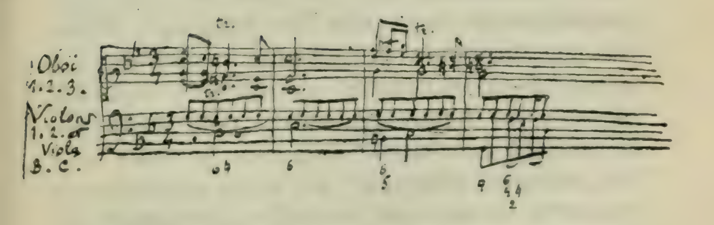
Mais il comprit aussitôt qu'il l'aimait beaucoup plus... Pleurer sur les ruines de l'art ? Elles n'en valent pas la peine. L'art est l'ombre de l'homme, jetée sur la nature. Qu'ils disparaissent ensemble, bus par le soleil ! Ils m'empêchent de le voir. ...L'immense trésor de la nature passe à travers nos doigts. L'intelligence humaine veut prendre l'eau qui coule, dans les mailles d'un

filet. Notre musique est illusion. Notre échelle des sons, nos gammes sont invention. Elles ne correspondent à aucun son vivant. C'est un compromis de l'esprit entre les sons réels, une application du système métrique à l'infini mouvant. L'esprit avait besoin de ce mensonge, pour comprendre l'incompréhensible ; et, comme il voulait y croire, il y a cru. Mais cela n'est pas vrai. Cela n'est pas vivant. Et la jouissance, que donne à l'esprit cet ordre créé par lui, n'a été obtenue qu'en faussant l'intuition directe de ce qui est. De temps en temps, un génie, en contact passager avec la terre, aperçoit brusquement le torrent du réel, qui déborde les cadres de l'art. Les digues craquent, un moment. La nature rentre par une fissure. Mais aussitôt après, la fente est bouchée. Cela est nécessaire à la sauvegarde de la raison humaine. Elle périrait, si ses yeux rencontraient les yeux de Jéhovah. Alors elle recommence à cimenter sa cellule, où rien n'entre du dehors, qu'elle n'ait élaboré. Et cela est beau, peut-être, pour ceux qui ne veulent pas voir... Mais moi, je veux voir ton visage, Jéhovah ! Je veux entendre le tonnerre de ta voix, dût-elle m'anéantir. Le bruit de l'art me gêne. Que l'esprit se taise ! Silence à l'homme !...

Mais quelques minutes après ces beaux discours, il chercha, en tâtonnant, une des feuilles de papier, éparses sur les draps, et il essaya encore d'y écrire quelques notes. Lorsqu'il s'aperçut de sa contradiction, il sourit, et il dit :

— O ma vieille compagne, ma musique, tu es meilleure que moi. Je suis un ingrat, je te congédie. Mais toi, tu ne me quittes point; tu ne te laisses pas rebuter par mes caprices. Pardon ; tu le sais bien, ce sont là des boutades. Je ne t'ai jamais trahie, tu ne m'as jamais trahi, nous sommes sûrs l'un de l'autre. Nous partirons ensemble, mon amie. Reste avec moi, jusqu'à la fin.

Bleib bei uns...



Il venait de se réveiller d'une longue torpeur, lourde de fièvre et de rêves. D'étranges rêves, dont il était encore imprégné. Et maintenant, il se regardait, il se touchait, il se cherchait, il ne se retrouvait plus. Il lui semblait qu'il était « un autre ». Un autre, plus cher que lui-même... Qui donc ?... Il lui semblait qu'en rêve, un autre s'était incarné en lui. Olivier ? Grazia ?... Son cœur, sa tête étaient si faibles ! Il ne distinguait plus entre ses aimés. A quoi bon distinguer ? Il les aimait tous autant.

Il restait ligoté, dans une sorte de béatitude accablante. Il ne voulait pas bouger. Il savait que la douleur, embusquée, le guettait, comme le chat la souris. Il faisait le mort. Déjà... Personne dans la chambre. Au-dessus de sa tête, le piano s'était tu. Solitude. Silence. Christophe soupira.

— « Qu'il est bon de se dire, à la fin de sa vie, qu'on n'a jamais été seul, même quand on l'était le plus !... Ames que j'ai rencontrées

sur ma route, frères qui m'avez, un instant, donné la main, esprits mystérieux éclos de ma pensée, morts et vivants, — tous vivants, — ô tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'ai créé ! Vous m'entourez de votre chaude étreinte, vous me veillez, j'entends la musique de vos voix. Béni soit le destin, qui m'a fait don de vous ! Je suis riche, je suis riche... Mon cœur est rempli !...

Il regardait la fenêtre... Un de ces beaux jours sans soleil, qui, comme disait le vieux Balzac, ressemblent à une belle aveugle... Christophe s'absorbait dans la vue passionnée d'une branche d'arbre qui passait devant les carreaux. La branche se gonflait, les bourgeons humides éclataient, les petites fleurs blanches s'épanouissaient ; et il y avait, dans ces fleurs, dans ces feuilles, dans tout cet être qui ressuscitait, un tel abandon extasié à la force renaissante que Christophe ne sentait plus sa fatigue, son oppression, son misérable corps qui mourait, pour revivre en la branche d'arbre. Le doux rayonnement de cette vie le baignait. C'était comme un baiser Son cœur trop plein d'amour se donnait au bel arbre, qui souriait à ses derniers instants. Il songeait qu'à cette minute, des êtres s'aimaient, que cette heure d'agonie pour lui, pour d'autres était une heure d'extase,

qu'il en est toujours ainsi, que jamais ne tarit la joie puissante de vivre. Et, suffoquant, d'une voix qui n'obéissait plus à sa pensée, — (peut-être même aucun son ne sortait de sa gorge ; mais il ne s'en apercevait pas) — il entonna un cantique à la vie.

Un orchestre invisible lui répondit. Christophe se disait :

— Comment font-ils, pour savoir ? Nous n'avons pas répété. Pourvu qu'ils aillent jusqu'au bout, sans se tromper !

Il tâcha de se remettre sur son séant, afin qu'on le vît bien de tout l'orchestre, marquant la mesure, avec ses grands bras. Mais l'orchestre ne se trompait pas ; ils étaient sûrs d'eux-mêmes. Quelle merveilleuse musique ! Voici qu'ils improvisaient maintenant les réponses ! Christophe s'amusait :

— Attends un peu, mon gaillard ! Je vais bien t'attraper.

Et, donnant un coup de barre, il lançait capricieusement la barque, à droite, à gauche, dans des passes dangereuses.

— Comment te tireras-tu de celle-ci ?... Et de celle-là ? Attrape !... Et encore de cette autre ?

Ils s'en tiraient toujours ; ils répondaient aux audaces par d'autres encore plus risquées.

— Qu'est-ce qu'ils vont inventer ? Sacrés malins !...

Christophe criait bravo, et riait aux éclats ·

— Diable ! C'est qu'il devenait difficile de les suivre ! Est-ce que je vais me laisser battre?... Vous savez, ce n'est pas de eu! Je suis fourbu, aujourd'hui... N'importe ! Il ne sera pas dit qu'ils auront le dernier mot...

Mais l'orchestre déployait une fantaisie d'une telle abondance, d'une telle nouveauté qu'il n'y avait plus moyen de faire autre chose que de rester, à l'entendre, bouche bée. On en avait le souffle coupé... Christophe se prenait en pitié :

— Animal! se disait-il, tu es vidé. Tais-toi ! L'instrument a donné tout ce qu'il pouvait donner. Assez de ce corps ! Il m'en faut un autre.

Mais le corps se vengeait. De violents accès de toux l'empêchaient d'écouter :

— Te tairas-tu !

Il se prenait à la gorge, il se frappait la poitrine à coups de poing, comme un ennemi qu'il fallait vaincre. Il se revit, au milieu d'une mêlée. Une foule hurlait. Un homme l'étreignait, à bras-le-corps. Ils roulaient ensemble. L'autre pesait sur lui. Il étouffait.

— Lâche-moi, je veux entendre !... Je veux entendre ! Ou je te tue !

Il lui martelait la tête contre le mur. L'autre ne lâchait point...

— Mais qui est-ce, à présent? Avec qui est-ce que je lutte, enlacé? Quel est ce corps que je tiens, qui me brûle?...

Mêlées hallucinées. Un chaos de passions. Fureur, luxure, soif du meurtre, morsure des étreintes charnelles, toute la bourbe de l'étang soulevée, une dernière fois...

— Ah! est-ce que cela ne sera pas bientôt la fin? Est-ce que je ne vous arracherai pas, sangsues collées à ma chair?... Tombe donc avec elles, ma chair!

Des épaules, des reins, des genoux, Christophe, arc-bouté, repoussait l'invisible ennemi... Il était libre!... Là-bas, la musique jouait toujours, s'éloignant. Christophe, ruisselant de sueur, tendait les bras vers elle :

— Attends-moi! Attends-moi!

Il courait, pour la rejoindre. Il trébuchait. Il bousculait tout... Il avait couru si vite qu'il ne pouvait plus respirer. Son cœur battait, son sang bruissait dans ses oreilles : un chemin de fer, qui roule sous un tunnel...

— Est-ce bête, bon Dieu!

Il faisait à l'orchestre des signes désespérés, pour qu'on ne continuât pas sans lui... Enfin! sorti du tunnel!... Le silence revenait. Il entendait, de nouveau.

— Est-ce beau! Est-ce beau! Encore! Hardi, mes gars!... Mais de qui cela peut-il

être ?... Vous dites ? Vous dites que cette musique est de Jean-Christophe Krafft ? Allons donc ! Quelle sottise ! Je l'ai connu, peut-être ! Jamais il n'eût été capable d'en écrire dix mesures... Qui est-ce qui tousse encore ? Ne faites pas tant de bruit ! Quel est cet accord-là ?... Et cet autre ?... Pas si vite ! Attendez !...

Christophe poussait des cris inarticulés ; sa main, sur le drap qu'elle serrait, faisait le geste d'écrire ; et son cerveau, épuisé, machinalement continuait à chercher de quels éléments étaient faits ces accords et ce qu'ils annonçaient. Il n'y parvenait point : l'émotion faisait lâcher prise. Il recommençait... Ah ! cette fois, c'était trop...

— Arrêtez, arrêtez, je n'en puis plus...

Sa volonté se desserra tout à fait. De douceur, Christophe ferma les yeux. Des larmes de bonheur coulaient de ses paupières closes. La petite fille qui le gardait, sans qu'il s'en aperçût, pieusement les essuya. Il ne sentait plus rien de ce qui se passait ici-bas. L'orchestre s'était tu, le laissant sur une harmonie vertigineuse, dont l'énigme n'était pas résolue. Le cerveau, obstiné, répétait :

— Mais quel est cet accord ? Comment sortir de là ? Je voudrais pourtant bien trouver l'issue, avant la fin...

Des voix s'élevaient maintenant. Une voix

passionnée. Les yeux tragiques d'Anna... Mais dans le même instant, ce n'était plus Anna. Ces yeux pleins de bonté...

— Grazia, est-ce toi ?... Qui de vous ? Qui de vous ? Je ne vous vois plus bien... Pourquoi donc le soleil est-il si long à venir ?

Trois cloches tranquilles sonnèrent. Les moineaux, à la fenêtre, pépiaient pour lui rappeler l'heure où il leur donnait les miettes du déjeuner... Christophe revit en rêve sa petite chambre d'enfant... Les cloches, voici l'aube ! Les belles ondes sonores coulent dans l'air léger. Elles viennent de très loin, des villages là-bas... Le grondement du fleuve monte derrière la maison... Christophe se retrouva accoudé, à la fenêtre de l'escalier. Toute sa vie coulait sous ses yeux, comme le Rhin. Toute sa vie, toutes ses vies, Louisa, Gottfried, Olivier, Sabine...

— Mère, amantes, amis... Comment est-ce qu'ils se nomment ?... Amour, où êtes-vous ? Où êtes-vous, mes âmes ? Je sais que vous êtes là, et je ne puis vous saisir.

— Nous sommes avec toi. Paix, notre bien-aimé !

— Je ne veux plus vous perdre. Je vous ai tant cherchés !

— Ne te tourmente pas. Nous ne te quitterons plus.

— Hélas! le flot m'emporte.

— Le fleuve qui t'emporte, nous emporte avec toi.

— Où allons-nous ?

— Au lieu où nous serons réunis.

— Sera-ce bientôt?

— Regarde.

Et Christophe, faisant un suprême effort pour soulever la tête, — (Dieu! qu'elle était pesante)!) — vit le fleuve débordé, couvrant les champs, roulant auguste, lent, presque immobile. Et, comme une lueur d'acier, au bord de l'horizon, semblait courir vers lui une ligne de flots d'argent, qui tremblaient au soleil. Le bruit de l'Océan... Et son cœur, défaillant, demanda :

— Est-ce Lui ?

La voix de ses aimés lui répondit :

— C'est Lui.

Tandis que le cerveau, qui mourait, se disait :

— La porte s'ouvre... Voici l'accord que je cherchais!... Mais ce n'est pas la fin ? Quels espaces nouveaux!... Nous continuerons demain.

O joie, joie de se voir disparaître dans la paix souveraine du Dieu, qu'on s'est efforcé de servir, toute sa vie !...

— Seigneur, n'es-tu pas trop mécontent

de ton serviteur? J'ai fait si peu! Je ne pouvais faire davantage... J'ai lutté, j'ai souffert, j'ai erré, j'ai créé. Laisse-moi prendre haleine dans tes bras paternels. Un jour, je renaîtrai, pour de nouveaux combats.

Et le grondement du fleuve, et la mer bruissante chantèrent avec lui :

— Tu renaîtras. Repose. Tout n'est plus qu'un seul cœur. Sourire de la nuit et du jour enlacés. Harmonie, couple auguste de l'amour et de la haine! Je chanterai le Dieu aux deux puissantes ailes. Hosanna à la vie! Hosanna à la mort!

Christofori faciem die quacumque tueris,
Illa nempe die non morte mala morieris.

Saint Christophe a traversé le fleuve. Toute la nuit, il a marché contre le courant. Comme un rocher, son corps aux membres athlétiques émerge au-dessus des eaux. Sur son épaule gauche est l'Enfant, frêle et lourd. Saint Christophe s'appuie sur un pin arraché, qui ploie. Son échine aussi ploie. Ceux qui l'ont vu partir ont dit qu'il n'arriverait point; et longtemps l'ont suivi leurs railleries et leurs rires. Puis, la nuit est tombée, et ils se sont lassés. A présent, Christophe est trop loin pour que l'atteignent les cris de ceux qui restent sur le bord. Dans le bruit du torrent, il n'entend que la voix tranquille de l'Enfant, qui tient de son petit poing une mèche crêpue sur le front du géant, et qui répète : « Marche ! » — Il marche, le dos courbé, les yeux, droit devant lui, fixés sur la rive obscure, dont les escarpements commencent à blanchir.

Soudain, l'angélus tinte, et le troupeau des cloches s'éveille en bondissant. Voici



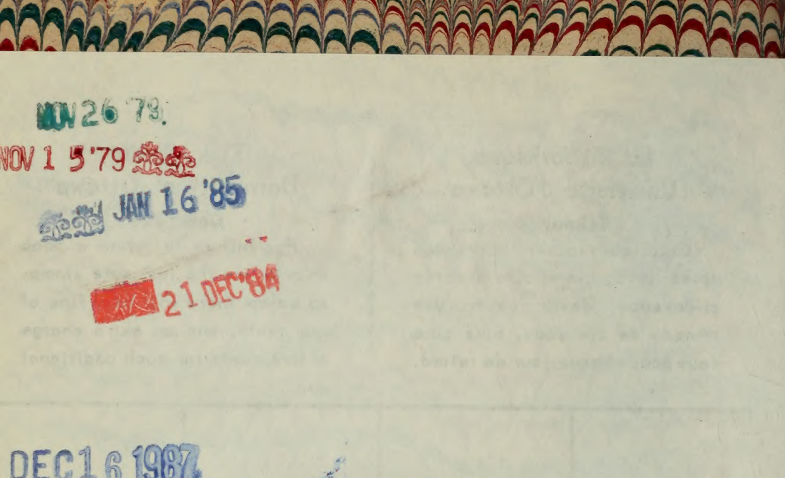
'aurore nouvelle ! Derrière la falaise noire, qui se dresse, monte l'auréole d'or du soleil invisible. Christophe, près de tomber, atteint enfin au bord. Et il dit à l'Enfant :

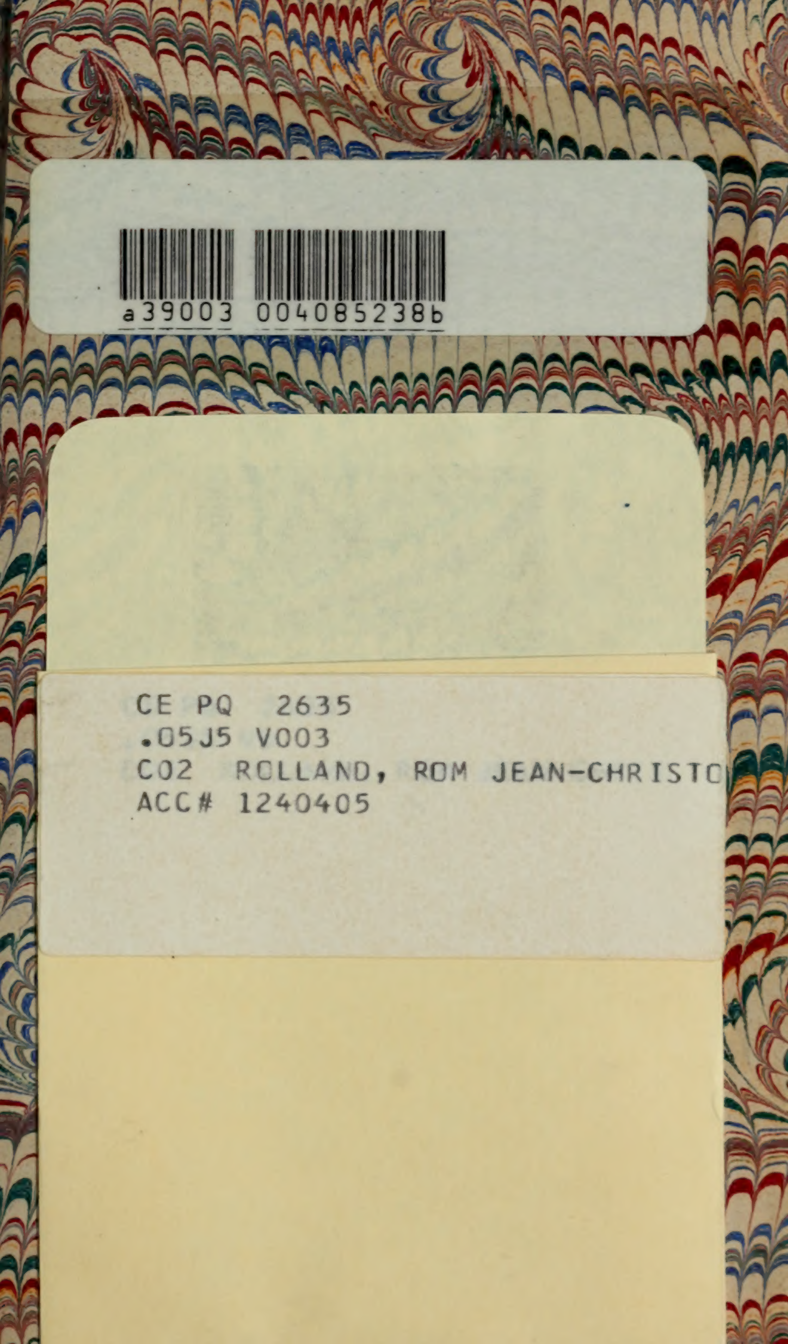
— Nous voilà arrivés ! Comme tu étais lourd ! Enfant, qui donc es-tu ?

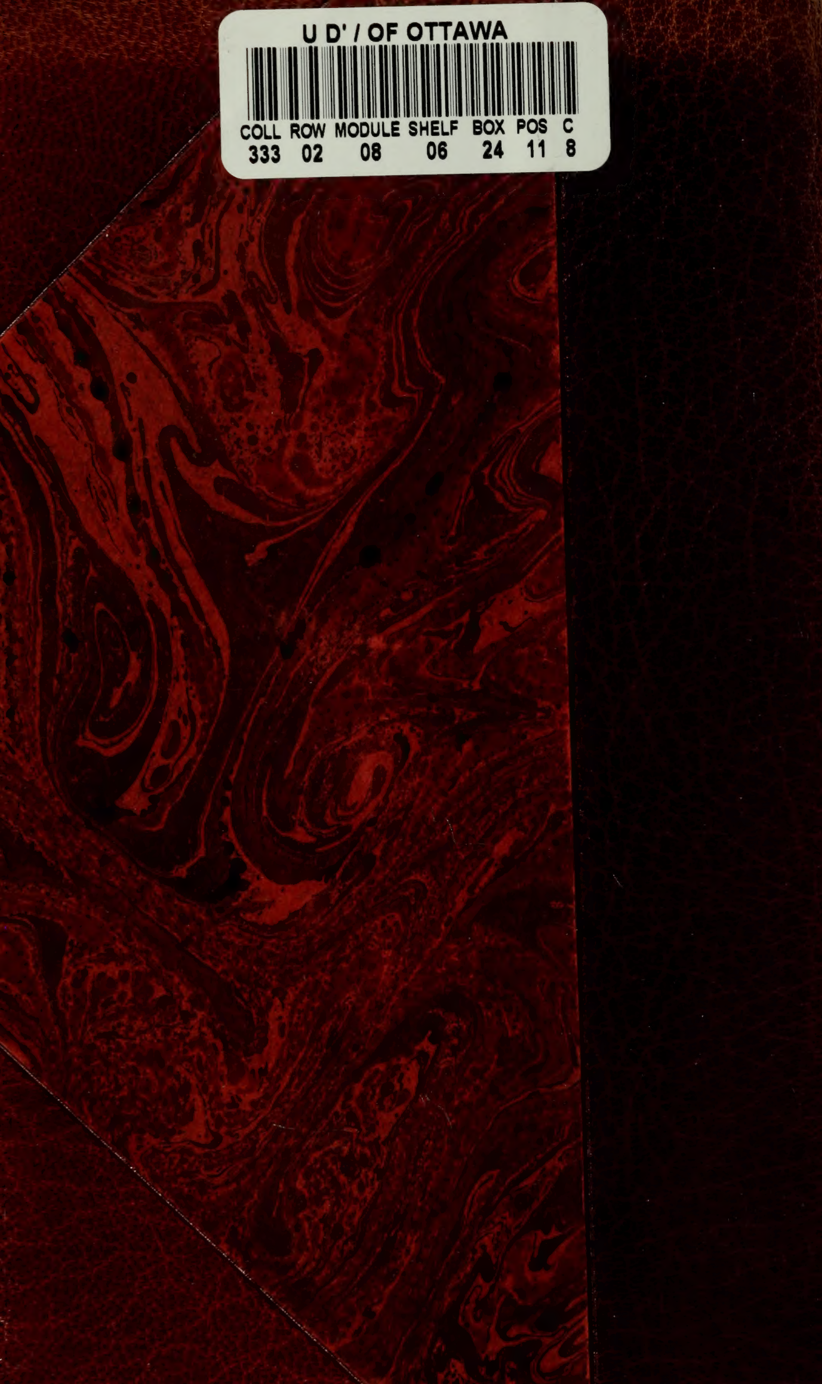
Et l'Enfant dit :

— Je suis le jour qui va naître.

SAINT-DENIS. — IMP. H. BOUILLANT, 47, BOUL. DE CHATEAUDUN.


NOV 26 '79
NOV 15 '79
JAN 16 '85
21 DEC '84
DEC 16 1987


a39003 004085238b
CE PQ 2635
.05J5 V003
C02 ROLLAND, ROM JEAN-CHRISTO
ACC# 1240405



U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 08 06 24 11 8